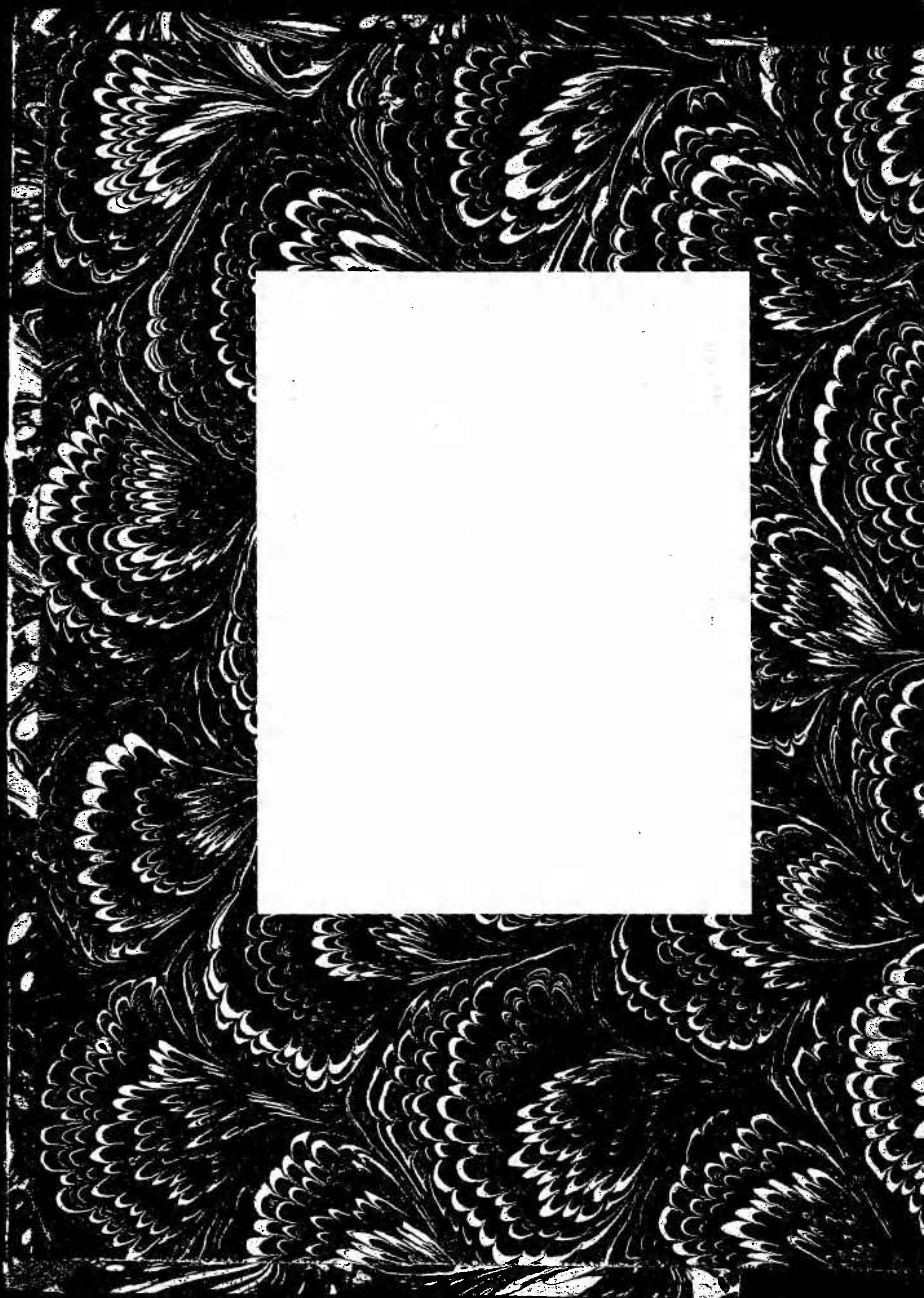






MARIO MEVNIER

LA LÉGENDE DORÉE DES DIEVX ET DES HÉROS

NOVVELLE·MYTHOLOGIE CLASSIQVE

I



A PARIS
LIBRAIRIE·DE·FRANCE
F. SANT'ANDREA – EDITEUR
110 Boul.d SAINT GERMAIN
1·9·2·5

VINGT CINQUIÈME ÉDITION

LA LÉGENDE DORÉE

DES DIEUX ET DES HÉROS.

DU MEME AUTEUR

POUR S'ASSEOIR AU FOYER DE LA MAISON DES DIEUX. Paris, Albin Michel, 1921.

UN CAMP DE REPRÉSAILLES, F. R. K. III. Paris, Berger-Levrault, 1919.

LA LÉGENDE DE SOCRATE. Paris, Piazza, 1926.

TRADUCTIONS

SOPHOCLE, *Antigone*, traduction nouvelle, *Le Feu*, 1907.

SAPPHO, traduction nouvelle et intégrale de tous les fragments connus, précédée d'une introduction sur la poétesse de Lesbos. Paris, Figuière, 1911.

NONNOS, Chants X, XI et XII des *Dionysiaques*, traduction nouvelle avec introduction. Paris, Figuière, 1919.

PLATON, Le *Banquet*, ou de l'*Amour*, traduction intégrale et nouvelle suivie des commentaires de Plotin sur l'Amour. Paris, Payot, 1923, 4e édition,

PLATON, *Phèdre*, ou de la *Beauté des Ames*, traduction nouvelle, suivie des commentaires de Plotin sur le Beau. Paris, Payot, 1922.

PLATON, *Phédon*, ou de l'*Immortalité de l'âme*, traduction nouvelle, avec prolégomènes et notes. Paris, Payot, 1922.

EURIPIDE, *Les Bacchantes*, traduction nouvelle avec prolégomènes et notes. Paris, Payot, 1923.

PLUTARQUE, *Isis et Osiris*, traduction nouvelle avec prolégomènes et notes. Paris, L'Artisan du Livre, 1924.

PYTHAGORE, *Les Vers d'Or*, suivis des commentaires d'Hiéroclès d'Alexandrie, traduction nouvelle avec notes. Paris, L'Artisan du Livre, 1926.

A PARAITRE

LA LÉGENDE DORÉE DES DIEUX ET DES HÉROS. — LÉGENDES ÉPIQUES DE LA GRÈCE ET DE ROME. Paris, Librairie de France.

PROCLUS, *Hymnes*, traduction nouvelle avec introduction et notes, L'Artisan du Livre.

MARIO MEUNIER

LA LÉGENDE DORÉE DES DIEUX ET DES HÉROS

NOUVELLE·MYTHOLOGIE CLASSIQUE

I



A PARIS
LIBRAIRIE·DE·FRANCE
F. SANT'ANDREA – EDITEUR
110 Boulᵈ SAINT GERMAIN
1·9·2·5

Greek

A CLAUDE, ÉLIANE ET BENOISTE

I

L'OLYMPE.

Les douze grands Dieux de la Grèce habitaient, sur l'Olympe, une inaccessible demeure.

Montagne d'une masse imposante, aux lignes sobres et pures, l'Olympe était la cime la plus haute de toutes celles qui frangeaient les horizons découpés de l'Hellade. Une neige épaisse enveloppait en hiver son sommet étincelant; l'été, de grands et de beaux arbres ombrageaient ses déchirures profondes, ses ravins contournés. Quand le soleil se levait, ses premiers rayons frappaient d'abord le faîte de cette montagne sacrée; et, quand l'astre du jour s'en allait disparaître et céder la carrière aux chevaux du char argenté de la Nuit, c'était encore sur le front glorieux de l'Olympe que la lumière du soir laissait comme un signal. Parfois aussi, de grands troupeaux de nuages, accourus de tous les points de l'horizon, environnaient ses flancs. L'obscurité alors emplissait ses vallées, les vents furieux échevelaient ses arbres, l'éclair zigzaguait dans

la pluie qui tombait à torrents, et le tonnerre grondait dans ses gorges profondes.

Telle était la sainte et terrible montagne que les Dieux choisirent pour porter leurs palais et dominer sur le monde. C'était, bien au-dessus de l'océan des nuages, une suite ininterrompue de portiques ouverts sur des jardins merveilleux. Les vents ne venaient jamais battre ce bienheureux séjour, et les toits dorés de ces inébranlables demeures n'entendaient jamais au-dessus de leur faîte la tempête passer. Un air pur et léger les entourait de calme et de sérénité, et la limpide douceur d'une lumière éthérée y rayonnait en tout temps, la transparence des jours que le printemps parfume.

Sur cet Olympe radieux, chaque dieu avait son palais, sa demeure. La plus brillante et la plus magnifique était celle de Zeus, le roi suprême de tous les Dieux immortels. Chaque matin, lorsque l'aurore aux doigts roses avait ouvert le ciel pour libérer les chevaux du soleil, toutes les Divinités olympiennes se réunissaient dans la maison de leur chef. Assis sur un trône doré, Zeus, leur maître souverain, les accueillait dans la plus vaste salle de sa belle demeure. Groupés autour de lui, comme une famille auprès

d'un père, les Dieux goûtaient ensemble une joie éternelle, une allégresse infinie. Et, pour donner une image de leur inconcevable bonheur, on disait d'eux qu'ils étaient assis à un festin perpétuel. Le lumineux Apollon aux belles boucles blondes les charmait au son de sa brillante lyre. Les *Charites*, ces vierges aux yeux riants et ces mères de la joie, vêtues de fleurs et couronnées de roses, dansaient sur des pelouses; et, au milieu des bosquets, les *Muses* aux bras blancs faisaient entendre des chœurs si harmonieux et des chants si suaves, que tous les Dieux, attendris et ravis, les écoutaient dans un silence heureux. Pour les reposer de la danse et du chant, une vierge divine, *Hèbè* aux fines chevilles, servait aux hôtes de Zeus l'ambroisie et le nectar. Elle les leur offrait dans une coupe d'or, et ces douces liqueurs, tout en réjouissant le cœur des Olympiens, leur procuraient une jeunesse éternelle et leur donnaient la force de veiller sans fatigue au gouvernement des mondes et des hommes. Telle était l'occupation quotidienne des Dieux. Ils passaient en famille, comme autour d'un foyer, la journée tout entière. Et, lorsque la nuit allumait les étoiles, chacun d'eux regagnait sa

demeure, et tout entrait en silence dans le vaste Olympe endormi. Constante protectrice du foyer domestique, seule, *Hestia*, déesse vénérée et vierge incorruptible, restait dans le palais commun à tous les Immortels : elle veillait sur le feu qui nourrissait l'éclat de la lumière du monde.

Les Dieux n'habitaient donc pas seuls dans leurs palais magnifiques. Mais, de même que les rois ont une suite nombreuse, les douze grands Dieux célestes étaient aussi entourés d'un éclatant cortège de divins serviteurs. Les uns étaient chargés d'exécuter leurs ordres; les autres, de préparer leurs festins, de dresser la table, de leur verser à boire, et de charmer, par la musique et la danse, les bienheureux loisirs de leur immortalité. Nous avons déjà dit que c'était aux *Muses* et aux *Charites*, qu'était échu le privilège de chanter et de danser dans l'assemblée des Dieux, et à *Hèbè*, celui de leur offrir la délicieuse ambroisie. Quant au soin d'ouvrir et de fermer, avec les portes du jour, celles du brillant Olympe, il était confié à la sollicitude attentive des *Heures* ou des *Saisons*. Vierges et prudentes délicates, ornées de colliers d'or, parées de fleurs et de fruits, les *Heures* aux pieds tendres, une fois ouvertes les portes

d'or de la cité des Dieux, s'unissaient aux Muses et aux Charites pour former d'aimables chœurs de danses, et chanter avec elles l'harmonieuse apparition du jour.

La mère des *Heures* était la vénérable *Thémis*, ou la Justice éternelle. Constamment assise au pied du trône de Zeus, cette auguste déesse conseillait la sagesse à toutes les décisions du maître incontesté du ciel et de la terre. Inspiratrice des volontés divines, *Thémis* aux belles joues était la divinité qui faisait régner le bon ordre, non seulement dans les palais olympiens, mais dans tout l'Univers. Zeus, en effet, n'était pas seulement le suprême roi de l'Olympe; sa souveraine puissance s'étendait aussi sur les hommes. Et quand, sur les conseils de *Thémis*, il avait pris à leur égard une résolution, c'était *Iris*, la messagère divine, qui était chargée de leur transmettre cet ordre. Déesse aux ailes brillantes, aux pieds rapides comme le souffle des vents, elle descendait aussi vite du ciel sur la terre que le grésil ou la grêle qui tombent des nuées; elle répétait mot pour mot les décisions de son maître, et remontait aussitôt, en déployant ses ailes aux couleurs d'arc en ciel, s'asseoir près de lui sur les marches du trône et attendre,

attentive comme un bon chien de garde et sans jamais délacer ses sandales ni se dépouiller de ses voiles, même dans le sommeil, qu'un nouvel ordre vînt la forcer à reprendre son vol pour reparaître ici-bas.

Mais *Thémis* n'était point le seul appui de Zeus, pour le seconder dans le gouvernement du monde universel. Ses trois autres filles, les *Parques* ou les *Moires*, aidaient aussi leur mère à maintenir les hommes dans le respect de l'ordre et de la loi divine. Elles habitaient, non loin des *Heures*, un palais de bronze sur les murs duquel elles s'employaient à graver les destinées humaines, à tracer la route que doit suivre le mouvement qui entraîne les astres. Rien ne pouvait effacer ce qu'elles avaient écrit. Assises sur des trônes éclatants de lumière, vêtues de robes blanches recouvertes d'étoiles, couronnées de narcisses et de flocons de laine, ces trois déesses filaient aussi les jours des mortels et fixaient leurs destins. La plus jeune, *Clotho*, tenait la quenouille et filait; *Lachésis* tournait le fuseau et dévidait le sort qui convient à tout homme; *Atropos* enfin, coupait avec des ciseaux le fil qui mesurait la longueur de la vie, et qui déterminait, irrévocablement, le moment de la

mort. Pour arrêter ainsi la destinée et dispenser aux hommes, suivant l'ordre de Zeus et selon leurs mérites, les biens et les maux qu'ils devaient rencontrer en leur vie sur la terre, les *Parques* filaient, disait-on, pour indiquer les jours heureux, de la laine blanche mêlée à un fil d'or, et de la laine noire pour désigner les jours malheureux.

Telle était la vie des habitants de l'Olympe. Vivant au sein d'une béatitude constante, les Dieux ne descendaient que rarement sur la terre. Quand il leur arrivait de venir chez les hommes, ils s'y montraient vêtus d'une figure humaine ou d'une forme animale.

Parmi les Divinités olympiennes, on comptait six Déesses et six Dieux. Les Dieux étaient : *Zeus* ou *Jupiter*, *Apollon* ou *Phœbus*, *Arès* ou *Mars*, *Héphaestos* ou *Vulcain*, *Hermès* ou *Mercure*, *Poséidon* ou *Neptune*. Les six Déesses s'appelaient : *Hèra* ou *Junon*, *Athèna* ou *Minerve*, *Aphrodite* ou *Vénus*, *Hestia* ou *Vesta*, *Artémis* ou *Diane*, *Dèmèter* ou *Cérès*.

Dionysos ou *Bacchus*, ne fut que tardivement introduit dans l'Olympe, et *Hadès* ou *Pluton*, tout en étant le frère de Zeus et de Poséidon, resta toujours le dieu du monde souterrain.

II

ZEUS OU JUPITER.

Zeus était, nous l'avons dit, le suprême roi de l'Olympe, le maître du monde, et le père commun des hommes et des Dieux. Le ciel et la terre étaient soumis à son sceptre; et, depuis le brin d'herbe jusqu'à l'aigle rapace, tout dépendait d'un signe de sa tête. Trônant dans l'Empyrée, il disposait en chef de l'armée des nuages, et manifestait dans le ciel, radieux ou orageux, sa grandeur tour à tour bienfaisante ou terrible. C'est du ciel, en effet, que semblent descendre nos espérances et nos appréhensions. Aussi, tous les prodiges divers, que le cours changeant des jours y faisait apparaître, relevaient-ils du meilleur et du plus juste des Dieux. Quand l'azur éclatant du ciel de la Grèce étincelait dans la clarté d'un matin transparent, c'était Zeus, l'auguste père de la splendeur céleste, qui s'y montrait dans sa pure lumière. Quand il pleuvait, c'était Zeus lui-même qui pleuvait; quand il neigeait, c'était encore Zeus

qui recouvrait la terre d'un éclatant manteau d'hermine. Les nuits, comme les jours, obéissaient à ses ordres. Mais s'il pouvait à son gré rasséréner les cieux, éclaircir l'atmosphère, dissiper les nuages, faire briller l'arc en ciel, et envoyer sur la mer des vents propices aux navires, c'était surtout lorsqu'il déchaînait la tempête ou l'orage que Zeus était censé manifester sa suprême puissance. Dieu des sombres nuées, il entassait alors des nuages opaques dans l'éther assombri, déchaînait le souffle des ouragans destructeurs, soulevait les flots de la mer et le sable des routes, dardait sur les sommets les flèches de l'éclair, transperçait les nuées pour ouvrir et vider les poches de leurs eaux, et faisait retentir, des hauteurs du ciel jusqu'au creux des vallées, le fracas grondant et prolongé du tonnerre. Voilà pourquoi Zeus était appelé le dieu qui se plaît à faire jaillir la lueur de l'éclair, le dieu qui frémit dans les hauteurs du ciel, l'assembleur de nuages qui roule dans les cieux, le torrent mugissant et redouté de ses feux.

Mais la foudre dont était armée, comme d'un trait enflammé, la main puissante de Zeus, à quoi lui servait-elle ? En frappait-il uniquement

les cimes des montagnes ou les hautes demeures, pour effrayer les mortels et leur manifester son tyrannique pouvoir ? Non. Zeus, en effet, ce dieu au trône élevé, était un monarque que guidait la justice. S'il disposait en maître, des orages, des pluies et des beaux jours, il ne régnait qu'équitablement sur les hommes. Quoique ses conseils fussent impénétrables et que ses décisions se trouvassent irrévocables, tout ce qu'il pensait et voulait, était voulu et pensé par une infaillible sagesse. Sa providence s'étendait des plus puissants aux plus humbles mortels, et les porteurs de sceptre n'étaient pas plus devant lui que les porte-besace. Les biens et les maux de toute vie humaine étaient la conséquence de ses justes décrets. Quand les hommes étaient bons, la terre noire portait du froment et de l'orge, les arbres se recouvraient de fruits, les brebis se multipliaient, et la mer, en abondance, leur fournissait du poisson. Étaient-ils méchants, rendaient-ils des sentences iniques, chassaient-ils de leurs cœurs la justice, de leurs esprits la sagesse : alors, l'ouragan saccageait leurs champs sous un furieux déluge, les fleuves débordaient, le tonnerre et l'éclair déchiraient les nuées, les torrents ravageaient les pentes des mon-

tagnes et la funeste grêle dévastait leurs récoltes.

Or, Zeus, suprême arbitre de la justice éternelle, avait pourtant un père et une mère. Ce n'était point parce qu'il naissait réellement et véritablement, car Zeus était l'éternel existant, le premier de tous les êtres, le commencement et la fin de toutes choses, que les poètes nous racontaient sa naissance. Mais, comme il leur était aussi impossible de concevoir ce dieu en tout l'éclat de sa gloire que de fixer le disque éblouissant du soleil, les poètes lui prêtèrent un corps, et se l'imaginèrent sous l'apparence d'un homme très puissant et très beau. Ils se représentèrent la vie heureuse de son éternité comme une image agrandie de la vie sur la terre. Et, pour exprimer son insaisissable nature, expliquer son action continue dans le monde, ils inventèrent de multiples légendes et le soumirent aux vicissitudes des conditions humaines. Ainsi, pour faire entendre que Zeus est éternel, les poètes nous dirent que le dieu de la foudre était le fils de *Cronos*, c'est-à-dire de la puissance créatrice et destructive du Temps. Sa mère, *Rhèa*, était une déesse qui présidait aussi au lent écoulement qui transforme les siècles. *Rhèa*, tout au long cours des âges,

mettait au monde de multiples enfants. Mais ces enfants, à peine déposés sur les genoux de leur père, étaient par lui dévorés. Le Temps, en effet, dévore toute chose et ne cesse pas de détruire tout ce qu'il vient de créer. Toutefois, cette faim de destruction devait avoir un terme. De *Rhèa*, avait dit un oracle, devait naître un enfant qui règnerait en maître sur le monde, maintiendrait l'univers en son intégrité et détrônerait son père destructeur. Pour n'avoir point à pleurer, accablée d'une douleur sans borne, l'engloutissement de ce nouvel enfant, *Rhèa*, dès qu'elle le sentit tressaillir en son sein, descendit secrètement du ciel, et se rendit d'abord dans une vallée profonde. Là, cachée dans le plus épais d'un fourré, elle mit au monde le dieu qui fut appelé Zeus. Puis, comme elle cherchait une eau claire et courante pour y laver le nouveau-né, et que partout autour d'elle la terre était aride et desséchée, la vénérable déesse, désespérée et mourante de soif, se mit à deux genoux et supplia la Terre secourable en disant :

— O Terre, mère et amie, enfante, toi aussi; « tes enfantements sont faciles ! »

Elle pria ainsi; puis, élevant son bras, elle

frappa le roc avec son sceptre. La pierre s'ouvrit, et une fontaine limpide et fraîche en coula. La souveraine déesse baigna son fils, le purifia, l'enveloppa de langes et le confia à une nymphe pour le porter en la grande île de Crète et l'y cacher dans une grotte secrète.

Or, profonde et large était cette caverne. Une forêt compacte en dérobait l'entrée et un lierre épais en tapissait les parois. A peine ce gracieux nouveau-né était-il entré dans cet antre sacré, que les Nymphes qui l'habitaient le reçurent en leurs bras. Elles le couchèrent dans un berceau doré. Une chèvre, *Amalthée*, lui donna un lait pur et lui servit de mère-nourricière. Les abeilles pour lui distillèrent un doux miel. Parfois aussi, des colombes venues des bords lointains de l'Océan lui apportaient l'ambroisie, et un grand aigle, puisant le nectar à une source divine, lui offrait le breuvage de l'immortalité. Pour amuser le futur souverain de l'Olympe, une jeune nymphe, *Adrastée*, lui fit présent d'un jouet merveilleux. C'était une boule ajourée, formée de cercles d'or entre lesquels un lierre ciselé serpentait. Quand l'enfant vagissait, *Adrastée*, comme une balle, lançait en l'air ce jouet lumineux, et la boule

ajourée retombait en traçant un long sillon doré. Zeus riait. Mais lorsque ses cris et ses pleurs devenaient plus perçants, alors, autour de lui, les *Corybantes* ou les *Curètes*, serviteurs de son auguste mère, dansaient. Ils étendaient au-dessus de son berceau leurs boucliers d'airain; et, pour marquer la cadence rapide de leurs pas, ils les frappaient avec leurs courtes épées. Le fracas des boucliers couvrait les cris du nouveau-né, et son père, *Cronos*, ne pouvait ainsi deviner la retraite où se cachait l'enfant qu'il avait cru dévorer en avalant une pierre.

Cependant le jeune dieu croissait en intelligence et en force. A peine marchait-il, que sa pensée n'était plus de son âge. Pour charmer les jeux de celui dont la main gouvernerait l'éclair, les *Cyclopes* lui forgèrent les carreaux de la foudre, et Zeus, dès sa plus tendre enfance, se complut à lancer les traits éblouissants qui portent le tonnerre.

Un jour qu'il folâtrait avec la chèvre *Amalthée*, sa mère nourricière, et qu'il essayait de la jeter à terre, il lui arriva de la faire buter contre un arbre, et de lui casser une de ses belles cornes. La nymphe *Mélissa* soigna alors et pansa la tête meurtrie de la nourrice divine. Pour la

récompenser, le fils de Cronos ramassa cette corne, lui conféra des vertus merveilleuses, et en fit don à la nymphe au cœur compatissant. Depuis ce temps, cette corne fut appelée la *Corne d'Abondance*, car, sur un simple désir, elle se remplissait de toutes sortes de biens.

Lorsqu'un tendre duvet eut fleuri d'un collier d'or bruni les joues du fils de Rhèa, et que l'âge en eut fait un bel adolescent, Zeus détrôna son père et régna désormais sur le monde à sa place. Cependant certains monstres orgueilleux, enchaînés dans le sein de la Terre, ne voulaient pas se soumettre au nouveau roi de l'Olympe. Zeus, croyant mettre fin aux tremblements dont ils agitaient la surface du globe, aux bouleversements qu'ils causaient en ébranlant les montagnes et en disloquant l'écorce de la terre, les délivra. Mais, à peine sortis de leurs prisons souterraines, ces redoutables *Titans* partirent en guerre contre lui. Pour atteindre l'Olympe, ils entassèrent des montagnes les unes sur les autres, et lancèrent des rochers contre Zeus. Les uns, tombant dans la mer, la parsemèrent d'îles, et les autres, retombant sur la terre, y formèrent des collines. Durant plus de dix ans se poursuivit cette guerre.

Enfin, lassé de tant d'audaces, Zeus voulut mettre fin à leur rage insensée. Pour gagner la victoire qui devait assurer le triomphe de l'ordre, le fils de Cronos descendit d'abord dans les entrailles du globe, là où s'étend le ténébreux *Tartare*. C'était, bien au-dessous des fonds les plus bas de la mer, une région humide et désolée, remplie d'épaisses vapeurs et entourée d'une nuit éternelle. Là étaient enfermés les *Cyclopes*. Ces farouches créatures, d'une taille colossale et d'une force prodigieuse, n'avaient qu'un œil au milieu de leur front. De leurs bras robustes, ils forgeaient, sur des enclumes d'airain, les foudres que lançait le souverain du ciel. Là aussi se trouvaient enfermés, pour garder les *Cyclopes*, trois *Géants* à cent bras et à cinquante têtes.

— J'ai besoin, leur dit Zeus, pour mettre « fin aux maux qui désolent la terre, du secours « de vos bras et de l'aide que peuvent me forger « vos enclumes. Prêtez-les moi, et je vous délivre- « rai. Suivez-moi.

— Nous te les prêterons, » répondirent à la fois les *Géants* aux cent bras et les intrépides *Cyclopes*.

Dès qu'ils parvinrent à la lumière du jour,

Cyclopes et *Géants* se trouvèrent en face des *Titans* révoltés. Les *Cyclopes* brandissaient des piques étincelantes et les *Géants* aux cent bras étaient armés de rochers. Alors, un cri de guerre effroyable s'éleva tout à coup, et un horrible fracas éclata sur la mer : l'écho en retentit des palais de l'Olympe jusqu'aux abîmes ténébreux du Tartare. Les deux armées lançaient l'une sur l'autre mille traits douloureux ; mille rochers détachés des montagnes s'abattaient sur l'un et l'autre camps. De grands cris retentissaient dans la mêlée terrible, et une clameur inhumaine et sauvage montait jusqu'aux étoiles. Comme la victoire était encore indécise, Zeus, au plus fort du combat, apparut sur un char. Messagère ardente d'une main victorieuse, la foudre, du haut du ciel, sur les *Titans* tout à coup s'abattit. Le tonnerre fendit en deux des montagnes, et les traits vengeurs de l'éclair dévorant firent flamber des forêts. Alors une épaisse fumée, rabattue par le vent sur leurs lignes, étouffa les *Titans* et les paralysa. Profitant de ce tumultueux désarroi, trois cents rochers, lancés à la fois par les trois cents mains des trois *Géants* aux cent bras, s'abattirent sur les rangs ennemis et les engloutirent sous une

avalanche de roches. Vainqueur de ses puissants adversaires, Zeus les reprécipita dans le sombre Tartare, et le ciel et la terre n'obéirent plus dès lors qu'à un unique chef.

Une fois son pouvoir fermement établi, Zeus s'associa pour épouse Hèra au trône d'or. Douée d'une beauté radieuse et magnifique, les habitants de l'Olympe accueillirent avec joie cette reine aux bras blancs et l'honorèrent à l'égal du maître du tonnerre. Zeus pourtant ne connut pas qu'une femme, et les poètes nous le représentent souvent descendant sur la terre pour y choisir et y aimer des Nymphes. Or, ces Nymphes qu'il aima, ne sont rien autre que les images gracieuses des forces diverses en jeu dans la Nature; et, quand on dit que Zeus venait les épouser, il faut entendre qu'il venait les unir par son intervention à la loi qui préside à l'harmonie du monde. Les plus célèbres de ces Nymphes aux pieds blancs furent *Europe*, *Danaè* et *Lèda*.

Europe, vierge aux larges regards, était une jeune Syrienne dont la beauté s'accompagnait d'un teint si éclatant qu'on la soupçonnait d'avoir dérobé le fard dont se servait l'épouse même de Zeus. Dès son lever, elle appelait ses compagnes. Bien vite, elles apparaissaient;

et, portant chacune une corbeille, elles se rendaient là où les attendaient le murmure des flots et le charme des roses. Or, un jour qu'elles se trouvaient, suivant leur habitude, près du rivage de la mer, occupées dans les prés à cueillir des fleurs et à tresser des couronnes, Zeus aperçut *Europe*. La rayonnante blancheur de cette vierge aux grands yeux émut le cœur du maître de l'Olympe. Alors, voulant à la fois éviter la colère de la jalouse Hèra et approcher de l'objet de ses vœux sans effaroucher la timide Syrienne, Zeus revêtit la forme d'un taureau, et vint rôder ensuite autour de la prairie dans laquelle se jouaient les compagnes d'*Europe*. La présence de ce bel animal n'effraya point ces vierges aux longues tresses. Ce taureau, en effet, n'était point semblable à celui que l'on parque, pour contenir sa fureur, dans un enclos solide et bien fermé. Son pelage était d'un ravissant jaune d'or; un disque argenté brillait au milieu de son front; ses yeux couvaient la douceur verte d'une mer accalmée, et ses deux cornes, également recourbées, élevaient sur son front comme un croissant de lune. Toutes voulaient approcher et toucher cet inoffensif et splendide animal.

Quand *Europe* se trouva près de lui, ce taureau divin s'arrêta. Il fléchit les genoux devant elle, mugit avec tendresse et lui lécha les pieds. *Europe*, de son côté, caressa de ses mains délicates les flancs dorés de cette bête, et suspendit des guirlandes à ses cornes d'ivoire.

— Approchez, approchez, ô mes chères com-
« pagnes, s'écria-t-elle alors; venez toutes vous
« asseoir sur le large dos de ce paisible taureau;
« nous y serons comme sur un navire ! »

A ces mots, la première, elle sauta en riant sur le dos de la bête, et s'y assit. Ses compagnes se disposaient à la suivre. Mais, dès que l'animal eut senti sur ses reins le poids léger de ses amours, il s'élança d'un bond en une course rapide et arriva bientôt sur le bord de la mer. A son approche, les flots agités s'apaisèrent, et les compagnes d'*Europe* virent alors le taureau s'engager dans les ondes, galoper sur les vagues et courir sur les eaux comme sur une plaine de sable. Assise sur le dos de son fougueux ravisseur, *Europe* se tenait d'une main à l'une des cornes taurines, et retenait de l'autre les plis ondoyants de ses voiles. Les rivages battus par la tempête, les hautes montagnes eurent bientôt disparu; et, pendant de longues heures,

la vierge Syrienne ne vit au-dessus de sa tête que l'infini de l'azur, et, sous ses pieds effleurés par l'écume salée, que l'immensité profonde de la mer. Enfin, dans l'horizon lointain, les sommets d'une île montagneuse apparurent. Le taureau redoubla de vitesse. Un rivage s'offrit, et l'animal divin déposa son fardeau sous l'ombre d'un platane. Zeus alors, reprenant sa forme divine, se fit connaître d'*Europe*. Vigilantes et promptes, les Heures à ce moment descendirent de l'Olympe préparer pour leur maître une couche nuptiale. *Europe* s'endormit entre les bras de Zeus, et *Minos*, le premier et le meilleur de tous les rois de la terre, naquit de leur sommeil. Depuis ce jour, pour commémorer ce mariage, le platane sous lequel il s'était consommé ne perdit plus jamais sa couronne de feuilles.

La seconde vierge dont Zeus fut amoureux s'appelait *Danaè*. Elle était la fille d'un roi puissant d'Argos aux belles tours. Or, ce prince était sans successeur. Pour savoir si un fils assurerait la descendance directe de son trône, il se rendit consulter un oracle. Le dieu lui répondit que *Danaè*, sa fille, mettrait au monde un enfant qui règnerait à sa place et qui, avec

la vie, pour une gloire sans égale, lui ravirait le souverain pouvoir. Épouvanté, le roi des Argiens s'imagina pouvoir contrecarrer les arrêts du Destin. Dès son retour dans la blanche Argos, il fit construire une chambre souterraine dont les parois furent plaquées d'airain. Puis, pour empêcher sa fille d'être mère, il y fit enfermer *Danaè*, et il posta, tout autour de ce sombre cachot, des sentinelles en armes pour y monter jour et nuit une garde attentive. Mais la Destinée est une force invincible, et les hommes ne peuvent rien contre ses décisions. Zeus, en effet, pour accomplir l'oracle qu'il avait prononcé, se changea en pluie d'or. Pendant que sur terre l'orage faisait rage, cette pluie d'or pénétra dans les entrailles du sol, traversa les parois d'airain du toit de la prison où dormait *Danaè*, et pénétra, comme une ondée rafraîchissante en une glèbe assoiffée, dans le sein de la vierge. L'enfant qui naquit de cette pluie céleste se dénomma *Persée*.

Ce ne fut point, cette fois, sous la forme d'un taureau ou dans les gouttes d'or d'une pluie merveilleuse que Zeus, pour se rendre auprès de *Lèda*, descendit un jour sur le sommet du sauvage Taygète. La nuit était profonde,

et aucun bruit ne troublait le silence engourdi de la haute montagne. *Lèda*, fille d'un roi d'Étolie, dormait comme une reine morte. Soudain, de larges ailes déployées et battantes vinrent secouer sur elle un parfum d'ambroisie. Réveillée en sursaut, *Lèda* vit auprès d'elle un cygne étincelant. Son blanc plumage rayonnait comme une aube, et le long col de cet oiseau divin caressait son visage.

— Femme, lui dit le cygne, ne crains rien. « Je suis le dieu de la lumière, et je veux que « tu sois l'illustre mère de deux enfants sem« blables. Ils vivront comme vivent, l'un faisant « place à l'autre, le soleil et la lune. Appelés « l'un *Castor*, et son frère *Pollux*, ils deviendront « des dieux dont la bienveillance adoucira la peine « de mourir, et ils seront le secours des marins « en butte à la tourmente. Quand, en effet, des « tempêtes furieuses se précipiteront sur la mer « et que les nautonniers, debout sur la proue du « navire en détresse, leur adresseront des prières, « bientôt, fendant les airs de leurs ailes rapides, « tes deux enfants leur apparaîtront dans les nues. « Ils apaiseront le souffle des vents déchaînés, « tranquilliseront le tumulte des flots, et condui« ront heureusement le vaisseau dans le port. »

Ainsi parla le souverain ordonnateur du monde universel. Neuf mois après, *Lèda* pondit au fond des bois un œuf miraculeux. Il en sortit deux enfants exactement semblables. Dès leur naissance, une même étoile étincela sur leurs têtes; et, plus tard, ils chevauchèrent tous deux un même blanc coursier, et leurs mains furent armées d'un même javelot.

Zeus pourtant, en tant que créateur de tout ce qui est beau, n'aimait pas seulement que la beauté des femmes. Il lui fut donné de découvrir un jour un adolescent d'un attrait merveilleux. Pour garder toujours auprès de lui celui qu'il estimait le plus beau des mortels, il résolut de l'enlever de la terre et d'en faire dans l'Olympe son gracieux échanson. Or, un soir que *Ganymède*, encore jeune berger, tout en gardant son troupeau sur les pentes herbeuses du mont Ida, était assis sur un rocher et jouait de la flûte, Zeus, transformé en aigle de grand vol, s'abattit soudain derrière lui. Il agrippa ses serres, rendues inoffensives, aux flancs du jouvenceau, piqua son bec en ses cheveux, déploya ses ailes vigoureuses, et enleva ce bel adolescent. *Ganymède*, dès lors, devint un habitant du ciel. Au lieu de fromage et de lait,

il se nourrit, comme les Dieux, de nectar et d'ambroisie, et il obtint ainsi, pour charmer le regard heureux des Immortels, le privilège d'une éternelle jeunesse.

Une autre fois, raconte-t-on, Zeus voulut s'approcher de la fille de Nycteus. Profitant de ce que cette vierge aux beaux bras dormait, enveloppée de ses voiles, à l'ombre d'une haute futaie, le souverain de l'Olympe, transformé en satyre aux pieds de bouc, s'approcha d'*Antiope* et s'endormit avec elle. A partir de ce jour, *Antiope* sentit en elle tressaillir deux enfants. Mais Nycteus, son père, ignorant l'époux que la beauté de sa fille lui avait fait obtenir, reprocha durement sa conduite à *Antiope*. Pour se soustraire à de continuelles menaces, l'amante de Zeus abondonna le palais paternel et se réfugia dans Sicyone. Peu après, le roi de cette cité, Epopeus, épris des charmes de cette reine exilée, l'épousa. A cette nouvelle, Nycteus se tua de désespoir. Toutefois, ce père courroucé avait fait jurer, avant de mourir, à son frère, Lykos, de tirer vengeance d'*Antiope* et de son époux. Lykos marcha contre Sicyone, tua Epopeus, chargea *Antiope* de liens et la ramena prisonnière. En cours de route, cette

divine captive mit au monde deux beaux jumeaux qu'elle dut abandonner. Des bergers les recueillirent, les nourrirent et éduquèrent ceux qui devaient être plus tard les fondateurs de Thèbes aux beaux remparts. Conduite à Sicyone, étroitement surveillée et maintes fois tourmentée par la reine Dircè, l'épouse d'Epopeus, *Antiope* menait une vie misérable. Un jour pourtant, les chaînes qui meurtrissaient ses fines mains, tombèrent d'elles-mêmes sur le sol. Miraculeusement délivrée, elle gagna le Cithéron et retrouva ses enfants. Ceux-ci, après l'avoir reconnue, se saisirent un jour de la cruelle Dircè, l'attachèrent aux cornes d'un sauvage taureau et jetèrent ensuite son corps dans une source : *la source de Dircè.*

Le plus souvent, comme il convient au maître souverain des hommes et des Dieux, Zeus était représenté assis sur un trône magnifiquement ouvragé. Son auguste tête exprimait la force qui commande aux orages, mais conservait aussi le calme inaltérable et la grandeur sereine qui président aux beaux jours. Une chevelure épaisse et abondante comme une crinière de lion, ornait son vaste front et retombait des deux côtés de son visage en grappes ondulées.

Une barbe bouclée allongeait son visage, et ses grands yeux qui voyaient tout se creusaient larges et profonds sous l'arc épais et détendu de ses sourcils. Quelquefois nue, la tête de Zeus était communément ceinte d'une bandelette, ou couronnée de laurier, de chêne ou d'olivier. Dans sa main droite était la foudre ailée. De sa gauche, il tenait une statue de la Victoire, ou bien un sceptre que surmontait un aigle. Parfois aussi cet aigle reposait à ses pieds, ou se tenait sur une de ses mains. Son beau torse était nu, et une draperie, tombant de ses épaules, enveloppait ses genoux et découvrait ses chevilles et ses pieds. L'aigle, le chêne et les cimes des montagnes lui étaient consacrés. Les chèvres, les taureaux et les vaches étaient les animaux qui, généralement, lui étaient sacrifiés.

III

HÈRA ou JUNON.

Fille aînée de Cronos et sœur même de Zeus, Hèra était l'épouse du souverain du ciel.

Lorsque Zeus voulut se l'associer pour compagne, elle n'était encore qu'une vierge au doux visage. Sa vieille nourrice, *Macris*, veillait sur elle et ne la quittait point. Or, par un des jours les plus froids de l'hiver, il arriva qu'Hèra se trouva seule dans un endroit désert. Soudain, grelottant et transi, un coucou apeuré vint se poser sur sa fragile épaule. Touchée de compassion, Hèra se saisit de cet oiseau frileux, et, pour le réchauffer, le glissa sur son sein. Mais ce coucou était Zeus lui-même, son radieux fiancé. Ayant repris sa forme naturelle :

— O Hèra, lui dit-il, je veux que tu sois ma « légitime épouse ! Suis-moi, déesse aux larges « yeux, et je ferai que tu règnes à ma droite, « assise dans l'Olympe sur un trône éclatant. »

La vierge consentit, et Zeus, pour célébrer son mariage, transporta son épouse sur le

sommet boisé du Cithéron. La terre leur offrit un lit moelleux de gazon; des gerbes de fleurs s'ouvrirent devant eux; et, pour les saluer, les arbres attendris inclinèrent leur ramure, et les sources répandirent une odeur d'ambroisie. Tous les Dieux descendirent à ces noces divines. Puis, lorsque Hèra eut accueilli la main du maître du tonnerre, un nuage doré les emporta tous deux dans les joïes de l'Olympe.

Là, parmi les Immortels dont elle devint dès lors la reine aux beaux cheveux, Hèra partagea l'autorité divine de son royal époux. Déesse du ciel, elle participa, mais à un moindre degré, comme il convient à une femme, à toutes les prérogatives et à tous les honneurs du monarque suprême. Comme lui, elle grondait parfois dans les hauteurs agitées de l'éther, déchaînait les vents qui bouleversaient les mers, présidait au renouveau des saisons de l'année, et étendait son pouvoir jusque sur les étoiles qui brillaient sous ses pieds. De toutes les Déesses qui habitaient l'Olympe, elle était la plus belle, la plus auguste et la plus respectée. Quand elle entrait dans le palais divin, tous les Dieux se levaient à son très noble aspect, la saluaient en élevant leurs coupes, et se rendaient au devant

de ses pas. Sa colère, comme celle de Zeus, était redoutable; et, quand elle s'agitait sur son trône, elle faisait trembler l'Olympe tout entier. Bref, sa dignité et sa puissance ne le cédaient qu'à l'incomparable majesté et qu'à la force invincible de l'organisateur du monde universel.

Toutefois l'union de Zeus et d'Hèra nous est, au sein de leur foyer, représentée par les poètes, tantôt comme une joie sans mélange, tantôt comme un bruyant désaccord conjugal. Cette double façon de concevoir leurs rapports était comme une image des oppositions qui apparaissent en lutte dans les divers aspects que peut prendre le ciel. Zeus et Hèra, en effet, n'étaient pas seulement considérés comme les cieux azurés et sereins des beaux jours; ils présidaient encore aux perturbations et aux troubles qui fréquemment agitent l'atmosphère. Or, si l'azur d'un matin lumineux de printemps éveille des impressions de joie, d'accord et de tendresse, le spectacle des ouragans d'automne et du ciel sombre et neigeux de l'hiver, peut suggérer, par contre, le sentiment d'une discorde aiguë ou d'une humeur capricieuse et fantasque. Voilà pourquoi les bruyantes querelles et les

fréquents orages qui divisaient, disait-on, et qui mettaient aux prises les deux époux célestes, n'étaient que des figures tendant à expliquer la cause insoupçonnée des variations et des caprices du ciel.

La plupart du temps, c'était la jalousie d'Hèra, aux éclats retentissants, qui motivait ces disputes. Trop souvent à son gré, Zeus quittait l'Olympe pour venir sur la terre rendre visite à des Nymphes. Hèra, se croyant délaissée, éclatait de colère. Et, quand son époux revenait au foyer, elle lui faisait, et devant tous les Dieux, de sévères reproches. Plus d'une fois, prise d'une grande fureur, Hèra quitta l'Olympe. Un jour, plus irritée que d'habitude, elle en descendit en jurant de ne plus jamais y revenir. Elle se rendit alors dans la grande île d'Eubée, aux lieux mêmes où jadis, pour la première fois, Zeus l'avait rencontrée. Mais son royal époux, attristé de ce départ et de cette séparation, ne dormait plus sous les toits constellés de sa chambre nuptiale. Sa prudence avisée lui dicta, pour se réconcilier avec son épouse et recouvrer sa grâce, un stratagème étonnant. Il imagina d'attiser et de porter à son comble la jalousie de sa compagne aux bras blancs. A son tour,

il descendit sur les montagnes abruptes de l'Eubée. Là, il feignit un mariage avec une nymphe aux yeux clairs. Prenant ensuite un mannequin de bois, il le vêtit et le voila à la façon d'une fiancée divine. Puis, attelant un char bariolé à de grands bœufs cornus, il y plaça sur un trône brillant ce somptueux mannequin. Le char parcourut toutes les villes d'Eubée, s'engagea jusque dans les campagnes, et partout le cocher raconta qu'il promenait la nouvelle fiancée du maître du tonnerre. Outrée d'une telle impudence, Hèra, dès qu'elle sut la nouvelle, vint au devant du char triomphateur. A peine le vit-elle, qu'elle se précipita sur sa rivale imaginaire, mit en lambeaux ses vêtements et ses couronnes, et arracha jusqu'au voile qui recouvrait son visage. A sa grande surprise, elle ne trouva qu'un mannequin informe. Désarmée, elle se prit à sourire, et remonta avec son époux dans l'Olympe joyeux.

Une autre fois, ce fut au tour d'Hèra de s'attrister sur le trône où elle siégeait dans le ciel. Zeus, en effet, descendu sur l'Ida, s'attardait de longs jours auprès des Nymphes, habitantes des sources qui arrosaient ses pentes. Songeant alors au moyen de ramener auprès

d'elle son trop volage époux, elle se détermina à descendre aussi sur cette même montagne, et à s'y montrer comme la plus belle des reines. Pour se composer une irrésistible parure, elle se rendit en son appartement aux portes éclatantes. Là, s'enfermant à clef, elle se baigna dans une onde limpide et fit couler sur son corps une essence divine, dont le parfum se répandit du ciel jusque dans l'air que respiraient les hommes. Sa main d'ivoire peigna sa longue chevelure, tressa ses boucles luisantes qui, retombant en grappes odorantes, encadraient la blancheur d'un teint que rehaussait le charme nuancé des fards les plus précieux. Elle se revêtit d'une robe d'azur, ajusta à sa taille une ceinture frangée, se constella de bijoux; puis, recouvrant sa tête d'un voile magnifique, elle descendit, comme un astre brillant, sur le sommet verdoyant de l'Ida. Dès que Zeus étonné aperçut son épouse, son cœur fut embrasé de tendresse et d'ardeur. Il lui tendit les bras, et un nuage doré, impénétrable au soleil, les enleva dans les cieux.

Reine auguste du ciel, Hèra était encore le modèle sacré de la femme accomplie, la protectrice de la sainteté conjugale et la pure image

de l'épouse fidèle. Quoiqu'elle fût, après Aphrodite, la plus belle des Déesses, jamais elle ne céda à aucun de ses nombreux et pressants admirateurs. Unie à Zeus par les liens du mariage, elle ne connut jamais d'autre amour que le sien. Le plus célèbre de tous ceux qui, éblouis par ses charmes, eurent l'insolence et l'audace de lui déclarer leur amour, fut *Ixion*. Comme il devait se marier, *Ixion* avait promis au père de son épouse de magnifiques présents. Le mariage se fit, et le marié ne tint pas sa parole. Son beau-père lui reprochant ce parjure, *Ixion*, sous prétexte de se réconcilier avec lui, l'invita à un banquet; puis, au moment où ce malheureux s'y attendait le moins, il le fit tomber dans une fosse ardente. Les flammes atroces le dévorèrent. Ce forfait souleva l'indignation des hommes et des Dieux. Tous se refusèrent à purifier *Ixion* du meurtre qu'il avait par traîtrise commis. Partout repoussé, il s'adressa enfin à Zeus qui fut pour lui plein de miséricorde. Non seulement il lui accorda le pardon de son crime, mais il alla encore jusqu'à l'admettre à sa table en compagnie des Dieux. Mais, oublieux de sa grâce, le perfide *Ixion* ne sut pas mieux se conduire à la table

de Zeus que dans sa vie terrestre. Aveuglé par un furieux délire, ce meurtrier pardonné osa porter sur Hèra, la déesse même du ciel et la propre épouse de Zeus, un désir sacrilège. Non content d'avoir toujours les yeux fixés sur elle, il se risqua un jour à lui tenir d'injurieux propos. Hèra, offensée de sa témérité, ne lui répondit rien. Le laissant tout en pleurs et soupirant à genoux, elle vint se plaindre à son royal époux. Pour le mettre à l'épreuve, Zeus donna à une nuée la ressemblance de la sévère Hèra. L'outrecuidant *Ixion*, enivré de nectar, ne craignit pas d'approcher ce fantôme et de l'étreindre en ses bras. Zeus, témoin de l'outrage, ne pouvait laisser impunie une aussi noire ingratitude. Il précipita le coupable aux Enfers, et l'y fit attacher sur une roue enflammée. Ses membres y sont fixés par des nœuds infrangibles, et les tortures qu'il éprouve sur cette roue, qui jamais ne cesse de tourner, proclament avec justice la vengeance divine.

Hèra, la royale déesse, était souvent représentée assise sur un trône élevé. Une de ses mains tenait une grenade, image de la fécondité, et l'autre, un sceptre surmonté d'un coucou. Sa noble tête était ornée de grands yeux aux

regards magnifiques. Sa chevelure abondante, toujours surmontée du plus riche diadème, encadrait de bandeaux réguliers et striés l'ovale parfait de son visage. Parfois un voile, en qualité d'épouse, lui recouvrait le derrière de la tête. Tout chez elle était chaste, calme, majestueux et grave. Protectrice attitrée de la femme, elle sauvegardait en elle la jeune fille, la fiancée, l'épouse, la mère. Le paon lui était consacré, car, disait-on, le plumage brillant et constellé de ce fier volatile était le symbole de la magnificence dont se couvre le ciel par une nuit d'étoiles, et le ciel, nous l'avons dit, était le visage de la divine Hèra.

IV

ATHÈNA OU MINERVE.

Fille puissante d'un père tout-puissant, Athèna était l'enfant privilégiée du grand maître du monde. Sa mère, la plus sage de toutes les filles des hommes et des Dieux, était *Mètis*, ou la Sagesse. Or, comme Zeus était un dieu souverainement parfait, les poètes, pour signifier que la puissance était en lui unie à la sagesse, contèrent qu'il enferma *Métis* dans son sein et se l'assimila. De cette union naquit la déesse invincible.

Zeus, aux conseils prudents, la portait en sa tête robuste. Quand arriva l'heure de la délivrance, le souverain majestueux de l'Olympe fit appeler Héphaestos, le dieu du feu qui forgeait sur l'enclume des armes redoutables.

— Héphaestos, lui dit-il, un mal étrange « me tourmente. Frappe dur, frappe mon front « d'un coup tranchant de ta hache effilée; « ouvre-le moi; ne crains rien, car je sais ce qui « va m'arriver, et de grandes douleurs me « déchirent la tête. »

Sur l'ordre impérieux du souverain auquel nul ne peut résister, la hache s'abattit sur son auguste front. A peine ouvert, il en sortit, en poussant un long cri de victoire, une vierge éclatante qui se prit à danser. Un casque d'or étincelait sur sa tête; une armure splendide recouvrait tous ses membres, et sa main valeureuse brandissait une rutilante javeline. A cette vue, tous les Immortels furent saisis d'étonnement, d'admiration, de respect. Le soleil surpris arrêta ses coursiers et son char, et le vaste Olympe fut tout entier ébranlé sous l'élan vigoureux de sa danse guerrière.

Comme son père était le plus puissant des Dieux, et sa mère la plus sage des Déesses, Athèna hérita des qualités de l'un et des vertus de l'autre; la sagesse en elle équilibra la force. Mais que signifiait cette surprenante naissance? Voici. Zeus était regardé, nous l'avons dit, comme le ciel lui-même et le père des orages. Or, quand sa divine main dardait la foudre, les nuées qui recouvraient l'immense front du ciel semblaient s'ouvrir et se fendre pour livrer passage au jaillissement de l'éclair. Athèna aux yeux étincelants ne serait donc que la lueur terrible qui fondant en eau les nuages,

traversait les nuées, illuminait leur sombre confusion, et assurait la victoire, par le feu de sa lance, au roi de la lumière. Déesse de l'éclair, vierge née au milieu du fracas des orages, Athèna demeura une déesse guerrière. Toujours ardente à exciter le tumulte des armes et les clameurs des batailles, elle était, pour les Grecs, la combattante invincible. Sa bravoure était incomparable. Néanmoins, parce qu'elle était la fille de *Mètis*, la souveraine Sagesse, la force et la bravoure qu'elle tenait de son père étaient toujours empreintes de bienveillance, de loyauté prudente et de magnanimité. Elle répugnait à toute cruauté, et son cœur généreux contenait, en de justes limites, l'activité guerrière de son âme intrépide. Un jour qu'un de ses protégés, *Tydée* aux maintes prouesses, gisait étendu, grièvement atteint au cours d'un long combat, Athèna, la déesse indomptable, implora Zeus en sa faveur. Elle obtint de sa toute-puissance d'apporter à ce courageux blessé un remède qui devait le guérir, le sauver, et le rendre immortel. Elle descendit donc sur le champ de bataille. Mais elle trouva *Tydée* en train d'assouvir inhumainement sa vengeance. On lui avait apporté la tête de son ennemi, et *Tydée*,

dans sa fureur, après avoir brisé les os de ce crâne, comme un barbare en dévorait la cervelle ! Ce hideux spectacle fit horreur à la déesse aux multiples conseils. Elle se désista tout aussitôt du bien qu'elle venait accomplir, tourna le dos et s'en alla, sans plus songer à secourir ce sauvage soldat.

Loin de ne s'intéresser que du haut du ciel aux querelles des hommes, Athèna, armée de pied en cap, descendait parfois dans la mêlée bruyante, et combattait dans les rangs des héros. Elle avait pris part, avec sa lance acérée, au combat des Dieux et des Titans. Et, pour célébrer la victoire de Zeus, elle avait inventé une danse guerrière, et sonné de la trompette pour la première fois. Déesse des armes et des armées, si Athèna faisait pencher le sort indécis des batailles et assurait le triomphe, elle était aussi la protectrice des villes, la vigilante gardienne qui, tout en veillant sur la prospérité des cités qu'elle aimait, les défendait du haut des citadelles contre les entreprises et les assauts de l'ennemi. Par une conséquence naturelle, la déesse qui ratifiait le succès des combats devint aussi celle qui concédait aux peuples victorieux les bienfaits de la paix et la sagesse

civique. C'est à ce titre qu'elle protégeait tous les travaux de l'industrie et de l'art. Le potier l'invoquait comme sa protectrice, car c'était elle, disait-on, qui avait inventé le tour dont il usait pour façonner ses vases. Le charpentier lui devait son équerre et sa règle; le matelot, l'art de carguer les voiles et de sculpter les proues; l'agriculteur, la charrue, le rateau et le chariot que traînaient les grands bœufs, soumis au joug par sa force prudente.

Un jour, pour imiter les sifflements et les plaintes qu'on entendait dans l'orage, la déesse au cœur infatigable perça de trous un fragment d'os de cerf. Elle se rendit alors dans l'Olympe, et joua, devant tous les Dieux réunis, de l'instrument qu'elle venait d'inventer. Mais Aphrodite et Hèra se moquèrent d'elle, car elle était obligée, pour souffler dans le corps de la flûte, d'enfler les joues et de déformer les traits de son adorable visage. Dépitée, la déesse au casque d'or alla se mirer dans une source claire. Elle se rendit compte qu'on ne l'avait point injustement raillée, et elle jeta loin d'elle l'instrument dont nul homme ne peut tirer des sons sans altérer la ligne de ses joues.

Ce fut aussi cette vierge redoutable, que

réjouissait le tumulte des guerres, qui enseigna aux hommes à cultiver l'olivier et à planter le figuier. Deux dieux, racontait-on, se disputèrent autrefois la possession du sol de l'Attique. Les Immortels, pris pour arbitres de cette querelle, décidèrent entre eux d'attribuer la propriété de cette terre à celle des deux divinités qui ferait aux hommes le présent le plus utile. L'enjeu accepté, le dieu de la mer, Poséidon, fit jaillir du rocher, d'un coup de son trident, un coursier frémissant. Athèna, frappant ensuite le sol de sa longue lance dorée, en fit pousser un olivier au feuillage d'argent. Les Dieux jugèrent alors que l'arbre, dont les rameaux devaient être le symbole de la paix bienfaisante, était aux hommes un présent plus utile que le coursier destiné à conduire les chars d'assaut de la guerre meurtrière.

Toutefois, si Athèna, la divine artisane, fut l'inspiratrice de tous les arts et la protectrice de tous les métiers que les hommes exerçaient, elle était surtout la déesse qui présidait aux travaux délicats des doigts menus des femmes. Industrieuse et active, elle avait de ses mains tissé ses propres voiles, et brodé pour Hèra une robe nuptiale. Aussi les femmes grecques,

si habiles à tisser et à broder la toile, se vantaient-elles d'avoir appris à filer en voyant travailler la déesse et en écoutant docilement ses leçons. Toutes donc la reconnaissaient, l'honoraient comme une artiste incomparable et divine. Un nom fit exception; ce fut celui d'une malheureuse Lydienne, qui osa un jour disputer d'habileté avec la fille même de Zeus. Cette jeune vierge, *Arachnè*, excellait, disait-on, dans l'art d'ourdir les laines en tissus. Elle ne devait sa renommée ni à sa naissance ni à sa patrie, mais à son seul talent. Pour admirer ses ouvrages, souvent les Nymphes descendaient de leurs coteaux verdoyants, tant était fine la trame de ses toiles et tant son aiguille savait bien les broder. Frappées d'admiration, ces Nymphes lui demandèrent un jour si ce n'était point Athèna elle-même qui lui avait enseigné son métier merveilleux. *Arachnè* se défendit comme d'une honte, d'avoir appris quoi que ce fût de la déesse, puis ajouta :

— Qu'elle vienne donc se mesurer avec moi ! « Vaincue, je me soumets à tout. »

Athèna, qui avait tout entendu, emprunta alors les traits fanés d'une vieille, couvrit son front de cheveux blancs, et, appuyant sur un

bâton ses membres affaiblis, elle s'approcha d'*Arachnè* et lui dit :

— La vieillesse, enfant, n'amène pas seule-« ment que des maux à sa suite : l'expérience « est le fruit tardif du grand âge. Ne dédaigne « par mes avis. Tu peux prétendre à la gloire « de surpasser tous les mortels, mais tu ne « saurais, comme tu le soutiens, éclipser les « travaux d'une main immortelle...

— Je le puis, s'écria *Arachnè*. Qu'elle vienne « donc, la déesse, se mesurer avec moi !

— Elle est venue, » répondit Athèna, en se dépouillant des traits de la vieillesse.

Prenant place aussitôt l'une à côté de l'autre elles se mirent à tisser, et le désir de vaincre les rendait infatigables. Athèna représenta sur sa toile le vaste Olympe et ses Divinités ; l'orgueilleuse Lydienne, les principaux épisodes des amours des Dieux. Quand les deux toiles furent achevées, Athèna ne trouva rien à reprendre dans l'œuvre d'*Arachnè* : son magnifique travail était sans le moindre défaut. Saisie de dépit, la déesse de l'éclair empoigna, froissa et mit en pièces l'ouvrage d'*Arachnè*. L'infortunée Lydienne ne pouvant supporter un si cruel affront essaya de se pendre. Mais, touchée

de compassion, Athéna aux yeux pers adoucit son destin et l'arracha à la mort.

— Tu vivras, lui dit-elle, malheureuse ! mais ta « vie désormais sera toujours suspendue à un fil. »

Arachné fut dès lors changée en araignée; et, depuis ce jour, cette fileuse aux tissus aériens, ne cesse pas de se suspendre aux fils de sa toile.

Vierge au chaste regard, Athéna ne se maria jamais. Sans cesse préoccupée d'organiser des cités et de favoriser l'activité des hommes, son cœur resta toujours insensible à l'hymen. Sa pudeur virginale était soupçonneuse et farouche. Un jour, fatiguée d'une lutte opiniâtre, il lui arriva de se baigner dans l'eau courante d'une source. C'était l'heure de midi, et un silence brûlant régnait sur les collines où chantaient les cigales. Seul avec ses chiens, le jeune *Tirésias* errait aux alentours de cette source sacrée. Attiré par la soif, il s'approcha des eaux fraîches, et surprit Athéna se délassant au bain. Indignée, la déesse au cœur pur s'élança sur l'intrus; elle posa ses deux mains sur les yeux de l'indiscret, et Tirésias, aveuglé, ne fut plus qu'un devin.

Déesse auguste du travail réfléchi de l'esprit et de l'activité de l'intelligence inventive, Athéna était le plus souvent représentée avec les armes

qu'elle portait en naissant. Phidias en avait fait une statue merveilleuse, toute en ivoire et en or. Il avait sculpté cette déesse debout. Une longue tunique plissée lui tombait jusqu'aux pieds. Sa poitrine était couverte de l'*égide*, ou peau de chèvre frangée d'or, au milieu de laquelle était suspendue, environnée de serpents, la tête de *Méduse*. Sur le haut de son casque se dressait un sphinx. Sa main droite portait une victoire ailée, et sa gauche s'appuyait sur un bouclier ovale. Cette statue colossale ornait le *Parthénon*, le plus beau des temples qu'Athènes eût jamais édifié à sa divine protectrice. Les Athéniens l'honoraient par des solennités magnifiques. Pour parer la statue de leur auguste reine, les dames athéniennes brodaient un merveilleux péplos. Au jour de la fête, on lui portait sur un navire ce voile en grande pompe. Un somptueux cortège se déroulait alors sur les pentes sacrées de l'Acropole, et des concours de poésie, des représentations dramatiques ajoutaient encore à la splendeur de cette fête qui attirait à Athènes tous les peuples de Grèce, et qu'on appelait les *Panathénées*.

La chouette, dont l'œil brillant éclate dans la nuit, était, avec le coq et le serpent, particulièrement consacrée à la déesse au regard éclatant.

V

APOLLON ou PHŒBUS.

Pour les Grecs, Apollon, le dieu brillant de la clarté du jour, se révélait dans le soleil. Zeus, son père, était le ciel d'où nous vient la lumière, et sa mère, *Lèto*, personnifiait la nuit d'où semble naître l'Aurore, annonciatrice du souverain seigneur des heures dorées du jour.

Lorsque *Lèto* fut sur le point de mettre au monde le dieu à l'arc d'argent, elle fut obligée, persécutée par la jalouse Hèra, de parcourir bien des contrées avant d'en trouver une qui consentît à offrir un sûr asile à son fils. Longtemps, d'un lieu à un autre, elle erra. Enfin, changée en caille, elle arriva un jour au bord d'une île flottante qui s'appelait Astéria. Pour y accueillir et abriter *Lèto*, Zeus fixa cette île vagabonde, et lui fit prendre racine sur les rochers profonds que recouvraient les eaux. Cette île, les matelots désormais la virent au même endroit, et l'appelèrent Dèlos ou la *Brillante*. Terre battue par les vents, terre sans labour et sans végétation,

Dèlos fut plantée dans la mer comme un roc stérile pour attirer et diriger le vol tournoyant des mouettes. Lorsque, harassée de fatigue, la vénérable *Lèto* aborda sur ses côtes sauvages et désolées, elle prononça ces mots :

— O Dèlos, lui dit-elle, donne asile à mon « fils, et sois le lieu béni où je serai délivrée ! « Aucun être vivant, jusqu'à ce jour, n'approcha « de tes bords et ne t'adressa des vœux. Tu es « un roc aride où ne pousse aucun arbre ; ton « sol n'engraisse ni brebis, ni grands bœufs. « Pourtant, si tu reçois mon enfant, et si tu lui « bâtis le temple qui lui sied, les richesses que « t'offriront les foules qui viendront sacrifier « au dieu que je t'apporte, compenseront l'indi- « gence de ton sol infertile. »

La voix du vent, qui passait sur cette île, lui répondit alors :

— Console-toi, vénérable Lèto, je recevrai « ton fils ; jure-moi seulement que l'enfant que « tu portes consentira toujours à résider ici.

— Je le jure, » fit *Lèto*.

Dès que la belle déesse eut prononcé ce serment, des cygnes apparus se mirent à chanter. La terre sourit de joie, la mer et les montagnes devinrent pourpre et or, et le jeune Apollon,

le dieu qui lance au loin les traits, bondit à la lumière. Les Déesses du ciel poussèrent un long cri d'allégresse. Thémis descendit de l'Olympe, et, de ses mains immortelles, elle offrit au nouveau-né le nectar et l'ambroisie.

Mais à peine le brillant Apollon eut-il goûté au céleste breuvage, que les langes vaporeux, dans lesquels sa mère l'avait emmaillotté, ne purent plus contenir son impétuosité. Ses ceintures d'argent et ses sangles dorées se dénouèrent d'elles-mêmes, et le dieu au visage éclatant aussitôt s'écria :

— Qu'on me donne une lyre harmonieuse; « qu'on arme aussi ma main d'un arc recourbé, « et je proférerai des oracles divins ! »

Tout en parlant ainsi, le dieu aux boucles non coupées s'avançait fièrement sur le sol de son île. La jubilation accompagnait ses pas; la terre se recouvrait de fleurs, et Dèlos tout entière étincelait comme un matin doré sur de blanches collines.

A peine âgé de quatre jours, le divin Apollon manifesta sa puissance. Dans une caverne du Parnasse, vivait en effet un monstrueux serpent. Dragon redoutable, ce fléau de la contrée était la terreur des hommes et des troupeaux. Qui-

conque s'offrait à sa vue était sûr de mourir. Apollon, dieu bienfaisant et secourable, résolut de délivrer la terre de ce monstre. Muni de son arc et d'une torche enflammée, il s'avança un jour, par un chemin détourné et à pas silencieux, jusqu'au-dessus de l'entrée de la grotte qui servait de repaire à cet épouvantable et formidable reptile. Là, après avoir, en la faisant tournoyer, brandi sa torche résineuse, Apollon la jeta dans la bouche de l'antre. La fumée noire força le monstre à se montrer. Bandant alors son arc, le dieu qui frappe au loin décocha un vol d'irrésistibles traits. Déchirée de douleur, la bête immonde, qui était née du limon sur chauffé de la terre, poussa d'affreux sifflements, déroula sa masse sur un espace immense et s'enfonça dans la forêt. Puis, contractant, allongeant et tordant tour à tour ses anneaux, elle exhala, avec des flots de sang, sa vie pestilentielle.

Le rayonnant et victorieux Apollon, s'adressant alors à ce monstre :

— Que ton corps, lui dit-il, ô Python, con-
« sumé par les rais dévorants du soleil, pourrisse
« là où il est, sur la terre nourricière ! Tu as
« cessé d'être le fléau des mortels ! »

Cependant, en répandant le sang de ce monstre abhorré, Apollon s'était couvert d'une souillure. Il devait dès lors, selon les règles divines et les usages sacrés, se purifier. Pour se punir, il se condamna lui-même à un exil volontaire. Comme un simple mortel, dépourvu de tout prestige et de tout éclat, il se rendit en Thessalie. Il s'y mit au service d'*Admète*, roi de cette contrée; et, pendant neuf ans, il fit paître ses magnifiques cavales et ses nombreux troupeaux de bœufs. Durant cette disparition, il chantait et jouait de la lyre en gardant le bétail. Si grand était le charme qu'il exerçait autour de lui, et si nombreux étaient les agréments dont il embellissait la douce vie champêtre, que les Dieux mêmes devinrent alors jaloux du sort que la campagne réservait aux bergers. Cependant, ce séjour d'un dieu sur une terre étrangère fut surtout utile à *Admète*, quand ce roi puissant et riche voulut obtenir *Alceste* pour épouse. Le père de cette jeune vierge, *Pélias*, avait juré de ne la donner en mariage qu'au seul homme qui viendrait lui demander sa main, monté sur un char traîné par des lions. Or, *Admète* aimait beaucoup *Alceste*. Pour arriver à ses fins, il demanda l'intervention

d'Apollon. Heureux de l'occasion qui s'offrait de reconnaître les bons offices de son généreux maître, le dieu de Dèlos soumit sans peine deux farouches lions et les rendit dociles aux volontés d'*Admète*. Le mariage se fit. Mais une nouvelle épreuve attendait encore *Admète*. Comme il pénétrait dans la chambre nuptiale, il la trouva toute emplie de serpents. La bienveillance d'Apollon, non seulement conjura ce péril, mais elle obtint encore des Parques inflexibles qu'*Admète* serait délivré de la mort, si son père, sa mère ou sa femme consentait à mourir à sa place. Quand l'heure marquée par le destin fut arrivée, les parents d'*Admète*, malgré leur grand âge, refusèrent de se sacrifier pour leur fils. *Alceste*, au contraire, sa douce épouse, sans hésiter accepta. Elle descendit volontairement au tombeau. Mais les Dieux, pour récompenser l'héroïsme de son amour conjugal, la ramenèrent à la lumière et la restituèrent à son royal époux.

Pour mieux expliquer, durant les jours brumeux du sombre hiver, la disparition du soleil, les Grecs considéraient Apollon comme un dieu voyageur qui, chaque année, aimait à quitter les sanctuaires de la Grèce et à se mettre en

route pour une lointaine et mystérieuse contrée. Il en revenait à une époque fixe. Cette contrée, appelée *région hyperboréenne*, s'étendait au delà des pays d'où proviennent les frimas et les neiges. Un printemps perpétuel y régnait; les ombres de la nuit n'enveloppaient jamais ses habitants, et, sans interruption, les rayons d'un soleil argenté les inondaient de douceur et de sérénité. C'est dans ce royaume d'immobile lumière qu'Apollon se rendait passer les mois d'hiver. Il y vivait parmi les cygnes, au milieu d'un peuple heureux, pacifique et sans cesse occupé à chanter ses louanges. C'était à la fin de l'automne que l'auguste Père de la saine lumière quittait le sol de la Grèce pour sa retraite hivernale. Il revenait au printemps, au moment même où le soleil semblait se rapprocher de la terre pour l'entourer d'un éclat plus rayonnant et plus chaud. Un char d'or attelé de cygnes éblouissants le reconduisait alors sous les palmiers de Dèlos; et, quand le dieu apparaissait en vue des rivages attiques et qu'on entendait sa lyre d'or et d'ivoire annoncer les beaux jours, les rossignols, les hirondelles et les rauques cigales saluaient son retour.

Or, un jour qu'Apollon à l'arc renommé

traversait la Thessalie, il aperçut, sur les bords du Pénée ombragés de lauriers, une alerte et belle jeune fille, qui répondait au doux nom de *Daphnè*. Émule d'Artémis, elle se plaisait, chaste et vierge, à s'égarer au fond des bois, à fréquenter de vastes solitudes, à traquer les fauves qui s'y ébattaient sous les rayons de la lune, et à se recouvrir de leurs toisons mouchetées. Ses longs cheveux flottaient sur ses épaules. Pleine pour les hommes d'un sauvage dédain, elle ne voulait point s'assujettir à un maître. Souvent son père lui disait :

— Ma fille, tu me dois une postérité. »

Mais Daphnè, suspendue au cou de son vieux père qu'elle enlaçait de ses bras caressants, lui répondait :

— Cher auteur de mes jours, permettez-« moi d'être libre et de tout ignorer des devoirs « de l'hymen. »

Cependant, les beaux cheveux de cette nymphe, ses yeux de feu, ses nobles bras, embrasèrent de désir le cœur ému d'Apollon. Il résolut, un jour, d'aborder cette vierge solitaire. Mais *Daphnè*, dès qu'elle se vit en face d'un bel adolescent, tourna le dos et se mit à fuir, rapide comme le vent ou comme les nuages qui voilent en

glissant, le visage arrondi et doré de la lune. Le dieu alors courut à sa poursuite et s'écria :

— Nymphe, je t'en conjure, arrête ! Ce n'est « point un ennemi qui sur tes pas se presse. « Arrête, nymphe, arrête ! C'est l'amour seul « qui m'attache à ta suite. De grâce, modère « ta vitesse. Connais du moins celui qui te pour- « suit. Ce n'est pas un sauvage habitant des « montagnes, ni un pâtre grossier préposé à « la garde des brebis et des bœufs. Je suis le « dieu de la lumière. Mon père est Zeus lui- « même, et ma bouche inspirée dévoile aux « hommes le passé, le présent et les secrets « convoités de l'anxieux avenir ! »

Il parlait ainsi. Mais, emportée par l'effroi, *Daphnè* précipitait sa fuite. Le souffle des vents soulevait les plis vaporeux de sa robe, allongeait sur sa nuque ses cheveux odorants, et sa grâce de vierge s'embellissait de la légèreté de sa course aérienne. D'un pas plus rapide, Apollon alors s'engagea sur les traces de la nymphe aux pieds lestes. Soutenu par les ailes de l'amour, aiguillonné par le désir, le jeune dieu semblait voler. Déjà il était près de l'atteindre, et les longs cheveux de *Daphnè* effleuraient le souffle de sa divine haleine. Trahie alors par ses forces,

épuisée par la fatigue d'une course aussi prompte, la belle nymphe s'écria tout à coup, en s'effondrant sur le sol :

— O Terre-mère, ouvre-toi, préserve-moi, « sauve-moi ! »

A peine achevait-elle cette pressante prière, que ses membres engourdis se figèrent; une écorce grise recouvrit sa poitrine; ses cheveux se changèrent en feuillage; ses bras, en rameaux s'allongèrent; ses pieds prirent racines, et sa tête devint la cime d'un grand arbre. Apollon, survenant peu après, ne put ainsi saisir que le tronc lisse et glacé d'un laurier. Mais, en l'entourant de ses bras, il sentit sous l'écorce palpiter encore le cœur vivant de *Daphnè*.

— O Daphnè, lui dit-il, tu seras désormais « l'arbre privilégié du divin Apollon. Ton feuil-« lage immortel couronnera mes cheveux; il « deviendra l'ornement des valeureux guerriers, « et il ceindra l'auguste front des poètes et des « triomphateurs. »

Il dit, et le laurier doucement agita ses rameaux et inclina sa cime en signe de gratitude. *Daphnè*, croit-on, est la jeune et souriante Aurore qui fuit toujours quand paraît la lumière, et qui, dès que la touchent les premiers rayons du

matin triomphant, s'évanouit sous les yeux du Soleil.

Le soleil néanmoins, ce dieu du jour doré, ne fait pas seulement que parcourir le ciel pour y régler les mois et y conduire le char régulier des saisons. La chaleur féconde de ses rayons printaniers fait aussi que la terre se recouvre de fleurs. Puis, quand ce même soleil devient, avec les jours plus longs, l'astre brûlant de l'été, ses traits de flamme consument les prairies et dessèchent les fleurs qu'ils avaient fait éclore. C'est pour expliquer cette double action solaire que les poètes, dit-on, inventèrent la fable des amours d'Apollon et du bel *Hyacinthe*.

Fils du roi Amyclos, *Hyacinthe* était un jeune garçon d'une beauté merveilleuse. Apollon s'en éprit et sut s'en faire aimer. Souvent, sur les bords fleuris de l'Eurotas, ils allaient ensemble s'exercer au lancement du disque. Or, un jour que, suivant leur habitude, ils s'essayaient à ce rude combat, le destin voulut que le disque lancé par Apollon vint s'abattre sur la tête du malheureux enfant. Le sang jaillit en abondance, et *Hyacinthe*, mortellement atteint, s'affaissa sur le sol comme une tige morte. Le dieu pâlit sous ce coup foudroyant. Se jetant

à terre, il prit sur son bras gauche cette tête fléchissante, étancha le sang de la blessure et sur elle appliqua, en tant que dieu de la médecine, des plantes salutaires. Mais l'art est sans vertu quand la blessure est sans remède. *Hyacinthe* n'était plus. Éperdu de douleur, le jeune dieu de l'été s'écria :

— Tu meurs, ô enfant bien-aimé, et ta « riante jeunesse a été moissonnée par ma main ! « Puisque je ne puis t'accompagner dans la « mort, je veux du moins te rendre immortel « comme moi. Changé en fleur, tu revivras, tu « renaîtras, et tu refleuriras chaque fois que le « printemps détrônera l'hiver ! »

A ces mots d'Apollon, du sang d'*Hyacinthe*, répandu sur le sol, s'éleva une fleur qui conserva son nom.

Pour donner une autre image de la funeste action, sur la végétation et sur la terre, du soleil trop ardent de l'été, les poètes inventèrent une autre belle légende. D'une fille de l'Océan qui s'appelait *Clymène*, un fils était né au divin Apollon. Or cet enfant, nommé *Phaéton*, ayant eu un jour un sérieux différend avec un autre adolescent de son âge, se vit reprocher par celui-ci de s'appeler et de se croire à tort, le

fils du roi du Jour. *Phaéton* vint se plaindre à sa mère. *Clymène*, pour le convaincre de sa céleste origine, l'envoya chez son père. *Phaéton* se rendit donc dans le palais du Soleil. Accueilli avec bonté, il conjura son père de lui accorder une faveur qui attesterait indubitablement sa véritable naissance. Sans attendre que son fils s'expliquât davantage, et n'écoutant que son amour paternel, le Soleil jura par le Styx de ne rien lui refuser. Alors, le jeune téméraire lui demanda la mission d'éclairer le monde pendant un jour seulement, et de conduire le char de la lumière au quadruple attelage. Engagé par son serment irrévocable, le Soleil essaya, en lui en exposant tous les graves dangers, de détourner ce jeune imprudent de sa folle entreprise. Rien n'y fit. *Phaéton* persista en sa demande insensée, et monta sur le char éblouissant du Soleil. Quand l'Aurore fut sur le point de donner le signal du départ :

— Mon fils, lui dit le père, tiens toujours « la ligne droite, et fais usage plus souvent « des rênes que du fouet. »

Il partit. Mais lorsque *Phaéton* se vit debout au milieu d'un si grand tourbillonnement de feu, et qu'il plongea ses regards sur le gouffre béant,

la terreur le saisit. Les chevaux, sentant qu'ils n'avaient plus à faire à leur cocher habituel, s'écartèrent de leur route. Tantôt, montant trop haut, ils menaçaient le ciel d'un vaste embrasement; tantôt, descendant trop bas, ils tarissaient les rivières, incendiaient les forêts et brûlaient les montagnes. Finalement, les rênes lui échappèrent, et *Phaéton*, emporté comme un navire battu par la tempête, semait partout l'incendie et la flamme. Dans son désarroi, la Terre, qui ne respirait plus qu'une vapeur brûlante semblable à l'air qui sort d'une fournaise ardente, leva les bras vers Zeus et implora son secours. Le roi du ciel alors, pour sauver le monde du feu, lança sa foudre sur le fils du Soleil, et précipita *Phaéton* dans l'eau de l'Éridan. Pendant que les chevaux, continuant leur course, se rendaient d'eux-mêmes dans les écuries de la Nuit, les *Héliades*, ses sœurs, ensevelirent leur frère. Elles le pleurèrent pendant quatre mois entiers. Touchés de leurs douleurs, les Dieux les changèrent en frémissants peupliers, et firent naître des grains d'ambre, de toutes les larmes qu'elles avaient répandues.

Toutefois, si Apollon, le souverain de la lumière, fut le dieu dont l'éclat fait apparaître

et disparaître les fleurs, brûle ou réchauffe la terre, il était aussi regardé comme le père de l'enthousiasme, de la musique et de la poésie. Quand, en effet, l'astre du jour empourpre l'orient et monte dans le ciel, il remplit l'univers d'harmonie et de joie. Le feu de ses rayons semble jaillir et s'étendre comme les cordes vibrantes d'une cithare d'or, et la nature entière, dans le chant des oiseaux et la chanson du vent, paraît célébrer, louer et saluer son bienheureux retour. Voilà pourquoi Apollon, tout en présidant à l'harmonieuse apparition du jour, fut aussi le dieu dont la splendeur inspire les chœurs d'allégresse qui glorifient son lever. Avec l'arc, symbole de ses rayons, il eut pour attribut la cithare ou la lyre. Nul instrument ne lui plaisait davantage. Un jour, raconte-t-on, le satyre *Marsyas* trouva et ramassa la flûte qu'Athèna avait jetée, parce que son jeu déformait la ligne de ses joues. Cet insolent flûtiste prétendit alors rivaliser avec Apollon, le dieu de la cithare. L'aède des Dieux accepta le défi, à condition néanmoins que le vainqueur ferait ce qu'il voudrait du vaincu. Le chœur entier des Muses, compagnes d'Apollon, et le roi de Phrygie, Midas, furent choisis comme arbitres. La lutte

s'engagea sur le Tmolos aux riantes prairies. Apollon préluda sur sa divine cithare. *Marsyas* ensuite ne se montra pas, sur sa flûte, inférieur à ce dieu. Les arbitres hésitaient. Alors, pour clore victorieusement le débat, Apollon se mit à chanter en s'accompagnant de la lyre. *Marsyas* s'avoua incapable de l'imiter. Les Muses le déclarèrent vaincu. Pour le punir de son impiété, Apollon l'attacha à un arbre et l'écorcha tout vif. Quant à Midas, il s'était proclamé pour *Marsyas*. Pour châtier cet injuste témoin, le dieu de Dèlos ne voulut pas laisser la forme humaine à des oreilles aussi barbares; il les allongea, les remplit de longs poils et les rendit mobiles comme celles d'un âne. Honteux, le roi de Phrygie essaya de dissimuler le châtiment de sa sottise sous un ample bonnet. Mais sa mésaventure ne put échapper aux regards de l'esclave préposé aux soins de ses cheveux. Ce barbier royal, condamné sous peine de mort à garder le silence et obsédé par ce pesant secret, s'imagina s'en délivrer en le confiant à la terre. Il creusa un trou dans un endroit désert, et, se penchant, il murmura tout bas : « *Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne.* » Son cœur fut soulagé. Mais le barbier, dès que le trou fut comblé,

vit tout à coup pousser à cette place une touffe de roseaux qui, quand ils étaient balancés par le vent, ne cessaient de répéter les paroles qu'il avait secrètement confiées à la terre. Ce fut ainsi que bientôt, nul n'ignora plus le secret de Midas.

Dieu de la musique et de la lyre, Apollon devint, par une suite naturelle, le dieu de la danse, de la poésie et de l'inspiration. Poètes et prophètes étaient soumis à l'action de sa toute-puissance; il inspirait aux uns des chants enthousiastes, et il se servait de la bouche des autres pour dévoiler aux mortels les secrets de l'avenir. Le dieu qui éclaire le monde, en effet, est le grand témoin à qui rien n'échappe. Les rayons de sa divine lumière pénètrent partout, percent l'obscurité la plus sombre, éclairent aussi, quand il leur plaît, l'intelligence humaine et lui rendent toutes choses visibles et présentes. C'est à Delphes surtout que se tenait l'oracle le plus vénéré d'Apollon. On venait de tous les coins de la Grèce le consulter. L'endroit où se rendaient les réponses du dieu était un antre profond d'où s'exhalait une vapeur qui communiquait à la prêtresse, chargée de répondre aux interrogations qu'on adressait

au divin Citharède, la *Pythie*, un enthousiasme prophétique et divin.

En tant que dieu de la Poésie, de la Musique et des arts, le séjour préféré d'Apollon était le mont *Parnasse*. Les flancs de cette auguste montagne étaient couverts de bois, entourés de ravins pittoresques et de gorges sinueuses où se creusaient de profondes cavernes. Le myrte, l'olivier, le laurier verdoyaient à ses pieds. Couvert de neige en hiver, son haut sommet devenait en été comme un nouvel Olympe. C'était là qu'Apollon conduisait les chœurs dansants des Muses et des Charites. Il jouait de la cithare sur cette cime éclatante; et, sur le vert gazon où serpentaient les eaux pures qui jaillissaient d'une source sacrée, les Muses aux bras blancs ces filles de Zeus aux accords mélodieux, chantaient, en alternant leurs voix, les louanges des Dieux.

Filles de la Mémoire, les *Muses*, compagnes d'Apollon, étaient des divinités instruites de tous les détails des évènements révolus. Elles habitaient de préférence, quand elles descendaient sur la terre, auprès des sources qui chantaient dans les vallées tortueuses et fraîches de l'*Hélicon* boisé. Nul chant, nulle science

ne leur étaient inconnus, et la sagace expérience qu'elles avaient du passé leur valait de sonder le présent et de conjecturer les secrets de l'avenir. Elles étaient au nombre de neuf. *Clio*, muse de l'histoire, chantait les glorieux exploits des hommes d'autrefois. *Euterpe* jouait de la double flûte et présidait à la poésie lyrique. *Thalie* inspirait aux hommes une gaieté fleurie, régnait dans les banquets et s'amusait à rire des travers des humains. *Melpomène* redisait les tragiques douleurs des héros les plus grands. *Terpsichore* animait les chœurs de danse accompagnés de chants. *Erato* célébrait les douceurs de l'hymen et le bonheur d'aimer. *Polymnie* répétait les plus antiques chants qui célébraient les Dieux. *Uranie* enseignait les secrets des espaces célestes, et *Calliope* enfin, inspirait l'éloquence et dictait aux poètes des légendes épiques.

Apollon était le plus souvent représenté debout, toujours jeune et sans barbe. Il était semblable à un homme plein de sève dans tout l'éclat de sa belle jeunesse. Une chevelure flottante et parfumée tombait sur ses épaules. Sa figure, d'un ovale allongé, fine et ferme à la fois, respirait une noblesse sereine et une fierté que tempérait une calme douceur. Son

large front était souvent couronné de laurier, de myrte ou d'olivier. Parfois aussi ce dieu, somptueusement revêtu, la tête haute et les yeux vers le ciel, semblait chanter en s'accompagnant de la cithare qu'il portait devant lui. L'enthousiasme dont il était possédé animait, d'un mouvement de danse à peine perceptible, la grâce souveraine et la souple vigueur de son adolescence. On lui donnait comme attributs : la lyre, l'arc, les flèches, le carquois, le trépied. Parmi les animaux : le cygne, le vautour, l'épervier, le loup, la biche et la cigale lui étaient consacrés. Enfin le palmier, l'olivier, le lotus, le myrte, et surtout le laurier, étaient les arbres dont les rameaux servaient à lui tresser les plus belles couronnes.

VI

ARTÉMIS OU DIANE.

Fille de Zeus et sœur aînée d'Apollon, Artémis naquit un jour avant son frère. A peine au monde, elle aida sa mère, *Lèto*, à mettre au jour le dieu rayonnant de Dèlos. Mais la vue des douleurs que souffrit alors cette mère errante, et de partout repoussée, lui inspira pour le mariage une si grande aversion, qu'elle demanda à Zeus le privilège de garder sans tache, comme Athèna sa sœur, sa virginité.

— O mon père, lui dit-elle, un jour qu'elle « était assise sur ses augustes genoux, accorde « à ta fille de rester toujours vierge ! Donne-moi « un arc et des flèches rapides, une torche « brûlante, et revêts-moi, pour mieux chasser « les fauves, d'une courte tunique. Assigne-« moi un chœur de soixante Oréades; elles « escorteront mes courses dans les bois. Attribue-« moi vingt Nymphes, filles de l'eau limpide, « qui prendront soin de mes sandales et de « mes armes de chasse, et dui, quand ils seront

« au repos, s'occuperont de bien traiter mes « chiens. »

Zeus consentit à tout. Depuis ce jour, Artémis fut armée d'un carquois et d'un arc. Reine des forêts et des montagnes arides, l'impétueuse déesse chasseresse n'eut de plaisir qu'à poursuivre et qu'à traquer les fauves. Précédée d'une meute ardente, accompagnée d'une troupe de Nymphes galopantes, montée souvent sur un char attelé de deux biches, la déesse aux rênes d'or parcourait monts et vallées, pressant les daims et les cerfs rapides, dépistant les farouches sangliers et les perçant de ses flèches meurtrières. Quand la chasse enivrante avait réjoui son âme et fatigué son corps, Artémis se rendait près de son frère, Apollon. Elle suspendait à un arbre son arc et son carquois, et, revêtue d'une étincelante parure, elle se reposait en prenant part aux chœurs qui charmaient les loisirs des Charites harmonieuses et des Muses aux bras blancs.

Sœur aînée d'Apollon, du dieu solaire qui donne aux jours radieux le doux bienfait de la lumière, Artémis était la déesse lunaire qui resplendissait au coucher du soleil. Reine des bois et souveraine du soir, elle éclipsait

ses compagnes en taille et en beauté, comme l'astre des nuits éclipse les étoiles qui forment son cortège. Investie d'une fonction semblable à celle d'Apollon, éclairant le monde à son tour, Artémis ou la Lune fut à bon droit regardée comme la sœur du Soleil.

Mais pourquoi la lune fut-elle considérée comme une chasseresse ? Est-ce parce que sa lueur atténuée éclaire et révèle les secrètes retraites où, durant le jour, se tapissent les fauves ? Est-ce parce que, dans les clairières, lièvres et daims s'ébattent dans le silence argenté de ses rayons paisibles ? Ou bien, n'est-ce pas plutôt parce que la lune, comme un chasseur infatigable et ardent, parcourt, sonde et scrute tous les espaces du ciel ? Quoi qu'il en soit, la chasse et toutes ses péripéties furent toujours les plus constantes attributions d'Artémis. Reine éclairante des routes et pâle protectrice des évocations infernales, elle était aussi la déesse qui, sous le nom d'*Hécate*, protégeait les pas des hommes dans les sentiers escarpés, dans les défilés des montagnes, dans les carrefours indécis et trompeurs, et qui parfois les épouvantait par sa lumière propice aux apparitions des spectres et aux enchantements des magi-

ciennes maléfiques. Bien plus, c'était à la faveur de sa limpide présence, et sous le calme épanchement de ses rayons humides, que la végétation, altérée par le soleil, respirait la fraîcheur et s'abreuvait de la rosée des nuits.

Belle de toute la splendeur des heures que parait le croissant doré qui brillait sur sa tête, Artémis était, comme Apollon, fière et jalouse de son suprême éclat. Un jour, raconte-t-on, la fille de Tantale, *Niobè*, mère de douze admirables enfants, osa pousser l'orgueil de sa maternité jusqu'à se prévaloir d'avoir donné le jour à de plus beaux enfants que ne l'étaient ceux de la divine *Lèto*.

— Je suis heureuse, s'écriait-elle, je serai « toujours et malgré tout heureuse. J'ai un « peuple d'enfants, et jamais le destin ne pourra « faire que je sois privée de tous, car ma postérité « est plus forte, plus nombreuse et plus belle « que celle dont se loue démesurément Lèto. « Je suis armée pour que l'adversité ne puisse « pas m'atteindre, et ma fortune est au-dessus « de tout revers ! »

Elle parla ainsi, et *Lèto* l'entendit. Indignée de cette impiété, la vénérable déesse appela ses deux enfants et leur ordonna de venger

l'outrage qu'elle venait d'essuyer. Prompte fut la vengeance. Les six fils de *Niobè*, qui s'exerçaient à la chasse sur les flancs rocheux du Cithéron, furent abattus par Apollon à coups de flèches. Au bruit de ce désastre, les six sœurs de ces infortunés accoururent sur le rempart. A peine étaient-elles arrivées, qu'elles tombèrent sous les traits de l'invisible Artémis. Pendant neuf jours, personne ne voulant s'en charger, les corps des six filles non-mariées de *Niobè* restèrent sans sépulture. Assise au milieu des cadavres de ses enfants trop aimés, leur mère, après avoir tari tous les sanglots de son cœur et toutes les larmes de ses yeux, se renferma dans un horrible mutisme et se figea comme une statue de la douleur. Pour mettre un terme à son intolérable souffrance, elle demanda à Zeus d'être changée en rocher. Elle se rendit alors sur le Sipyle, et le rocher de cette montagne abrupte, croissant autour d'elle ainsi qu'un lierre robuste, l'enveloppa dans une gaine de pierre. Là, en souvenir de ses affreux malheurs, le corps rocheux qui lui ressemble, ne cesse pas, jour et nuit, d'être humide de pleurs.

La beauté jalouse et farouche d'Artémis causa aussi le malheur d'*Actéon*. Un soir d'été, cette

déesse au carquois argenté se trouva passer dans une vallée profonde. Dans l'épaisseur des bois qui en couvraient les flancs, elle découvrit une grotte où murmurait une source. Épuisée par les fatigues de la chasse et par le poids brûlant du jour, Artémis voulut avec toute sa suite, se délasser dans l'eau claire. Elle confia son javelot, son carquois et son arc à une de ses compagnes. Une autre se chargea de la dépouiller de sa robe; deux autres délacèrent ses sandales dorées, et une cinquième, enfin, releva et noua ses cheveux sur sa divine tête. Artémis alors se plongea dans la source, et ses compagnes, avec des urnes profondes, versaient une eau limpide sur ses chastes attraits. Au même instant, poussé par un affreux destin, le chasseur *Actéon* passa dans ces parages. Il venait d'interrompre sa chasse, et il se promenait au hasard dans ce bois inconnu. Apercevant la grotte d'où s'échappait un ruisseau clair et frais, il y entra pour s'y désaltérer. Honteuses d'être surprises, les Nymphes remplirent aussitôt la forêt des plus sinistres cris. Artémis rougit de se voir exposée aux regards d'un mortel. Regrettant son arc aux flèches meurtrières, elle plongea ses mains dans l'eau courante et en-

voya sur le visage de l'indiscret *Actéon* une coulée d'onde fraiche. Soudain, le front du chasseur se chargea du bois rameux d'un cerf, son cou s'allongea, ses oreilles s'étirèrent, ses bras et ses jambes devinrent des pattes velues, et son corps se couvrit d'une toison mouchetée. Dès que sa meute le vit sous cette nouvelle forme, elle se précipita en aboyant sur lui. De tous côtés, ses propres chiens le happèrent, plongèrent leurs dents avides de curée dans les chairs de leur maître, et eurent tôt fait de le mettre en lambeaux. Ses malheureux restes, déchiquetés et épars, furent longtemps sans être ensevelis. Or, dans les halliers sacrés où il avait été dépecé, les habitants du lieu voyaient de temps en temps apparaître un fantôme dressé sur un rocher. Effrayés, ils envoyèrent consulter un oracle.

— Il vous faut, leur répondit le dieu, si vous « voulez conjurer ce spectre, rechercher les restes « d'Actéon, leur donner la sépulture, et ériger « sur le rocher où il vous apparaît une figure « de bronze reproduisant ses traits. »

Cependant, la chaste fille de Zeus, si elle se garda toujours pure, ne fut pas toujours insensible. Un jour elle s'éprit, dit-on, d'une virgi-

nale tendresse pour un jeune chasseur d'une taille magnifique et d'une beauté sans reproche. Elle était sur le point de se déterminer à l'épouser, quand Apollon intervint. Comme il semblait ne point réussir à détourner sa sœur de ce projet, et que, de plus en plus, il devenait jaloux de l'affection qu'Artémis vouait à *Orion*, il eut recours, pour se débarrasser de ce rival, à un cruel et perfide artifice. Un jour qu'*Orion* nageait si loin, que sa tête ne paraissait qu'un imperceptible point noir, Apollon feignit de mettre en doute l'adresse de sa sœur et la défia d'atteindre le but qu'il lui montrait. Piquée au vif, Artémis visa, décocha son arc, atteignit ce point et, sans le vouloir, tua son bel ami. Désespérée de cette mort, Artémis fléchit Zeus et obtint qu'*Orion* fût changé en constellation. Dans sa brillante vie céleste, *Orion* n'a pas renoncé au plaisir de la chasse; et souvent, par les nuits claires, quand les vents et les flots restent silencieux, on entend sa meute aboyer dans les cieux. Artémis le suit avec sa torche, et les étoiles se cachent quand ils passent.

Pour expliquer tous les rêves de tendresse fervente que suggère la beauté d'une nuit éclairée par la lune, on racontait aussi qu'Ar-

témis, sous le nom de *Sélènè*, s'était rendue amoureuse d'un jeune et beau berger qui s'appelait *Endymion*. Le maître des Dieux lui ayant donné à choisir le genre de vie qu'il préférait, *Endymion* demanda à être immortel, à ne jamais vieillir et à rester plongé dans un sommeil sans fin. Depuis ce jour, toujours jeune et sans jamais éprouver les atteintes de l'âge, ce beau berger dormait dans une grotte. Mais ce dormeur, un jour, fut aperçu par la claire Artémis. Éprise de ses charmes, la déesse, chaque nuit, descendait près de lui. Elle s'en approchait sur la pointe des pieds, respirait l'odeur d'ambroisie qu'exhalait son haleine, admirait en silence la grâce de ses joues et de ses yeux fermés, baisait son front et se laissait gagner à ses côtés par un sommeil exquis.

En lui attribuant, en tant que déesse lunaire, une influence sur la rosée des nuits et sur les pluies qui accompagnent souvent le renouvellement des phases de la lune, les poètes firent quelquefois, de la brillante Artémis, une déesse de l'élément humide qui fait croître les plantes et entretient la vie. Bienfaisante ou funeste, son action s'étendait sur les champs labourés, sur les sillons couverts d'épis et jusque sur les

troupeaux qui paissent l'herbe verte. Dispensatrice de l'humidité féconde, elle faisait mûrir les moissons et les fruits. Mais, en échange de ces bienfaits, elle exigeait qu'on lui consacrât les prémices des récoltes. En cas d'oubli, sa colère ne tardait pas à frapper; elle envoyait alors des gelées qui perdaient les récoltes, et suscitait des animaux sauvages qui portaient et semaient la destruction dans les champs. Jadis, dans la riante prairie de Calydon, vivait un riche roi qui s'appelait *Pénée*. Son épouse *Althaea*, lui avait donné un fils qui répondait au nom de *Méléagre*. Cet enfant avait à peine sept jours, quand les Parques apparurent dans le palais de sa mère. En montrant un tison qui brûlait au foyer, elles lui dirent :

— Méléagre vivra autant de temps qu'il en « faut pour consumer ce tison. »

A ces mots, la mère épouvantée saute à bas de son lit, ôte le tison du feu, l'éteint et l'enferme, pour sauvegarder la vie de son enfant, dans un coffre à secret. Or, il arriva qu'une année, *Pénée*, le père de *Méléagre*, oublia d'offrir à Artémis les prémices d'une abondante récolte. Dans son courroux, la redoutable déesse suscita aussitôt un sanglier farouche aux défenses

terribles, qui ravageait les champs et les vignes du roi, et abattait les arbres avec leurs racines, leurs branches et leurs fruits. *Méléagre* alors, dans toute la force de son invincible jeunesse, s'offrit à combattre la dangereuse bête. Une grande battue, avec d'illustres et habiles chasseurs, fut organisée pour délivrer la contrée de ce terrible fléau. Entre tous, par la rapidité de sa course et l'adresse de sa main, se distinguait la jeune vierge *Atalante*. Ce fut elle qui eut l'honneur, la première, de blesser le sanglier, qui fut ensuite abattu par *Méléagre*. Cet héroïque chasseur, épris de la beauté d'*Atalante*, lui offrit courtoisement la tête et la peau de cette bête farouche. Mais les compagnons de *Méléagre*, dont quelques-uns étaient ses propres oncles, s'indignant de voir attribuer à une femme le trophée de la victoire, dépouillèrent l'intrépide chasseresse du glorieux présent qu'on venait de lui faire. Exaspéré et bouillonnant d'amour, *Méléagre* les abattit à coups de pique. *Althaea*, sa mère, en se voyant ainsi privée de tous ses frères, se souvint de la prédiction de la Parque. Elle ouvrit le coffre jalousement gardé, prit le tison auquel la vie de son fils était attachée, et le jeta dans les flammes. Le tison éteint se

ralluma bien vite, et *Méléagre* expira dès qu'il fut consumé.

Après la mort du sanglier de Calydon, la belle et rapide *Atalante* se retira chez son père. Elle le connaissait peu, car, à peine mise au monde, son père, qui désirait un enfant mâle, l'avait fait exposer sur une montagne lointaine. Elle y fut allaitée par une ourse, et recueillie par des chasseurs. Devenue grande, elle se plaisait, comme Artémis, à poursuivre les fauves dans les gorges profondes. Quand, après son exploit, elle revint au foyer, son père projeta de la marier. Mais, rebelle à tout hymen, *Atalante* soumettait ses prétendants à une épreuve qui se terminait inévitablement par leur mort. Se sachant la plus légère des mortels, elle les engageait à lutter à la course avec elle. La vierge aux pieds agiles leur donnait quelques coudées d'avance ; puis, se mettant à leur poursuite, elle les rejoignait et les perçait de sa lance. Déjà plus d'un héros avait été vaincu et mis à mort. Malgré cela, un nouveau concurrent, *Mélanios*, vint demander sa main. Favorisé par Aphrodite, protectrice de l'hymen, il avait reçu d'elle trois pommes d'or du jardin des *Hespérides*. La lutte s'engagea. Mais, quand

Mélanios se voyait sur le point d'être atteint, le coureur laissait tomber une de ses pommes d'or. Trois fois il eut recours au même stratagème. La beauté de ces fruits séduisit *Atalante*; et, en se baissant trois fois pour tous les ramasser, elle perdit du temps, et permit ainsi à *Mélanios* d'arriver le premier au terme de la course. Le jeune héros vainqueur la reçut pour épouse.

Artémis, la chaste amante des bois et des montagnes, était toujours figurée sous les traits d'une vierge au carquois sur l'épaule, d'une chasseresse au fier et pur visage, souvent accompagnée d'une biche ou d'un chien. Son caractère de déesse lunaire était parfois indiqué par un flambeau qu'elle tenait à la main, par des étoiles qui entouraient sa tête aux cheveux relevés, ou par un croissant qui brillait sur son front. Son corps, jeune et svelte, était construit pour la course rapide. Son vêtement, pour ne point entraver sa démarche, s'arrêtait aux genoux, et laissait apparaître la finesse élancée de ses jambes agiles et de ses pieds élégants. Souvent elle était montée sur un char traîné par des biches aux grands yeux. Parmi les animaux qui lui étaient consacrés, citons la biche, le

cerf, le chien, le coq, la caille, l'ours, le sanglier et le loup. Le laurier, le myrte, le cyprès, le cèdre et l'olivier comptaient au nombre de ses arbres préférés.

VII

HERMÈS ou MERCURE.

Hermès aux sandales ailées avait pour père Zeus, l'espace céleste d'où proviennent les vents, et pour mère, *Maïa*, une nymphe des pluies. Les eaux du ciel, en effet, en s'échappant du sein caverneux des nuées, semblent donner naissance et pousser devant elles le dieu du vent, Hermès.

Ce divin messager naquit, dit-on, en Arcadie, dans une grotte ombragée qui se creusait, vaste et profonde, dans les hauts flancs du mont Cyllène. A peine né, il se dégagea de ses langes, sortit de sa caverne et partit en montagne. Non loin de la grotte où il venait de naître, il rencontra par hasard une tortue qui se traînait à pas lents tout en paissant les fleurs d'une prairie. Hermès la ramassa et regagna son antre. Là, avec un fer brillant, il évida le corps de l'animal, le recouvrit d'une souple peau de bœuf; puis, coupant des tiges de roseaux, il les passa au travers de l'écaille bigarrée, adapta à cette

carapace deux bras reliés par un beau chevalet, tendit sept cordes sur de fortes chevilles, et fabriqua ainsi l'instrument mélodieux qui, sous le nom de lyre, devait accompagner la danse et rehausser la joie bruyante des festins. Hermès alors caressa de sa main les cordes bien tendues, et leur fit rendre un son merveilleux et charmant. Enthousiasmé, le dieu se prit à chanter. Il célébra en vers harmonieux et soutenus par l'accent de sa lyre les amours de Zeus et de *Maïa*, et la beauté des Nymphes aux cheveux parfumés, qui habitaient la grotte où il naquit. Mais, pendant que chantait cet enfant prodigieux, d'autres pensées soudain vinrent assaillir son esprit. Il déposa son instrument de musique sur son berceau sacré, et, s'élançant de nouveau hors de l'antre, le jeune dieu, que poussait le désir de savourer le parfum d'une viande rôtie, se dirigea vers les robustes bœufs du troupeau d'Apollon.

Le soleil venait de disparaître dans le pourpre Océan, quand Hermès atteignit, par une course rapide, les montagnes ombreuses de la riante *Piérie*. Là, tout près de leurs étables, les bœufs divins paissaient l'herbe touffue d'une prairie non fauchée. Prestement, le fils de Maïa préleva

sur ce riche bétail cinquante têtes cornues et mugissantes, et les emmena. Pour dépister ses traces, il conduisit le troupeau dérobé à travers les détours d'un chemin sablonneux, en ayant soin parfois, de le contraindre à s'avancer à reculons. En cours de route, et vers la pointe de l'aube, il rencontra un vieillard qui cultivait un verger.

— O vieillard, lui dit-il, si tu veux une « récolte fructueuse et abondante, regarde tout « sans rien voir ; sois sourd à tout ce que tu peux « entendre, et garde le silence sur tout ce qui « ne peut pas nuire à tes intérêts. »

En achevant ces mots, le dieu du mont Cyllène aiguillonna ses bœufs, et les poussa dès lors à travers les montagnes, les vallées et les bois.

Cependant la nuit ténébreuse propice à son larcin se dissipait, et déjà, amenant les travaux, l'auguste Aurore annonçait le retour du soleil. Parvenu alors sur les bords de l'Alphée, Hermès rassembla et dénombra les bœufs du brillant Apollon. Il les laissa ensuite quelque temps se repaître de l'herbe tendre d'un pré humide de rosée, puis il les enferma dans une grotte secrète. La faim pourtant torturait les entrailles de ce dieu ravisseur. Pour régaler son appétit,

il entassa du bois mort, alluma un grand feu, et fit sortir de l'étable deux bouvillons bien nourris. Il les immola tout auprès du foyer, découpa leurs chairs, les recouvrit de graisse, les embrocha sur une longue pique et les fit rôtir à feu vif. Une agréable odeur s'éleva dans les airs où déclinait la lune, et Hermès, comme un dieu que sustente le fumet des viandes qu'on brûle en son honneur, à longs traits respira ce parfum nourrissant.

Peu après, comme le soleil brillait sur l'horizon, le fils de Maïa, laissant le fruit de son larcin sur les bords de l'Alphée, revint au mont Cyllène. Tel un souffle d'automne, il entra dans sa grotte par le trou de la serrure. Sans réveiller personne, pas même les chiens aux oreilles attentives, il se coucha dans son berceau sacré, s'enveloppa de langes et s'endormit en tenant sa lyre harmonieuse.

Mais, au moment même où l'Aurore, fille du vaillant matin, sortit de l'Océan, Apollon s'aperçut qu'une partie de son troupeau avait été dérobée. Guidé et conseillé par sa science de la divination, il se rendit sur le Cyllène et pénètra dans l'antre où était né Hermès. Quand le fils de Maïa aperçut Apollon, et qu'il

le vit irrité du vol de ses grands bœufs, il se pelotonna, fit semblant de dormir et se cacha au fond de son berceau, comme un tison sous un amas de cendres.

— Enfant qui dors en ce berceau, dit alors « Apollon, indique-moi promptement où se « trouvent mes bœufs : sinon, sur le champ « je te précipite dans le sombre Tartare.

— Fils glorieux de Lèto, lui répondit aussitôt « le fils rusé de Maïa, pourquoi viens-tu près « de moi t'enquérir de tes bœufs ? Je ne les ai « point vus. Suis-je capable de dérober et de « conduire un troupeau ? Je ne suis qu'un enfant « encore au sein de sa mère, et je ne quitte le « berceau que pour être porté dans la douceur « d'un bain tiède. »

Indigné d'une telle impudence, Apollon se saisit de cet enfant trompeur, et l'emporta dans l'Olympe, au pied du trône véridique de Zeus. Dès qu'il le vit entrer :

— Pourquoi, ô brillant Apollon, lui dit alors « le souverain des Dieux, m'amènes-tu ici cet « enfant nouveau-né ?

— Je t'amène un voleur, ô mon père, re- « partit Apollon. Cet enfant au berceau a dérobé « mes bœufs. Je le sais coupable. Un vieillard

« aux yeux clairs l'a vu passer, en tête d'un « troupeau. Mais il prétend n'avoir ni visité mes « étables, ni amoindri mon troupeau.

— Non, père, fit alors le fils malin de Maïa, « je ne suis point coupable. Je ne suis né que « d'hier, tu le sais bien, et je ne suis jamais sorti « de mon berceau. Vois mes petites mains et « mes jambes fragiles, sont-elles vraiment en « force de dérober et de conduire des bœufs ? »

Zeus, voyant son fils nier avec tant d'assurance et d'astuce le vol flagrant du bétail, sourit d'abord à tant de malignité. Il prescrivit ensuite à ce madré voleur de guider Apollon et de le conduire à l'endroit où il avait caché, à l'heure de la nuit, le fruit de son larcin. Les deux enfants de Zeus se rendirent alors sur les bords de l'Alphée. Bien vite ils arrivèrent près de la haute étable. Hermès s'enfonça dans la grotte rocheuse, en fit sortir les bœufs et les rendit.

Néanmoins, malgré qu'il eût recouvré son troupeau, Apollon n'était pas désarmé. Pour apaiser sa légitime colère, Hermès prit sa lyre et en toucha les cordes. L'instrument fit entendre des sonorités étonnantes, et Apollon, le dieu du chant, de la musique et de la poésie, saisi d'admiration, oublia son dépit.

— O fils illustre de Zeus et de Maïa, lui « dit-il, d'où te vient cet art souverain ? Quelle « Muse t'enseigna le secret d'une telle fascina- « tion ? Tu viens de me faire entendre des accords « si nouveaux que jamais aucun homme, aucun « habitant de l'Olympe, n'en entendit de pareils. « J'y trouve réunies toutes les voluptés, toutes « les évocations. »

Hermès alors répondit aussitôt :

— O brillant Apollon, puisque tu souhaites « ma lyre, reçois-la de mes mains ; chante avec « elle, module ta voix sur ses cordes sonores, et « livre ton cœur à l'allégresse. Tiens, prends et « garde pour toi cette mélodieuse compagne. « Tu la porteras dans les joyeux festins, et tu « conduiras avec elle les chœurs et les danses « des Charites heureuses. »

Tout en parlant, Hermès tendit sa lyre au chef divin des Muses. Apollon l'accepta, et à son tour il s'exprima ainsi :

— Soyons amis, Hermès. Si je deviens par « toi l'auguste dieu de la lyre apaisante, tu seras, « toi, le dieu protecteur des troupeaux. Je te « confie le soin des bœufs infatigables et des « brebis laineuses. Voici pour les conduire un « fouet étincelant et une houlette d'or. Désor-

« mais, les bergers te devront la multiplication « de leur riche bétail. »

Ainsi finit cette querelle, et, depuis lors, aucun des Immortels ne fut plus cher au cœur affectueux d'Apollon que le fils de Maïa aux sandales rapides. Mais, que sont les bœufs d'Apollon ? Dans l'imagination poétique des Grecs, ces bœufs désignaient les nuages qui, par troupeaux, galopent dans le ciel, et qui, en déversant leurs eaux, rendent fécondes les glèbes desséchées et assurent au bétail une saine nourriture. Hermès, c'est le vent à la croissance rapide qui, nettoyant le ciel, rassemble les nuées en un lieu inconnu. Mais le soleil qui voit tout, sait découvrir la retraite des bœufs, et, avec l'aide du vent, qui ramène parfois ce qu'emporte son souffle, il les reconduit dans les prairies célestes.

Parce qu'il était le dieu du vent, et que les vents, en traversant les airs, chantent dans les roseaux et sifflent dans les branches, Hermès devait aussi naturellement devenir un dieu chanteur et musicien. Pour la même raison, il fut choisi pour être le messager du souverain des Dieux. C'est du ciel, en effet, résidence de Zeus, que les vents, quand ils soufflent,

semblent être envoyés. Aussi rapide qu'eux, Hermès, lorsqu'il avait à descendre sur terre, glissait dans l'éther comme une brise sur l'eau, tombait ici-bas comme une flèche rapide et repartait léger comme le vent dans les feuilles.

Toujours docile aux volontés du roi des hommes et des Dieux, il lui arriva un jour, pour seconder les amours de son maître, de se rendre coupable du meurtre d'un bouvier. En ce temps là, Zeus en effet, était épris de la fille aux yeux bleus d'*Inacchos*. Souvent il descendait du ciel pour faire à cette vierge, qui s'appelait *Io*, une cour assidue. Or, un jour qu'il s'était attardé auprès d'elle plus longtemps que d'habitude, Hèra, jalouse et courroucée, s'élança sur la terre. Mais Zeus avait prévu l'arrivée de son épouse, et déjà la fille d'Inacchos était changée en une blanche génisse. Hèra admira la beauté de ce rare animal. Puis, le soupçonnant d'être tout à fait autre chose, elle le demanda à son royal époux. Ne pouvant refuser de plaire à sa compagne, sans devenir suspect, Zeus consentit à lui offrir ce don. Maîtresse de l'animal, Hèra le confia à la surveillance d'*Argus*. Or ce bouvier, qui ne dormait jamais et qui jamais, même quand la génisse était derrière

lui, ne la perdait de vue, avait cent yeux disposés en couronne tout autour de sa tête. Les uns, disait-on, s'ouvraient avec le lever des astres, tandis que les autres se fermaient avec le déclin du soleil. Le jour, *Argus* attachait dans un pré la génisse à un arbre, et, quand venait la nuit, il l'enfermait dans une étable profonde et veillait à la porte. Cependant le maître des Dieux ne put longtemps supporter les maux cruels qui affligeaient la fille d'Inacchos. Il appela son messager, et lui ordonna de soustraire l'animal à la vigilance de son redoutable gardien. Hermès aussitôt mit à ses pieds des ailes, prit son caducée et son casque, et du haut du ciel s'élança sur la terre. Déposant à l'écart et son casque et ses ailes, il se changea en pâtre et se servit de son caducée, comme un berger de sa houlette, pour conduire un troupeau qu'il avait dérobé. Comme il aperçut, tout près de la génisse, et assis sous un arbre, *Argus*, le monstre au front étoilé d'yeux, qui promenait de tous côtés ses regards vigilants, le fils de Maïa se prit à jouer de la flûte. Charmé par la musique, *Argus* se sentit envahir par la douceur d'un délicieux sommeil. Peu à peu, tous ses yeux se fermèrent. Quand le dieu de Cyllène l'eut ainsi endormi,

il s'approcha, et abattit d'un coup de glaive la tête du gardien. *Io* était délivrée. Mais la jalouse Hèra, sans faire attendre sa vengeance, suscita sur le champ, pour harceler les flancs de la génisse, un taon au cruel aiguillon. Déchirée par la douleur d'une brûlante piqûre, *Io* se mit à fuir sans trève et sans repos. Elle franchit le Bosphore, passa en Phénicie et ne s'arrêta qu'en Egypte. Là, sur les bords du Nil, Zeus vint à son aide; il la délivra du taon qui l'obsédait, et lui rendit la forme qu'elle avait autrefois. Quant à *Argus*, Hèra, pour le punir, recueillit ses cent yeux et en para la riche queue du paon.

Dieu voyageur, prédestiné à être toujours en route pour porter en tous lieux les messages de Zeus, Hermès devint, en conséquence, le dieu qui servait de guide aux hommes en voyage, et qui protégeait la sûreté des voies de communication. Sa statue se dressait aux endroits où les chemins bifurquent, et les bornes, qui jalonnaient les routes, lui étaient consacrées. De protecteur des voyages, Hermès fut regardé par suite comme le dieu du trafic, du négoce et du gain. C'était lui, en effet, qui, en dirigeant les vents qui enflaient les voilures et poussaient les carènes, conduisait les marchands d'un

comptoir à un autre, et leur donnait de réaliser de larges bénéfices. Pourtant, malgré toutes ses nombreuses et diverses attributions, ce fut surtout le rôle de messager des Dieux qui constituait l'apanage essentiel d'Hermès. Mais, par le fait même qu'il était l'interprète dont le devoir était de transmettre et d'expliquer les volontés divines, le fils de Maïa devait posséder, pour bien s'acquitter des fonctions de sa charge, une élocution claire, une parole exacte et le don souverain de la persuasion. Il devint donc, à ce titre, le dieu de l'éloquence et de l'art oratoire. Or, comme Hermès avait aussi besoin, pour porter les ordres qui lui étaient confiés, d'un corps alerte, doué de souplesse légère et de rapidité, ce dieu aux formes élancées devint l'idéal que la jeunesse athénienne, dans les exercices qui assouplissent les membres en mariant la force à la grâce, ne cessa jamais de prendre pour modèle. Non content d'avoir affaire aux hommes dans leur vie, Hermès, après leur mort, s'occupait encore d'eux. Les anciens, en effet, assimilaient l'âme humaine à un souffle. Au moment du trépas, ce souffle s'envolait. Hermès alors le recueillait dans les airs, et le conduisait avec sa baguette d'or

jusqu'aux juges suprêmes qui siégeaient aux Enfers.

Ce dieu puissant eut de nombreux enfants. Le moins illustre fut un jeune berger qui s'appelait *Daphnis*. Fils d'une nymphe montagnarde, il avait été, dès sa naissance, exposé au fond d'une vallée. Des pâtres siciliens le trouvèrent et le confièrent à des mains vigilantes. Quand il fut grand, il se vit à son tour préposé à la garde d'un troupeau magnifique. Le dieu Pan lui-même lui apprit la musique. Sa grande beauté et son habileté à jouer de la syrinx lui valurent d'être recherché et suivi par de nombreuses nymphes. L'une d'entre elles, *Lykè*, la *Lumineuse*, parvint à le fléchir. Jalouse de celui qu'elle aimait, elle lui arracha un jour la promesse de ne jamais aimer une autre femme qu'elle, et elle le menaça, s'il venait à manquer à son engagement, de le priver incontinent de la vue. Or, un jour, au cours d'une chasse lointaine, *Daphnis* arriva devant un superbe palais. La fille du roi vint elle-même accueillir ce réputé chasseur, et lui offrir la grâce de l'hospitalité. Mais les grands yeux de cet hôte divin émurent la jeune vierge. Elle se vêtit un jour de toutes ses parures, et osa venir se présenter

à lui. *Daphnis*, se souvenant de *Lykè*, essaya d'abord de résister à cette enchanteresse. Sa fidélité fut de courte durée, car la fille du roi, en lui faisant boire un philtre à son insu, ne tarda pas à le réduire à céder. Informée de la trahison de *Daphnis*, l'inexorable *Lykè* accomplit sa promesse et le rendit aveugle. Privé de la douce lumière, *Daphnis* essaya, mais en vain, de se consoler en faisant retentir les montagnes des chants de sa syrinx. Il survécut peu à son affreux malheur, car, un soir, comme il errait à l'aventure et sans guide, il tomba du haut d'un rocher escarpé et se tua sur le coup. Les Nymphes, compagnes de ses jeux, pleurèrent sur son corps, et le mirent au sépulcre. Et Hermès, en souvenir de son fils, fit jaillir une source à l'endroit même où il était tombé.

Mais le plus légendaire de tous les enfants qu'eut Hermès fut *Pan*, dieu des bergers et des troupeaux. Il naquit dans la montueuse Arcadie. Désireux de s'unir, raconte-t-on, à une jeune nymphe, le dieu du vent, Hermès, se mit au service du père de cette vierge et se chargea de faire paître, sur les pentes boisées du mont Cyllène, un troupeau de brebis. Le doux hymen s'accomplit, et la fille de *Dryops* engendra le

grand *Pan*. Il vint au monde avec des pieds et une queue de chèvre. Son front, armé de deux cornes de bélier, se couronnait d'une chevelure inculte, et une barbe de bouc allongeait son visage aux oreilles pointues. A peine né, il se mit à bondir à travers les montagnes, à sauter comme un jeune chevreau et à danser avec des éclats de voix retentissants. Les monts couverts de neige, les sentes rocailleuses, les cimes solitaires et les pentes sauvages lui étaient échus en partage. Tantôt il courait dans les halliers épais. Tantôt, errant sur la crête des montagnes chenues, il contemplait les blancs troupeaux qui paissaient dans les vallées odorantes. Souvent aussi, il s'enfonçait dans les forêts et tuait les bêtes fauves que découvrait sa vue perçante. Vers le soir, il se reposait sur les bords des ruisseaux ou des sources, et il chantait sur sa syrinx. Nulle créature ne le surpassait en mélodie, pas même l'oiseau qui, au printemps fleuri, répand sous la feuillée son ramage plaintif. Alors, les Nymphes des montagnes, d'un pas furtif et vaporeux, accouraient près de lui, à la voix du dieu mêlaient leurs voix sonores, et foulaient en cadence l'herbe touffue des prairies plantées d'arbres.

Habitant des bois, des rochers et des grottes, *Pan* toutefois ne se plaisait pas toujours à surveiller les troupeaux, à faire danser les nymphes, ou à ravir les pâtres aux accents mélodieux de son agreste pipeau. Comme un génie malicieux, il s'amusait parfois à faire trembler d'épouvante et de peur les gens perdus dans les sites sauvages. Toutes les terreurs et toutes les ivresses qui naissaient au sein des gorges et des contrées désertes, lui étaient attribuées. Le vent bruissait-il dans la feuillée des chênes, sifflait-il dans la ramure ondoyante des pins, c'était la musique de *Pan* que l'on croyait entendre. A la tombée de la nuit, un frisson agitait-il le peuplier ou l'ormeau, entendait-on un craquement dans les bois, percevait-on la chute d'une pierre dans un ravin, c'était *Pan* lui-même qui révélait sa présence. Bœufs et chèvres, à ce bruit, subitement affolés, se précipitaient dans une fuite en désordre, et les bergers eux-mêmes, tombant sous le coup de cette frayeur irréfléchie et soudaine, qu'on appelait terreur *panique*, fuyaient à toutes jambes.

Vivant le plus souvent en compagnie des Nymphes, le dieu *Pan* fut à plusieurs reprises enflammé d'amour pour quelques-unes d'entre

elles. Les plus connues de celles qu'il aima sont *Pitys*, *Syrinx* et *Écho*.

Légère et bondissante, la jeune nymphe *Pitys* était à la fois aimée et poursuivie par *Pan* et par *Borée*, le fougueux vent du nord. Ce fut au premier qu'elle donna sa préférence. Mais *Borée*, dans sa fureur jalouse, s'élança sur la vierge, la frappa de coups et la précipita du haut d'un grand rocher. Toutefois, la Terre eut pitié de cette malheureuse. Elle transforma en pin le corps de *Pitys ;* et, depuis ce temps, dit-on, cet arbre est animé des sentiments que la nymphe portait à ses amants : il couronne *Pan* de son feuillage en aiguilles, et il gémit quand souffle le vent du nord.

Syrinx, nymphe montagnarde, s'était consacrée au service d'Artémis. Comme cette déesse, elle chassait dans les taillis ombreux, portait un arc en ivoire et vivait chaste et pure. Un jour qu'elle revenait du mont Lycée, le dieu *Pan* l'aperçut et lui dit :

— Sois à moi, belle nymphe, et, au lieu de » chasser, tu n'auras pour bien vivre qu'à » reposer ton corps sur une jonchée de feuilles, » sans l'exposer aux rayons du soleil. Viens » dans ma grotte; l'ombre y est parfumée, et

» une source y exhale une fraîcheur exquise. »

Il dit. Mais, insensible à une telle prière, *Syrinx* se mit à fuir par des sentiers mal frayés. *Pan* lui donna la chasse. Longtemps la nymphe aux pieds légers courut sans être atteinte. Elle arriva ainsi sur les bords du Ladon. Là, arrêtée par les eaux et sur le point d'être prise, elle implora les Naïades, ses sœurs, de la sauver par une métamorphose.

— Naïades, cria-t-elle, sauvez-moi, car c'est « en vos demeures que je me précipite ! »

Ayant ainsi parlé, elle se jeta tout d'un bond dans le fleuve. L'onde l'engloutit, et, à l'endroit où elle était tombée, poussa soudain une touffe de roseaux. Désespéré, *Pan* se prit à gémir. Mais les roseaux agités par le vent répondirent à sa plainte. Alors, pour avoir le moyen d'entendre encore la voix de son amante, le dieu aux cornes de bélier coupa quelques roseaux de longueur inégale, les assembla avec de la cire, les disposa en forme d'aile d'oiseau, et donna au pipeau qu'il venait d'inventer le nom même de la nymphe *Syrinx*.

Une autre fois, comme le dieu *Pan* parcourait un vallon, il entendit une autre nymphe chanter. Amie de la solitude, instruite par les Muses

dans l'art du chant et de la flûte, cette jeune vierge, répondant au nom d'*Écho*, fuyait la société des hommes et des Dieux et se refusait à complaire à l'Amour. *Pan*, en écoutant sa voix harmonieuse et claire, s'éprit pour elle d'une passion farouche. Jaloux de son talent et irrité de ne pouvoir jouir de sa fière beauté, le Chèvre-Pied fit tomber dans un égarement tous les bergers de la contrée qu'elle enchantait. Dans leur démence ils se précipitèrent un jour sur la nymphe, la mirent en pièces et éparpillèrent les lambeaux de son corps. Depuis ce jour, *Écho*, dispersée en divers lieux, n'a plus de résidence fixe; elle est partout où elle perçoit du bruit. Survivant à la mort, elle conserve encore sa mémoire musicale, et possède le don de redoubler les sons qui frappent ses oreilles.

Suivant une autre légende, ce ne fut point de Pan qu'*Echo* fut la victime. Quand Zeus, nous dit-on, descendait sur la terre visiter quelques nymphes, et que son épouse, la divine mais la jalouse Hèra, cherchait à le surprendre, *Écho* détournait l'attention de la reine du ciel, et, en la retenant par de longs entretiens, elle donnait aux nymphes le temps de disparaître. Mais Hèra découvrit l'artifice.

— Puisque ta langue m'a trompée, lui dit-
» elle, je restreindrai pour toi l'usage de la
» parole. »

L'effet suivit aussitôt la menace. Dès lors, la nymphe *Écho* ne put jamais arriver à parler la première, ni parvenir à se taire quand on voulait lui parler; elle ne faisait que répéter sans cesse les derniers sons de la voix qu'elle venait d'entendre.

A quelque temps de là, la babillarde *Écho* aperçut un chasseur qui poursuivait des cerfs. Il s'appelait *Narcisse*, et nul adolescent n'était plus beau que lui. Aussitôt qu'elle le vit, elle fut enflammée du plus ardent amour. Furtivement elle suivit ses brisées; mais, plus elle le suivait, plus son cœur s'embrasait. Maintes fois elle voulut recourir aux pressantes prières. Elle ne put jamais clairement s'expliquer. Vainement essaya-t-elle alors de se jeter sur *Narcisse*, de le presser en ses bras ! L'adolescent se déroba par une fuite rapide et disparut dans un taillis compact.

Désespérée, la vagabonde *Écho* vint cacher sa défaite dans un antre profond. Plus jamais on ne la vit sur les montagnes. L'amour qu'elle nourrissait la consuma peu à peu. Tout son

corps s'épuisa; son sang s'évapora, et il ne lui resta que les os et la voix. Ses os prirent la forme d'un rocher, et sa voix, errante depuis lors, répondit toujours à ceux qui l'appelaient.

Quant à *Narcisse*, les Dieux, pour punir son inflexible orgueil et son cœur endurci, lui envoyèrent une étrange passion. Un jour, raconte-t-on, pour se délasser des fatigues de la chasse et des chaleurs torrides de l'été, *Narcisse* vint s'asseoir auprès d'une source si transparente et si calme, que ses eaux en étaient polies comme un miroir. Les arbres, qui défendaient sa fraîcheur contre les feux du soleil, y reflétaient toutes leurs feuilles, et les menus brins d'herbe qui festonnaient ses bords tressaient à cette onde argentée une double couronne. Pour lors, comme *Narcisse* voulait boire, il s'étendit sur le gazon, se pencha sur la source, et aperçut son image réfléchie dans l'eau claire. Halluciné par cette ombre, il s'immobilisa devant elle, et contempla, comme en extase amoureuse, les charmes qui l'avaient fait tant de fois admirer. Rien ne put l'arracher à ses propres regards. Peu à peu, comme le givre au soleil, il vit se faner et se fondre les roses de son teint. Quand le feu secret, qui le brûlait pour un fantôme inconsistant, l'eut

consumé, les Naïades, ses sœurs, le pleurèrent et coupèrent leurs cheveux pour les déposer sur sa tombe. Puis, ayant préparé un bûcher, comme elles voulaient emporter son cadavre, elles ne trouvèrent à sa place que la fleur jaune et blanche qui porte encore son nom.

Dans sa forme la plus ancienne, Hermès était représenté comme un homme vigoureux, dans la résistante maturité de son âge. Son majestueux visage était orné d'une barbe épaisse et longue, et ses cheveux en boucles flottaient sur ses vastes épaules drapées d'un long manteau. Plus tard, ce ne fut plus un homme mûr, mais un superbe adolescent. Robuste et souple à la fois, son corps était un mélange de grâce agile et de saine vigueur. Sous des cheveux courts et crépus, son visage respirait le calme heureux de la santé, et ses yeux vigilants rayonnaient la finesse d'une intelligence active et perspicace. Le plus souvent Hermès, avec des ailes à son chapeau et à ses talonnières, avait en main le caducée : bâton ailé autour duquel s'enroulaient deux serpents dont les têtes affrontées se touchaient. Symbole de paix et insigne de son office de messager des Dieux, ce caducée magique avait encore le don de réveiller ou

d'endormir les mortels à son gré. En tant que dieu des troupeaux, tous les animaux domestiques lui étaient consacrés. Le myrte, l'olivier, le pavot étaient des plantes dont les propriétés s'accordaient avec la variété de ses prérogatives.

VIII

ARÈS OU MARS.

Arès était, croit-on, dans les temps reculés, un des dieux de l'orage. Avec le temps, les terribles effets des tempêtes subites furent assimilés aux fureurs des combats, et la divinité qui bouleversait le ciel, brisait et broyait les nuées, devint le dieu tumultueux de la guerre aux carnages sanglants.

Fils légitime de Zeus et d'Hèra, Arès naquit dans les espaces célestes. Une autre légende, pourtant, nous raconte que le dieu des sauvages mêlées ne connut pas de père. Sa mère, Hèra, jalouse et courroucée de ce que Zeus venait sans son aide d'enfanter Athèna, voulut aussi avoir un fils sans le secours de son divin époux. Elle quitta donc sa demeure, descendit sur la terre; et, tout en se promenant, pour apaiser sa colère et son ressentiment, dans la plaine aux riantes prairies d'Olène en Achaïe, elle toucha de sa main une fleur merveilleuse. De ce simple contact, elle engendra son intraitable enfant.

Héritier d'une mère qui manifestait son humeur querelleuse et fantasque en se plaisant à troubler la paix de l'atmosphère, Arès ne respirait qu'au milieu des massacres. Il en suscitait toutes les sublimes horreurs. Doué d'un courage aveugle, d'une vigueur forcenée, il se précipitait dans la mêlée en soulevant un terrible fracas et en jetant d'épouvantables cris. Aimant le combat pour lui-même, pour la joie féroce de détruire, son élan ne connaissait ni amis ni ennemis, et sa fureur n'obéissait qu'à la brutalité de son instinct destructeur. Avide de carnage, meurtrier et sanguinaire, il semait la mort partout où il passait. Tantôt, armé d'une longue pique dont il perçait les plus épais boucliers, il s'avançait comme un géant aux grands pas, en poussant une clameur pareille à celle que pourraient faire entendre neuf ou dix mille redoutables guerriers. Tantôt, monté sur un char aux rênes d'or, traîné par des coursiers fougueux comme le vent des tempêtes, il disloquait les rangs serrés des combattants, faisait voler en éclats les chars sonores de la guerre, et abattait les murailles qui protégeaient les villes. Alors, la sanglante *Éris* ou *Discorde* allumait la fureur avec sa torche ardente dans

le cœur des soldats. Les *Kères* ou *Génies voraces du carnage* s'abattaient sur le champ de bataille comme des vautours affamés. Vampires ailés aux vêtements tachés de sang, elles se disputaient les braves qui tombaient, et, quand elles tenaient un blessé, elles enfonçaient leurs longues griffes dans sa chair, s'abreuvaient de son sang et envoyaient son âme infortunée dans le sombre Tartare. Pour atteler son char aux roues dévastatrices, Arès avait deux servants, la *Terreur* et *l'Effroi*. Serviteurs fidèles de ce dieu si funeste aux mortels, ils le suivaient partout, et répandaient sur ses pas l'épouvante et la peur.

L'impitoyable cruauté de son barbare caractère avait rendu Arès odieux aux autres habitants de l'Olympe. « Divinité violente, lui dit un « jour Zeus, tu es le plus haïssable de tous les « Immortels, car tu ne cesses de te plaire à semer « la discorde, à fomenter des guerres et à livrer « des combats. » Il avait surtout pour ennemie la valeureuse Athèna. La déesse de la juste sagesse ne pouvait manquer, en effet, quoiqu'elle fût elle-même une vierge guerrière, de combattre le dieu dont la fureur brutale et indomptée ne connaissait ni retenue, ni bornes. Protectrice de tous les guerriers qui combattaient pour

une cause équitable, Athèna fut souvent aux prises avec Arès.

De tous les enfants qu'engendra ce dieu altéré de massacres, l'un des plus cruels fut, sans contredit, celui qu'on appelait *Kyknos*. Ce jeune brigand se postait sur les routes, arrêtait, dépouillait et égorgeait sans pitié tous les voyageurs que le hasard conduisait devant lui. Si nombreuses avaient été ses victimes, qu'avec leurs crânes amoncelés il aurait pu, disait-on, édifier un temple à son père. Or, un jour que *Kyknos*, en quête de brigandage, monté sur un solide char et recouvert d'une armure éclatante, suivait une route qui traversait un bois, il rencontra *Hèraclès*. Ce héros magnifique, debout lui aussi sur un char dont les roues soulevaient des tourbillons de poussière, parcourait le monde pour donner la chasse aux pillards. Quand il vit *Hèraclès*, *Kyknos*, jaloux du merveilleux bouclier qui resplendissait au bras de ce héros, n'hésita pas à l'attaquer. En s'affrontant, les chevaux d'abord piaffèrent et poussèrent des hennissements aigus et répétés. Les chars avec fracas s'entrechoquèrent ensuite, et la vaste terre gémit profondément. On eut dit le bruit d'une avalanche de rochers tombant

avec leurs arbres s'écraser dans la plaine. De terribles clameurs retentirent. *Kyknos* frappa d'abord d'un coup de javelot d'airain le bouclier convoité d'*Hèraclès*. Sous le coup, le héros chancela, mais, se reprenant aussitôt, il lança sa longue javeline et atteignit cet illustre brigand au-dessous du menton. La pointe homicide de part en part lui traversa la gorge, et *Kyknos*, comme un chêne que terrasse la foudre, s'abattit. Voyant son fils tué, le fougueux Arès, ce fléau des humains, accourut le venger. Son char aux roues rapides ployait sous la masse énorme de son corps, et ses yeux noirs lançaient des flammes de fureur. Comme un lion sur une biche, il fondit sur *Hèraclès*. Brandissant à grands cris ses armes redoutables, il visa de sa lance le bouclier merveilleux. Mais Athèna, survenant tout à coup, en détourna le choc. La lance meurtrière alla se planter en sifflant dans le tronc d'un sapin, et *Hèraclès*, pendant qu'Arès tirait sa courte épée, frappa d'un violent coup la cuisse de ce dieu, et étendit sur le sable ce farouche adversaire. Grièvement blessé, Arès, avant de remonter se guérir dans l'Olympe, se lamenta sur son fils, et le changea en un cygne neigeux.

Sur les côtes sauvages de Libye, vivait encore, non moins cruel que *Kyknos*, un autre enfant d'Arès. Il s'appelait *Lycastos*. Quand un étranger abordait sur ses rives, ce rejeton impitoyable du dieu cruel de la guerre le saisissait et l'immolait en l'honneur de son père. Or, lorsque le valeureux *Diomède*, à son retour de la guerre de Troie, voulut rentrer dans sa patrie, une violente tempête fit échouer son navire sur les bords redoutés de la brûlante Libye. *Lycastos* alors, ce fils terrible du plus terrible des Dieux, se saisit de ce magnanime héros, l'enferma dans une prison profonde, et le garda pour un brillant sacrifice. Mais *Diomède* était beau. Le jeune cœur de la fille de *Lycastos*, la belle *Callirrhoè*, s'éprit d'amour pour ce malheureux naufragé. Souvent, dans sa prison elle venait le visiter, et lui apportait des vivres en cachette. *Diomède*, qui ne pensait qu'au retour au pays de ses pères, fit semblant de répondre à l'amour qui lui était offert.

— Si tu me délivres de cette prison souter-« raine, dit-il un jour à la fille du roi, je te « promets de devenir ton époux et de t'introduire « dans ma belle demeure. »

Confiante en une telle promesse, *Callirrhoè*,

par une nuit obscure, délivra *Diomède*. Mais le héros, dès qu'il sentit ses pieds en liberté sur la terre, s'enfuit à toutes jambes. L'obscurité favorisant sa fuite, il gagna son navire, leva la voile, et sans être inquiété, repartit sur la mer. Abandonnée et seule, *Callirrhoè* se pendit de désespoir.

A ce dieu, avide de carnage, on adjoignait pour compagne la divine Aphrodite. Mère de toute production, si cette bienheureuse déesse était dite s'unir à Arès, l'effroyable père de la plus sauvage dévastation, c'est que la vie paraît être, dans l'apparence de sa continuité, un perpétuel enchaînement de création et de destruction. Cependant Aphrodite, si elle fut associée à Arès, n'était pas, croit-on, sa légitime épouse. Son mari était le dieu du feu, Héphaestos. Pour arriver à séduire la plus charmante de toutes les Déesses, le tumultueux Arès lui fit d'abord de somptueux présents. Leur amitié croissant, pendant que le dieu du feu travaillait à sa forge, le dieu de la guerre venait en cachette, le plus souvent dans la nuit, rendre visite à la belle Aphrodite. Comme il craignait, au lever du jour, d'être aperçu par le Soleil qui voit tout, et qui n'aurait pas manqué d'avertir Héphaestos,

Arès emmenait avec lui un jeune homme, qui était devenu son compagnon de table et le confident de ses amours. Quand il rentrait chez son amie, il laissait cet éphèbe, qui répondait au nom d'*Alectryon* ou de *Coq*, en sentinelle à la porte, avec mission de l'avertir dès que paraîtrait le Soleil. Or, il arriva qu'un matin *Alectryon* s'endormit. Sans le vouloir, il oublia sa consigne. Aussi, dès son lever, l'œil brillant du Soleil aperçut Arès dans les bras d'Aphrodite. Sans inquiétude, tous deux dormaient paisiblement, car ils avaient confiance en la vigilance de leur prudent gardien. Indigné de ce lâche commerce, le Soleil sur le champ se rendit révéler au forgeron divin la honte de son lit. A cette douloureuse et poignante nouvelle, Héphaestos consterné laissa tomber le fer que travaillait sa main. Méditant aussitôt une prompte vengeance, il se mit, sur une forte enclume, à forger des chaînes en airain. Sa lime mordante en réduisit les anneaux à un fil, et ses tenailles en façonnèrent un filet dont les mailles ténues ne le cédaient en finesse, ni au tissu le plus léger, ni à la toile que l'araignée suspend aux poutres des vieux toits. Ce filet terminé, il se rendit en sa chambre nuptiale. Là, d'une main active

et adroite, pendant qu'Aphrodite était au bain, il fixa aux pieds du lit et aux lambris du plafond cet invisible réseau, et simula un départ. Aussitôt après que fut parti Héphaestos, Arès aux aguets revint voir Aphrodite. Sans se douter de rien, ils s'assirent tous les deux pour converser ensemble sur cette couche perfide. Soudain, à peine assis, le filet merveilleux se referma sur eux et les retint captifs. Pris au piège, enchaînés sans pouvoir se dégager ni se mouvoir, ils comprirent alors quelle honte les attendait. Bientôt, en effet, Héphaestos arriva. Furieux de son malheur et joyeux de sa vengeance, il ouvrit toutes grandes les portes d'ivoire de son palais doré, convoqua tous les Dieux d'une voix formidable, et les fit tous entrer dans la chambre nuptiale. Seules, les Déesses, par pudeur, restèrent dans l'Olympe. Quand les Immortels virent ainsi Arès et Aphrodite enchaînés l'un et l'autre, ils furent tous pris et secoués d'un grand rire. Les uns complimentèrent le divin forgeron de son habileté; les autres jalousèrent le sort heureux d'Arès, et jurèrent qu'ils consentiraient volontiers à être à ce prix aux yeux de tous enchaînés, pourvu que ce fût avec la belle déesse. Enfin, sa colère

apaisée et les Dieux insistant, Héphaestos désenchaîna le couple. Aphrodite, honteuse, se rendit en l'île de Chypre. Quant à Arès, après avoir pour le punir changé en coq *Alectryon*, et l'avoir condamné à avertir perpétuellement les hommes du lever du Soleil, il se retira dans la Thrace sauvage.

Mais que signifie, peut-on se demander, cette fameuse légende ? Peut-être, écrit-on, « Arès, dans les bras d'Aphrodite, représente-t-il le dieu de l'orage dépouillé de sa force et de sa sauvage violence qui, aux heures printanières, se calme et s'apaise, se laisse captiver par les séductions de la belle Nature, et tombe alors, comme tous les êtres animés, sous le charme irrésistible de la puissante divinité de l'Amour.[1] »

Les plus anciennes représentations d'Arès nous le montrent sous les traits robustes d'un guerrier tout en armes et barbu. Plus tard, il fut représenté sous les traits d'un homme imberbe, jeune encore, mais dans toute sa vigueur. Sa musculature, comme il sied à un dieu de la guerre, resta toujours puissante ; sa nuque, épaisse et charnue ; son front, bas et soucieux, et ses cheveux, ébouriffés et courts.

1. P. Decharme, *Mythologie de la Grèce antique*, p. 188.

Il portait pour insignes : la lance, le glaive, le bouclier, ou un bâton de commandement. Son casque était souvent orné d'un lion accroupi ou d'un griffon ailé. Les vautours qu'attire le carnage, les coqs belliqueux, les chiens dont les aboiements rappellent les hurlements des combats, lui étaient particulièrement consacrés.

IX

APHRODITE OU VÉNUS.

Aphrodite ou Vénus, la plus belle des Déesses, était, croit-on, primitivement honorée comme une déesse de la lumière, considérée non-seulement dans la magnificence variée de ses manifestations dans le ciel, mais aussi dans son action féconde sur le sol de la terre. N'est-ce point, en effet, dans la sérénité de la lumière que les roses semblent s'épanouir, et que la sève renouvelle au printemps la chevelure épaisse des forêts ? Avec le temps, la déesse qui apparaissait dans la saison qui est à l'année ce que l'aurore est au jour devint la reine de la beauté du monde, l'éternelle souveraine par qui tout ce qui respire arrive à l'existence. Or, si tout ce qui est beau inspire de l'amour, la déesse, qui créait et propageait la beauté dans tout ce qui a vie, devait aussi naturellement devenir la divinité de l'attrait qui nous porte à aimer tout ce qui nous semble beau.

Déesse au doux sourire, Aphrodite naquit

de l'écume des flots. Blanche et pure comme une aube sur une mer argentée, elle parut, dit-on, pour la première fois, sur la côte brillante de Chypre. Le souffle humide de Zéphyre avait poussé longtemps sur les flots murmurants le coquillage nacré qui contenait la Divine. Dès qu'il fut porté sur le rivage, ses deux valves s'ouvrirent, et Aphrodite sortit de ce berceau marin. A mesure qu'elle avançait sur le sable, des fleurs naissaient sous ses pieds délicats. Les Heures aux bandelettes d'or l'accueillirent, essuyèrent son corps ruisselant d'onde amère, tordirent ses blonds cheveux et la parèrent de vêtements parfumés. Sur sa tête, elles posèrent une couronne d'or, fixèrent à ses oreilles des pendants de fleurs en métal précieux, et nouèrent tout autour de son cou et sur sa blanche poitrine d'étincelants colliers. Sa parure achevée, les Heures bienveillantes firent avancer un char que traînaient deux colombes. Aphrodite y monta et s'envola parmi les Immortels. Au spectacle de sa rayonnante beauté, l'assemblée des Dieux se leva tout entière. Tous la saluèrent comme une nouvelle reine, et la firent asseoir sur un trône élevé. Depuis lors, Aphrodite régna sur les Heureux de l'Olympe. La grâce

lumineuse qui éclatait en ses yeux, le charme éloquent de son divin sourire, l'harmonie de ses gestes, la noblesse royale de son auguste démarche et de sa somptueuse parure, devinrent pour tous les Immortels, un spectacle incessant de ravissement et de joie.

Cependant, l'intronisation dans le ciel d'une nouvelle déesse ne fut pas sans exciter la jalousie des autres. Hèra et Athèna se prétendaient aussi belles que pouvait l'être Aphrodite. Or, un jour, pendant que les Dieux célébraient un festin, la Discorde, sans être vue, pénétra dans l'Olympe. Profitant de ce que les uns buvaient, tandis que les autres écoutaient Apollon accompagner les chœurs harmonieux des Muses, elle jeta au milieu de la table une magnifique pomme où elle avait écrit : « *A la plus belle.* » Hèra la ramassa, mais Athèna et Aphrodite la réclamèrent à grands cris et demandèrent l'arbitrage de Zeus. L'affaire était délicate. Le souverain des Dieux s'en tira en disant :

— Allons, déesses, il faut trancher sans « retard le différend qui vous divise, et qui nous « importune. Ne pouvant moi-même vous juger, « car je vous aime également toutes trois, vous « allez sur le champ descendre sur l'Ida. Là,

« un beau berger, *Paris*, fait paître un grand « troupeau. Je le choisis pour votre juge et « m'en remets à sa sagesse. Toi, Hermès, prends « cette pomme, descends sur l'Ida avec ces « trois déesses et dis à ce beau pâtre : « *Paris*, « Zeus t'ordonne de prononcer quelle est la « plus belle de ces trois souveraines, et de « donner cette pomme à celle dont la beauté « te paraîtra l'emporter. »

Hermès, accompagné d'Aphrodite, d'Hèra et d'Athèna, descendirent tous ensemble sur les sommets boisés de la sainte montagne. Ils trouvèrent *Paris*, une houlette à la main, qui gardait un troupeau.

— Salut, Paris, lui dit alors Hermès. Prends « cette pomme et donne-là à celle de ces trois « déesses que tu jugeras la plus belle : c'est « Zeus qui l'ordonne. »

Paris alors, l'une après l'autre, examina ces trois reines. Hésitant et honteux devant tant de splendeur, il ne savait à laquelle décerner le prix glorieux de la beauté. Enfin, après avoir longuement réfléchi, il se décida à présenter la pomme à la divine Aphrodite. Réconciliées, les trois déesses remontèrent dans l'Olympe, et désormais Aphrodite y régna en reine incontestée.

Non contente pourtant de soumettre au doux empire de son irrésistible séduction tous les célestes habitants de l'Olympe, Aphrodite régnait aussi en maîtresse absolue sur tous les cœurs des hommes. Par les doux désirs dont elle les enflammait, elle pouvait à son gré faire naître en eux l'amour, les combler de bonheur ou leur faire éprouver d'intolérables maux. L'amour, en effet, n'est pas toujours partagé, et si les amoureux que protégeait Aphrodite connaissaient le repos et la félicité, les malheureux qu'elle persécutait, se débattaient au milieu des plus cruelles inquiétudes, car rien n'est plus atroce que d'aimer sans être aimé.

Toutefois, la puissance d'Aphrodite ne se bornait pas exclusivement à régner sur les cœurs des hommes et des Dieux. Son empire s'étendait sur la nature entière. Sur mer, elle dominait en lumineuse maîtresse : à son aspect les flots tumultueux s'apaisaient, les vents soudain se calmaient, et le ciel radieux souriait dans les vagues. Sur terre, sa fécondité entretenait partout l'inépuisable vie, et la renaissance de la végétation lui devait la richesse de son efflo-raison. Or, comme en aucun moment l'activité féconde de cette déesse, adorée dans les jardins

fleuris et dans les frais bosquets, ne se manifestait avec autant d'opulence que dans l'éclat luxuriant du printemps, c'était surtout à la saison des fleurs qu'on célébrait l'apparition d'Aphrodite.

Cependant, les hommes ne furent pas sans remarquer combien étaient courtes les fêtes du renouveau. A peine épanouies, en effet, les fleurs se dessèchent. Aussi, pour expliquer à la fois leur croissance hâtive et leur mort si rapide, les Grecs s'approprièrent une merveilleuse légende. S'imaginant Aphrodite comme la mère de la végétation, ils lui donnèrent un fils, *Adonis*, qui passait pour être l'image de la riante mais si brève éclosion du printemps. C'était donc au retour des beaux jours, dans le premier éclat de l'épanouissement printanier, qu'*Adonis* naissait en faisant éclater l'écorce de l'arbre où il était contenu. Prompte était sa croissance. Sa vie pourtant, comme celle des roses, ne connaîtrait qu'une éphémère existence, car sa beauté dans sa fleur serait moissonnée par la mort. Effectivement, c'était à la fin de l'été, lorsque les plantes brûlées par le feu du soleil s'inclinaient sur leurs tiges et mouraient, que le bel *Adonis* devait descendre dans le monde

invisible. Comme à cette époque il poursuivait un sanglier, cette bête sauvage se retourna contre lui, et, d'un coup de boutoir, mortellement le blessa. Aux appels de son fils, Aphrodite accourut. Dans sa hâte à lui porter secours, elle oublia de se chausser et monta, par mégarde, sur un rosier dont une épine s'enfonça dans son pied. Le sang coula, et l'arbuste, qui jusqu'alors portait des roses blanches, ne se couvrit désormais que de roses écarlates. Quand la déesse aux cheveux blonds dorés près de son fils arriva, elle le trouva mort et glacé. Des larmes qu'elle versa, l'anémone naquit.

La vie splendide d'*Adonis*, sa fin prématurée, étaient l'objet en Grèce d'un culte véritable. Au jour prescrit, pour commémorer sa douloureuse mort, les femmes pleuraient avec des sanglots et de longs cris aigus. Sur un lit d'argent tout recouvert de pourpre, on couchait un simulacre du corps d'*Adonis* expiré. Un berceau de verdure où pleuraient des Amours ombrageait cette couche funèbre. Près du pâle défunt on voyait mille offrandes, des fruits divers, des torches, des vases de parfums et surtout des corbeilles d'argent où se trouvaient des plantes qui, après avoir hâtivement poussé, se flétris-

saient promptement, et rappelaient ainsi la courte apparition de celui qu'on pleurait. Autour de cette *chapelle ardente*, pendant un jour et une nuit, défilaient, en se frappant la poitrine et en gémissant comme à de vraies funérailles, les adoratrices désolées d'*Adonis*. Le lendemain, au lever de l'aurore, les mêmes femmes, les cheveux épars, le sein découvert et toujours en poussant de longs cris de douleur, se rendaient en grande pompe ensevelir dans les flots ce simulacre adoré. Dès qu'il avait disparu dans les vagues et que la mer en avait pris la garde, des chants d'allégresse retentissaient, car *Adonis*, avec les pluies de la saison prochaine, devait ressusciter dans la végétation.

La riante Aphrodite, cette reine de tout ce que la vie contient de joyeux et de beau, fut aussi la mère d'un bel enfant aux ailes d'or, qui s'appelait *Eros*, ou *Amour*. Comme sa mère, *Eros* répandait sur la terre la vie, la joie et la fécondité. Porté sur le souffle odorant de Zéphyree il allait partout, à la saison nouvelle, fair, épanouir des fleurs sur son passage. Comme Aphrodite aussi, c'était sur le cœur des hommes et des Dieux qu'il exerçait surtout son charme et son empire. Les fauves mêmes étaient soumis

à son joug, et souvent à son char il attelait des lions ou des tigres. Grâce à lui, les hommes connaissaient les joies de l'amitié, les douceurs de la tendresse, et les plaisirs, ainsi que les douleurs, qui accompagnent un véritable amour. Toujours armé de flèches ou d'une torche ardente, *Eros*, en effet, se plaisait à mélanger les larmes aux sourires et l'amertume à la félicité. Voilà pourquoi nul ne pouvait connaître réellement l'amour, tant qu'il n'en avait pas, comme on nous le raconte dans l'histoire de *Psyché*, ressenti tour à tour les joies et les douleurs.

Psyché était la plus belle des trois filles d'un roi. Elle était si ravissante qu'on l'adorait comme si c'eût été Aphrodite elle-même. Jalouse d'être égalée, la reine des Amours résolut un jour de se venger de sa rivale. Elle appela son fils et lui dit :

— Eros, mon enfant, je t'en conjure par toute « ma tendresse, il faut que tu secondes les des- « seins de ta mère. Des hommes ont l'insolente « impiété de comparer ma beauté à celle d'une « mortelle. Va, mon fils, et fais que ma rivale « devienne éperdument amoureuse du plus « misérable et du plus laid des hommes. »

Eros descendit donc de l'Olympe sur terre.

Mais, quand il vit la merveille de grâce et de beauté qu'était *Psyché*, il s'éprit lui-même et violemment, de cette autre Aphrodite. Il la transporta dans un palais enchanté, et là, dans cette brillante et solitaire demeure, tapie au cœur d'une forêt dormante, *Eros*, invisible mais attentif et charmant, venait la visiter. Tout ce qu'elle désirait lui était procuré. Jamais pourtant *Psyché* ne vit dans la lumière le doux visage de celui qu'elle aimait. Or, un jour qu'elle demandait à *Eros* de lui découvrir la beauté délicate que devinaient ses mains en caressant cette face inconnue, le fils d'Aphrodite lui répondit :

— Tu seras heureuse, ô Psyché, tant que « tu garderas le secret de notre amour ! Ne « cherche point à me voir, ni à savoir qui je « suis. Aime-moi seulement, et ne romps pas « le charme en cherchant à connaître ce qu'il « faut ignorer. »

Mais les deux sœurs de *Psyché*, jalouses du bonheur qui lui était échu, cherchèrent à la perdre. Elles vinrent la trouver, et lui persuadèrent que l'époux auquel appartenait les trésors qui remplissaient le somptueux palais où elle vivait en recluse était un monstre hideux et repoussant.

— Si tu veux en être certaine, ajoutèrent-« elles, cache sous quelque vase une petite « lampe. Puis, quand celui que tu crois ton « époux sera enseveli dans un profond sommeil, « lève-toi doucement, prends ta lampe, approche-« toi du lit, et tu verras alors quel monstre est « près de toi. »

Interdite, anxieuse et tourmentée, *Psyché* le soir même, cacha une lampe allumée sous un vase, se coucha et attendit sans dormir que son mari fût plongé dans le sommeil. Sans bruit alors elle se leva, prit la lumière et s'approcha du lit. Mais, ô surprise, au lieu d'un monstre redouté, elle vit une tête blonde aux cheveux parfumés, une bouche exhalant un parfum d'ambroisie, des épaules d'ivoire où s'attachaient des bras ronds et flexibles dont l'un tenait un arc, tandis que l'autre, recourbé sur sa tête, encadrait avec grâce l'ovale parfait d'un visage de lys. De plus en plus enflammée par amour, *Psyché* voulut alors embrasser sur le front son merveilleux époux. Mais, tout en se penchant, elle inclina sa lampe, et une goutte d'huile brûlante tomba sur l'épaule découverte d'*Eros*. Réveillé par la douleur, *Eros* se rendit compte aussitôt que son amante avait failli. Il s'envola

sur le champ, désenchanta *Psyché* et la laissa toute en larmes. Dans sa douleur, cette jeune imprudente voulut alors se précipiter dans un fleuve; mais l'onde rétive la rejeta sur la berge. Égarée et pleine encore du désir de retrouver ce qu'elle avait perdu, *Psyché* se prit dès lors, pour rechercher *Eros*, à parcourir le monde. Tout en errant en cent lieux différents, elle visitait les temples, et demandait aux Dieux de lui rendre son époux. Mais aucun d'eux ne voulut consentir à lui indiquer même le lieu de sa retraite. Enfin, lasse d'errer, elle se détermina à se présenter aux portes du palais d'Aphrodite. En agissant ainsi, elle espérait que la vue de sa douleur apaiserait cette belle déesse, et que la mère d'*Eros*, adoucissant alors le courroux de son fils, lui faciliterait la rencontre souhaitée. Mais Aphrodite aux tresses blondes, dès qu'elle aperçut la malheureuse *Psyché*, secoua sa tête avec un ris moqueur, se jeta sur elle, lui déchira sa robe, arracha ses cheveux et meurtrit de coups son visage éploré. Puis, en lui donnant pour compagnes l'*Inquiétude* et la *Tristesse*, elle en fit son esclave, et lui imposa les tâches les plus rudes et les plus humiliantes. *Psyché*, sans mot dire et tout en restant fidèle à son

amour, obéissait. *Eros* enfin, guéri de sa blessure, voulut récompenser la constance attachante d'un aussi vif amour. Il se rendit dans l'Olympe, vint se jeter aux pieds mêmes de Zeus, le supplia de délivrer *Psyché*, et de la lui accorder pour épouse. Zeus consentit à tout. Il chargea Hermès d'introduire *Psyché* dans la maison des Dieux, et de lui offrir, pour la rendre immortelle, l'agréable ambroisie. Puis, pendant que les Dieux s'abreuvaient de nectar, que chantaient les Muses conduites par Apollon, que les Charites répandaient des parfums, et qu'Aphrodite elle-même dansait avec leurs chœurs, *Eros* fut pour toujours, par les liens du mariage, uni à *Psyché*.

Sortie nue du sein des flots, Aphrodite était le plus souvent représentée, le pied sur une tortue ou sur une conque marine, dans la simple beauté qu'elle avait en naissant. D'autres fois, son beau corps n'était nu que jusqu'à la ceinture. Son clair et blanc visage avait un charme infini; ses yeux, grands et humides, rayonnaient la douceur d'une tendresse prenante, et toujours, sur sa tête aux cheveux très soignés, se posait et brillait une haute couronne. Quand elle était vêtue, elle se drapait de magnifiques

vêtements ; ses voiles légers aux voyantes couleurs exhalaient des parfums ; des bracelets, des pendants d'oreilles, de multiples colliers et une ceinture magiquement brodée complétaient sa parure. Autour de la déesse des fleurs et des amours, se groupaient en cortège : les *Heures* porteuses de miroir, les *Charites* expertes aux soins qu'exige une mise séductrice, la *Persuasion* qui captive l'âme même du sage, les doux *Désirs*, la *Tendresse* attrayante, la *Gloire* et la *Félicité*. Comme Artémis et Hèra, Aphrodite montait un char rapide que traînaient des colombes ou des cygnes. Dans le règne végétal, le myrte, le pavot, la pomme, la grenade et la rose lui étaient destinés. Comme animaux, on lui offrait le bouc, le bélier et le lièvre. Parmi les oiseaux, le passereau, le cygne, et surtout les amoureuses colombes, qu'on élevait par foule dans les sanctuaires qui lui étaient consacrés, avaient la gloire insigne de lui plaire entre tous.

X

HÉPHAESTOS ou VULCAIN.

Héphaestos était le dieu du feu. Fils de Zeus et d'Hèra, il naquit boiteux, et toute sa vie il marcha comme avance l'éclair, en zigzag. Sa mère, en le voyant si laid et si mal avantagé, le prit en haine, et, pour le dérober aux rires des Immortels, qui se moquaient de sa conformation, elle le précipita des hauteurs de l'Olympe. Il tomba durant un jour entier, et ce ne fut qu'au coucher du soleil qu'il s'abattit, tel un bolide, dans l'île de Lemnos. Là, avec l'aide d'un nain qui lui apprit l'art de travailler le fer, le bronze et les métaux précieux, il établit une forge dans le feu d'un volcan, et, pendant neuf années de vie laborieuse, il s'occupa à forger des œuvres merveilleuses, à tourner des boucles, des agrafes, des bracelets et des bagues. Mais, toujours fidèle au souvenir de sa mère, il résolut un jour, pour se faire rappeler auprès d'elle, d'essayer d'un expédient ingénieux. Enfoui au fond de sa forge, le divin boiteux avait là fabriqué et

envoyé à Hèra un présent magnifique. C'était un trône d'or aux ciselures délicates, mais combiné avec des liens invisibles. A peine la souveraine de l'Olympe, saisie d'admiration, s'y était-elle assise, qu'elle se sentit tout à coup enchaînée. Aucun des Immortels ne put la délivrer. Zeus envoya Hermès appeler Héphaestos. Mais le dieu du feu resta sourd tout d'abord aux suppliantes prières du messager de son père. Puis, comme il était un fils et docile et soumis, il accepta de libérer Hèra, mais à la condition qu'il resterait dans l'Olympe et obtiendrait pour épouse la très belle Aphrodite.

Une fois remonté dans le palais des Dieux, le divin forgeron s'y construisit une demeure immortelle, étincelante, toute en airain et constellée d'étoiles. Dans une dépendance il établit sa forge. Vingt creusets où bouillonnaient l'étain, l'airain, l'or et l'argent, étaient posés sur vingt forges diverses qu'activaient vingt soufflets. De toutes parts, la flamme brillait et rugissait, et l'écho des marteaux emplissait tout l'Olympe. Héphaestos se rendait au travail au lever de chaque jour. Après avoir affermi sur sa base une large et haute enclume, il prenait son marteau, manœuvrait ses tenailles, et forgeait

des ouvrages dont la riche matière, habilement œuvrée, faisait l'admiration des hommes et des Dieux. Pour Zeus, il façonna un sceptre et construisit un trône d'or. Pour Dèmèter, il incurva une éblouissante faucille, et il trempa, pour Apollon et Artémis, les pointes des flèches de leur riche carquois. Bien plus, ce divin ouvrier s'employa par lui-même, après avoir forgé la maison du Soleil, à embellir l'Olympe; il consolida, avec des plaques d'airain qui sortaient de sa forge, les murs des grands palais; il fabriqua des sièges qui se rendaient d'eux-mêmes au bon vouloir des Dieux, et il tourna les coupes dans lesquelles ils buvaient la divine ambroisie. Propice aussi et bienveillant aux hommes, il cisela pour Ariane un incomparable diadème, pour Harmonia un collier rayonnant, pour Hèraclès et Diomède une cuirasse d'or, et pour Achille, enfin, une armure complète et un luisant bouclier. Sa journée terminée, Héphaestos détournait ses soufflets des foyers, remisait ses outils dans un coffre d'argent; puis, après avoir essuyé sa face ruisselante, ses mains noircies par la suie, son cou nerveux et sa poitrine velue couverte de limailles, il se revêtait d'une tunique d'or, prenait un sceptre

solide qui lui servait de bâton, et regagnait en boitant sa place auprès des Dieux.

Divinité du feu du ciel et de la terre, Héphaestos ne fut pas seulement un forgeron céleste. Sur terre également, le feu qui s'échappait des cratères volcaniques ou des crevasses du sol provenait aussi, racontait-on, de forges souterraines qui lui appartenaient, et les sourds grondements, qui accompagnaient les tremblements de terre et les éruptions des volcans, passaient pour le bruit de ses vastes chantiers.

C'était à Lemnos surtout, où le feu, disait-on, était tombé de sa source éthérée, qu'Héphaestos avait son principal atelier. L'immense fourneau de l'Etna lui servait aussi d'officine en Sicile. Avec lui, dans cette île, travaillaient les *Cyclopes*. Géants monstrueux, les *Cyclopes* n'avaient, sous un sourcil épais et broussailleux, qu'un œil unique et terrible. Ensevelis sous l'Etna, dont le sommet témoignait de leur activité en vomissant des torrents de fumée, ils habitaient des cavités immenses où sans cesse on entendait les enclumes gémir, le fer rouge siffler dans des piscines d'eau, et les soufflets des forges se mêler au souffle puissant des forgerons. Chargés de lourds marteaux, leurs bras musclés

et redoutables se levaient tour à tour et retombaient en cadence. Des étincelles volaient de toutes parts, et les tenailles mordantes tournaient et retournaient en tout sens la masse incandescente d'où devaient sortir les terribles foudres de Zeus.

Toutefois, dans les volcans qui lui servaient de forges, Héphaestos ne se contentait pas de transformer les métaux en œuvres d'art inanimées. Il façonnait aussi des statues magnifiques, qu'il savait doter de mouvement et de vie. Des chiens d'or, des taureaux d'airain qui vomissaient des flammes, de splendides vierges, en tout semblables à des jeunes filles vivantes et possédant, comme elles, l'intelligence, la voix, l'activité, sortirent de ses mains et devinrent ses servantes.

Bien plus, ce fut à ce divin boiteux que Zeus confia le soin de façonner la première femme. Pour obéir à l'ordre de son père, Héphaestos détrempa de l'argile, la pétrit et la modela à la forme d'une vierge ravissante et semblable aux Déesses qui habitaient l'Olympe. Cette statue terminée, il lui donna comme âme une étincelle de feu. Ses yeux alors s'ouvrirent, ses membres se délièrent et sa bouche parla. Pour la parer, Athèna aux yeux pers

l'orna d'une ceinture et de riches vêtements, les Charites nouèrent sur sa blanche poitrine des colliers d'or brillants. Aphrodite au sourire engageant répandit sur sa tête la grâce enchanteresse; les Heures aux belles tresses la couronnèrent de fleurs printanières, et Zeus même, dit-on, lui fit cadeau d'un vase merveilleux.

— Prends ce vase, dit-il, mais ne l'ouvre « jamais, car les biens qu'il contient loin de toi « s'enfuiraient, et tous les maux viendraient « t'accabler à leur place. »

Pandore, c'était le nom de cette première femme, ne tarda pas, dans sa curiosité, à soulever le couvercle de ce vase enchanté. Tous les biens aussitôt en sortirent. Seule, l'Espérance resta, car *Pandore*, en remettant à temps le couvercle du vase, en arrêta l'envol.

Si la création de la première femme fut l'œuvre entière du divin forgeron, ce fut aussi à un Génie du feu, à *Prométhée*, qu'échut la tâche de créer le premier homme. Comme Héphaestos, *Prométhée* se servit de limon et de terre pour façonner le corps du premier être humain; mais, au lieu de mouiller son argile avec de l'eau, ce fut, dit-on, avec des larmes qu'il la détrempa. L'homme sortit de

ses mains, nu, sans défense et sans armes. Condamnés dès leur naissance aux tourments et aux soucis, les premiers hommes n'avaient pour se nourrir que des fruits crus et que des chairs sanglantes. Pour se vêtir, ils se couvraient de feuillage. Ignorant le bien-être que peut donner le feu qui luit au fond des âtres, ils n'avaient pour abris que des trous sans soleil, des grottes profondes dans lesquelles, pareils à des fourmis au corps long et fluet, ils se glissaient pour y passer la nuit. Pris de pitié pour leur misère, *Prométhée*, pour mettre les hommes en état de mieux vivre, de se défendre avec des armes efficaces contre les bêtes fauves, de cultiver avec les outils nécessaires la terre nourricière, résolut de leur donner le feu, et de leur apprendre, avec l'art de travailler les métaux, les moyens d'échapper à leur pitoyable et lamentable sort.

Porteur du *narthex*, tige creuse et remplie de moelle d'une haute plante appelée férule, il se rendit à Lemnos. S'approchant des forges brûlantes d'Héphaestos, il déroba une étincelle du feu qui fondait les métaux, la mit au creux de sa férule, et la porta comme une offrande aux hommes. L'humanité dès lors connut, avec le feu, le bonheur de mieux vivre, de manger

une nourriture moins sauvage, de se chauffer, de s'éclairer. Mais, dans sa joie immodérée, elle se crut l'égale des puissances divines, et oublia ses devoirs envers elles. Zeus alors, qui ne veut pas que les hommes sortent de la mesure en élevant leurs désirs plus haut que leurs destins, résolut de châtier celui dont le larcin avait occasionné cette présomption sacrilège. Il transporta *Prométhée* sur le sommet le plus haut du Caucase, et il envoya Héphaestos enchaîner ce Titan à un rocher abrupt. A contre cœur, le divin forgeron obéit.

— Vois, ô Prométhée, lui dit-il, ces marteaux, « ces anneaux, ces liens ! Pour ton malheur et « pour le mien, je vais te clouer sur cette « cime sauvage. Tu n'entendras plus nulle voix « d'homme, et jamais ici tu ne verras passer « le visage de la pitié et de la consolation. « Desséché par les rais brûlants du soleil, tu « verras se flétrir la fleur de ton corps. Trop « tard à ton gré, la nuit viendra cacher le jour « sous son manteau d'étoiles, et trop tard aussi « le soleil viendra fondre le givre du matin. « Sentinelle inquiète et douloureuse, tu resteras « sur cet affreux rocher, sans repos, sans sommeil, « sans ployer les genoux, et sans cesser de pousser

« mille gémissements inentendus et vains. »

Héphaestos alors passa les anneaux d'un incassable filet aux pieds et aux bras du malheureux *Prométhée*, et solidement les fixa au rocher. Pour comble d'infortune, chaque matin, un aigle aux ailes étendues venait se repaître de son foie immortel, et ce monstre aux serres recourbées en dévorait pendant le jour autant que dans la nuit il pouvait en renaître. Ce supplice devait durer mille ans. Mais au bout de trente ans, Zeus apaisé fit grâce à ce coupable, et consentit alors à l'introduire parmi les Bienheureux. Quant aux hommes, pour châtier leur insolente démesure, Zeus les engloutit sous les flots du déluge. La terre ne se distingua plus de l'océan, et une mer sans rivage s'étendit de partout. Seuls, *Deucalion* et *Pyrrha* échappèrent. Montés sur une barque, ils abordèrent, après neuf jours et neuf nuits de luttes et d'angoisses, sur le sommet du Parnasse. Quand les eaux se furent retirées, ce couple vertueux demanda à Zeus de repeupler le monde. Sur le conseil d'un oracle, il se voilent le visage et jettent derrière eux, par dessus leurs épaules, les *os de leur mère*, c'est à dire les rochers de la Terre. Les pierres lancées par *Deucalion* se trans-

formèrent en hommes ; celles de *Pyrrha* donnèrent naissance à des femmes.

Le plus souvent Héphaestos, ce divin fondateur des arts métallurgiques, était représenté sous les traits d'un forgeron robuste aux bras musclés, à la poitrine velue. Ses longs cheveux étaient ébouriffés, et une barbe en pointe terminait son visage empreint de bonhomie et de malignité. Il portait pour coiffure un bonnet de cuir arrondi et pointu. Sa tunique d'ouvrier était courte et sans manche ; fendue du côté droit, elle laissait à découvert l'épaule, le bras, et une moitié de poitrine saillante. De la main droite, il tenait un marteau, et de la gauche, des tenailles. Bien qu'il fût boiteux, les artistes supprimaient ce défaut, ou ne le rendaient qu'à peine perceptible.

XI

POSÉIDON OU NEPTUNE.

— Écoute-moi, Poséidon, chante un vieil hymne « en l'honneur de ce dieu, écoute-moi, ô toi « qui ébranles la terre et qui portes une sombre « chevelure ! Conduit par des chevaux rapides, « tu brandis en tes mains un long trident d'airain, « et tu diriges à travers l'eau salée ton quadruple « attelage ! O toi, à qui le sort concéda l'empire « sur les eaux profondes et larges de la mer, « protège les assises de la Terre, donne un bon « souffle aux navires, et accorde-moi la paix, la « santé et les bienfaits d'une richesse irrépro- « chable ! »

Poséidon, en effet, était le dieu de la mer. Frère de Zeus, roi du vaste ciel, il avait obtenu en partage, quand l'héritage du monde universel fut partagé en trois lots, de régner en maître sur l'océan, les îles et les rivages. Ce souverain des eaux en habitait les glauques profondeurs. Bien au-dessous des vagues et comme au sein profond d'une améthyste liquide, s'étendait sa

demeure. Toutes les plus transparentes irisations des nacres en ornaient les parois, et toute la diversité des plantes de la mer en décorait les jardins. Ce souverain seigneur du royaume des ondes, quand il quittait sa féerique habitation, se recouvrait d'abord d'une cuirasse éclatante; prenant ensuite son trident d'une main et de l'autre les guides, il montait sur un char traîné par deux ou par quatre chevaux. La mer en souriant s'ouvrait à son passage; les Dauphins bondissaient et les monstres marins, reconnaissant leur maître, sortaient de leurs retraites, se groupaient pour le suivre ou pour lui faire escorte. La colère des flots s'apaisait tout à coup; la joie rendait la mer tranquille et lumineuse, et le souffle d'une brise odorante et légère moirait à peine l'immensité de la plaine liquide au-dessus de laquelle flottaient, comme une blanche écume, les crinières au long poil des chevaux qui faisaient rouler, sans mouiller son essieu, le quadrige sacré.

D'autres fois, Poséidon, sujet comme son frère à de brusques colères, assombrissait la surface des eaux et soulevait avec un bruit terrifiant, des vagues formidables. Alors, du fond de l'horizon on voyait accourir, furibonds

et tragiques, tout blancs d'écume et ruisselants d'onde amère, les chevaux du dieu des tempêtes marines. Des nuages lugubres attristaient l'étendue, de redoutables vents se déchaînaient dans le ciel, et le sauvage tumulte des vagues en fureur tourmentait les carènes, brisait les mâts, déchirait les voiles et forçait les navires à s'enfoncer dans les sables ou à échouer sur des bancs de rochers inconnus.

Non seulement Poséidon, en soulevant les flots, brisait le calme des mers, mais, en suscitant les vagues mugissantes et les raz de marée qui venaient s'écrouler aux pieds des hautes falaises, les erroder, les secouer et les abattre, ce dieu était censé, dans sa colère, avoir la puissance d'ébranler les rivages et de convulsionner le sol des continents. Voyait-on des îles et des îlots parsemés dans la mer, de larges déchirures dans le flanc d'un littoral abrupt, c'était le trident de ce dieu qui avait fendu les rochers, démantelé les montagnes, et fait rouler au large, pour en former autant d'îles, les formidables blocs qu'il en avait détachés.

D'autre part, pour expliquer l'apparition des sources que souvent font jaillir, en disloquant le sol, les tremblements de terre, on disait

encore que c'était en frappant un coup de son trident, que Poséidon les faisait apparaître. Mais, s'il était au pouvoir de ce dieu de faire sourdre les eaux dans les contrées les plus arides, il pouvait aussi, par un effet inverse, dessécher un pays et en tarir les puits et les citernes. Un jour, raconte-t-on, pour se venger d'Inacchos qui, dans la dispute du sol de l'Argolide, avait pris parti pour Hèra contre Poséidon, ce dieu frappa le sol et fit d'un coup tarir les sources et les fontaines qui fertilisaient cette riante contrée. Inacchos, sans eau dans son palais, envoya toutes ses filles dans différentes directions à la recherche d'une onde nourricière. L'une d'elles, *Amymone*, après de longues courses fatigantes et vaines, s'endormit sous un arbre. Réveillée par un cerf qui passait auprès d'elle, la jeune fille se leva aussitôt, tendit son arc et décocha un trait. Mais la flèche, au lieu d'atteindre le cerf, alla frapper un satyre qui dormait dans un fourré voisin. Sanglant et furieux, le satyre alors, en criant sa vengeance, se mit à poursuivre la nymphe qui avait fui aussitôt que de son erreur elle s'était aperçue. Sur le point d'être atteinte, *Amymone* implora le secours du dieu qui ébranle la terre. Au même

instant, Poséidon apparut et lança son trident contre le pourchasseur. Le coup fut si violent que l'arme terrible, après avoir de part en part traversé le corps de cet odieux satyre, alla se planter en sifflant dans le cœur d'un rocher.

— Que cherches-tu, jeune fille, lui dit alors « le dieu aux cheveux d'un bleu sombre?

— Une source où je puisse, dit-elle, étancher « la soif qui me dévore et qui brûle la terre.

— Retire alors le trident du rocher où mon « bras l'a planté. »

Amymone, docile, arracha le trident, et aussitôt trois filets d'eau limpide coulèrent des trois trous que la fourche à trois dents avait creusés dans la pierre.

L'épouse de Poséidon s'appelait *Amphitrite*. Avant de devenir l'auguste reine des mers, *Amphitrite* n'était qu'une nymphe, fille de l'Océan. Un jour, dit-on, qu'elle dansait en l'île de Naxos, au milieu des autres Océanides qu'elle éclipsait par sa beauté, Poséidon l'aperçut, s'éprit d'elle et voulut la ravir. Mais la nymphe effarée, plongeant dans l'eau profonde, disparut aussitôt. Pour la poursuivre, Poséidon alors envoya un dauphin. Ce poisson la suivit partout où elle alla. Et, quand la fatigue la prit, il se

saisit d'elle, la chargea sur son dos et la ramena entre les bras du dieu. Leur mariage se fit dans le palais que cache et que recouvre l'immensité des flots. De leur union naquit bientôt un rejeton dont le buste était semblable à celui des hommes et des Dieux; mais, à partir de ses flancs couverts d'algues, son corps s'allongeait en longue queue de poisson. A peine né, cet enfant, qui s'appelait *Triton*, devint le serviteur et le messager de ses augustes parents. Son attribut ordinaire était une conque marine. Quand il l'enflait de son souffle puissant, il en tirait des sons qui rappelaient le mugissement de la mer en fureur. Ce fils unique de Poséidon et d'Amphitrite ne tarda pas, en s'unissant aux filles de la Mer, à se multiplier. Il engendra une foule de monstres, qui tenaient à la fois, comme leur père, de l'homme et du poisson. Alors, quand le souverain et la souveraine des ondes sortaient de leur retraite et se risquaient à parcourir la vaste plaine du royaume des eaux, tous les *Tritons*, en sonnant de la trompe, calmaient les flots mouvants et précédaient le char aux blancs coursiers de ce couple divin. Les filles de la Mer, les *Néréïdes* aux seins nus, les accompagnaient en s'ébattant

dans les lames argentées. Leur père, *Nérée*, ce vieillard des mers qui en connaissait toutes les routes, conduisait le cortège et le guidait au souffle d'une brise parfumée. *Protée*, cet autre vieillard chargé du soin des troupeaux du souverain qui régnait sur les humides campagnes, faisait monter à leur surface mille formes fugitives, mille changeants fantômes. Des *Centaures marins* soulevaient des flots d'écume et se cabraient comme des lames avant de s'écrouler. Des *Hippocampes* aux ondoyants et aux brusques replis portaient en croupe des Nymphes ravissantes qui jouaient de la lyre, et des Amours sans nombre folâtraient et riaient sur le dos squameux des *Dauphins* azurés. Parfois aussi, les *Sirènes*, ces Muses de la mer, au corps d'oiseau et à tête de femme, quittant leurs roches escarpées, se joignaient aux *Tritons*, et accompagnaient de leur voix mélodieuse le chant des conques recourbées.

Les *Tritons* pourtant ne furent pas les seuls enfants de Poséidon. La mer, en effet, ne portait pas que des bancs de poissons frétillant au soleil, que des troupeaux de thons; elle vomissait parfois, racontait-on, du sein de ses flots courroucés, d'épouvantables monstres qui ravageaient

les côtes. Les plus célèbres de ces fils monstrueux du roi puissant des mers furent *Polyphème* et *Antée.*

Polyphème, géant terrible et redoutable, habitait les côtes de Sicile. Une chevelure épaisse dominait son front bas et, comme une forêt, ombrageait ses épaules. Ses membres formidables étaient hérissés de longs poils, et, entre son front ridé et son nez écrasé, sous un sourcil qui étendait d'une oreille à une autre un arc de broussailles, s'ouvrait un œil unique, large comme un bouclier.

Dès le matin, appuyé sur un pin en guise de bâton, il parcourait le rivage à grands pas, arrêtait, pillait et massacrait les voyageurs qu'égarait la tempête, et ne rentrait que le soir se reposer en son antre. Parfois aussi, au cours de la journée, il s'asseyait au milieu de ses brebis qui le suivaient d'elles-mêmes, jouait d'une flûte formée de cent roseaux, et faisait frémir les montagnes et la mer de sifflements aigus. Or, non loin des parages que dévastait ce géant, vivait une nymphe candide qui se nommait *Galathée*. Son teint, disait-on, était plus blanc qu'un lys, sa peau plus douce qu'un duvet de jeune cygne, et sa taille souple comme

l'osier. Étant un jour venue en compagnie de sa mère cueillir des fleurs sur la montagne où paissait le troupeau de *Polyphème*, le Cyclope la vit et s'en éprit. Mais *Galathée* aimait *Acis*. Ce jeune pâtre, qu'elle chérissait de tout son cœur, avait seize ans ; il était beau comme Adonis, et son gracieux visage, au lieu de disparaître sous une barbe négligée et touffue, avait l'éclat doré des moissons au soleil. En vain, pour plaire à *Galathée*, *Polyphème* peignait avec un râteau sa rude chevelure ; en vain travaillait-il à couper avec une faulx sa barbe broussailleuse, et à essayer d'adoucir, en se composant un visage, l'aspect farouche et repoussant de ses traits. Rien ne pouvait arriver à fléchir le cœur, par ailleurs occupé, de cette nymphe rebelle. Un jour, cependant, *Polyphème* aperçut la vierge qu'il aimait se baigner dans les flots :

— O Galathée, s'écria-t-il, nymphe dont le « corps est plus poli que la coquille usée lente- « ment par la vague, laisse la glauque mer « étreindre les rivages, et viens auprès de moi. « J'ai sur le flanc de la montagne un antre « profond, creusé dans le rocher. Là, des lauriers, « de fiers cyprès, un lierre sombre, une vigne

« aux doux fruits, une eau fraîche que l'Etna « m'envoie de ses neiges sans tache, te préser- « veront des ardeurs de l'été. Viens, Galathée, « prends pitié de moi, je t'en supplie; cesse « d'aimer Acis; ne sois plus pour moi comme un « serpent que foule le pied de mes brebis, et « guéris-moi en arrachant de mon cœur la « flèche acérée qui le perce ! »

D'aussi pressants appels n'attendrirent point le cœur de *Galathée*; car, dès que *Polyphème* eut fini de parler, la nymphe, plus agile que le cerf devant la meute aboyante, disparut dans les flots. Seul et de plus en plus torturé par la blessure cuisante de Kypris, le Cyclope errait en rugissant à travers monts et bois. Or, un jour que, sombre et farouche, il marchait à grands pas sur le bord d'un plateau qui surplombait la mer, *Polyphème* aperçut, en contrebas sur le sable, *Acis* et *Galathée*. Éperdu de jalousie féroce, ce géant s'arrêta, considéra le couple et s'écria d'une voix forcenée :

— Je vous vois, malheureux ! Mais ce sont « là vos dernières caresses ! »

En entendant cette menace, *Galathée* comprit tout aussitôt et plongea dans la mer. *Acis* se disposait à fuir dans l'intérieur des terres.

Mais *Polyphème*, saisissant comme une balle un bloc énorme de rocher, l'envoya s'abattre sur le malheureux fuyard. Le jeune pâtre fut enseveli sous une avalanche de pierres et, du sang qui coulait de son corps écrasé, une source naquit.

Sur les côtes arides de Libye, Poséidon, s'étant uni à la Terre, donna naissance à *Antée*. La violence de cet autre formidable géant égalait celle des vagues les plus échevelées. Sa force ne connaissait aucune lassitude, car, dès que son corps fatigué touchait terre, *Antée* y reprenait une vigueur nouvelle et recouvrait pour l'attaque une jeune fraîcheur. Il avait un antre élevé pour demeure. Les lionceaux qu'il prenait à la chasse lui servaient de pâture, et il dormait la nuit, pour alimenter et rénover sa puissance, non point sur les toisons des fauves qu'il avait abattus, ni sur un lit de feuilles, mais sur le sein dur et nu de sa mère. Bêtes et hommes, tout périssait dans le royaume arbitraire qu'il s'était arrogé. Quand, par terre ou par mer, un étranger y pénétrait, *Antée* le provoquait à la lutte, le terrassait, le tuait, et se servait du crâne de sa victime pour décorer le temple qu'il avait, sur le bord du rivage,

édifié à son père. A la fin, la renommée d'une telle cruauté attira en Libye le magnanime *Hèraclès*. Ce héros, en effet, avait reçu des Dieux la mission de purger de leurs monstres les côtes et les routes. Quand *Hèraclès* et le géant s'affrontèrent, vainement leurs puissantes mains s'attaquèrent d'abord à leurs robustes cous. Leurs têtes restaient inébranlables, et leurs fronts courroucés n'étaient pas inclinés. Chacun d'eux s'étonnait de trouver son égal. *Hèraclès*, en ménageant ses forces au début de la lutte, sentit bientôt fléchir celles de son rival. Le voyant hors d'haleine et ruisselant de sueur, il lui secoua très violemment la tête; puis, nouant ses bras nerveux autour des flancs d'*Antée*, il souleva, étendit et roula le géant sur le sol. Mais la Terre, en buvant la sueur de son fils, lui rajeunit le sang d'une fraîche vigueur. Tendant alors ses muscles pour un nouvel assaut, arcboutant et ses jambes et son corps, il se dégagea par une violente secousse des nœuds d'airain qu'étaient pour lui les bras du puissant *Hèraclès*. La lutte à ce moment redevint plus pressante. *Antée* était debout, et chaque fois que le fils de Zeus allait de nouveau entre ses bras l'étreindre, le géant se laissait

de lui-même écrouler sur le sol. Tout ce que la Terre, sa mère, avait de force et de vie, passait alors dans le corps de son fils, et Antée se relevait plus vigoureux que jamais. *Hèraclès*, enfin, s'était aperçu du merveilleux secours qu'*Antée* puisait quand il gisait étendu sur le sable, s'écria :

— Debout, Antée. Je ne veux plus te per-
« mettre de renouveler ta vigueur : tu périras
« écrasé sur mon sein ! »

A ces mots, *Hèraclès* empoigna le redoutable géant, l'arracha de la terre, et le tint serré si longtemps et si fort sur sa vaste poitrine, qu'il l'étouffa.

On raconte aussi, au sujet de *Procruste*, un autre fils du divin Poséidon, une légende qui fut une des plus populaires de la mythologie.

Brigand fameux et redouté, posté entre les plaines d'Eleusis et d'Athènes, *Procruste* arrêtait les voyageurs qu'il trouvait sur sa route, les dépouillait et les soumettait à un étrange supplice. Il les étendait sur un lit qui jamais ne se trouvait adapté à leur taille. Quand leurs jambes en dépassaient la longueur, ce brigand les coupait à la mesure du lit; étaient-elles trop courtes, *Procruste* les étirait au moyen

de cordages et de coups de marteau, jusqu'à ce qu'elles atteignissent la dimension voulue. Mais les Dieux ne voulurent pas laisser trop longtemps impunis de si odieux méfaits; ils envoyèrent *Thésée* faire subir à *Procruste* le même supplice qu'il avait infligé à tant de malheureux.

Poséidon est ordinairement représenté sous les traits d'un homme au corps puissant et à large poitrine. Son attitude et sa physionomie, quoique parfois un peu soucieuses et sombres, ont une royale et calme majesté. Il porte de longs cheveux avec de grandes boucles qui lui retombent par devant les épaules. Qu'il soit nu ou drapé, on le reconnaît toujours au trident sur lequel il s'appuie. Parmi les poissons, le thon, le dauphin, l'hippocampe lui étaient particulièrement consacrés. Le cheval et le taureau, l'un symbolisant les vagues qui écument, galopent et se cabrent, l'autre, la sauvage énergie de la mer mugissante, étaient, entre tous les animaux terrestres, les victimes que préféraient ses autels.

XII

HADÈS OU PLUTON.

Quand les trois fils de Cronos se partagèrent l'héritage de leur père, la mer écumeuse, dit Homère, échut à Poséidon, le vaste ciel avec tous ses nuages fut l'apanage de Zeus, et Hadès ou *Pluton* obtint comme domaine propre le monde souterrain. Vivant toujours au sein d'une nuit épaisse et profonde, à jamais confiné dans un empire d'insondable tristesse, Hadès, coiffé d'un casque qui le rendait invisible, était le sombre roi du royaume des Morts. Son nom seul inspirait l'épouvante, et on l'appelait l'invincible, le farouche, l'intraitable, l'inexorable, l'abominable Hadès. Toujours occupé, comme un grand hôtelier, à recevoir toux ceux que le bâton d'Hermès conduisait à ses portes et entassait, comme un troupeau livide, dans le chemin creux de la mort, ce sombre chef d'une innombrable armée ne sortit qu'une fois, et pour un court instant, de son royaume sans lumière.

Un jour, raconte-t-on, ce roi du monde

invisible voulut s'adjoindre une reine. Mais, comme il savait qu'aucune femme ne voudrait de plein gré consentir à descendre vivante dans son palais ténébreux, Hadès résolut d'enlever par la force la fille de *Dèmèter*, la chaste et jeune *Corè*.

Belle comme un printemps d'Attique, cette jeune vierge avait pour habitude, quand venaient les beaux jours, d'aller avec les compagnes ordinaires de ses jeux, les filles de l'Océan, cueillir des fleurs dans de vertes prairies. Or, cette troupe aux pieds nus de vierges aux amples tuniques parvint un jour en un lieu où des eaux, tombant de hauts rochers, entretenaient une fraîcheur exquise. Emaillée de mille fleurs, la terre étendait devant elles comme un tapis royal. Ravie, *Corè* s'écria :

— Allons, ô mes riantes compagnes, venez et « remplissez vos blanches robes de fleurs, et cou-« ronnez vos fronts ! »

L'une, à ces mots, se hâta d'apporter de délicates corbeilles ; l'autre, de dénouer sa ceinture et d'agrandir le sein de sa robe aux longs plis. Celle-ci s'empressa de cueillir des soucis, celle-la préféra ramasser des violettes, ou détacher avec l'ongle les pavots de leur tige. L'hyacinthe

retenait les unes; l'amarante, les autres. Mais la rose surtout était à foison récoltée, et avec elle, les mille fleurs sans nom des humides prairies. Quant à *Corè*, elle attachait son choix au lys et au safran. Cependant, entraînées de fleur en fleur, comme un essaim de papillons, les jeunes filles peu à peu dans les champs s'espacèrent. *Corè* bientôt se trouva toute seule. Soudain, cette désirable vierge vit sortir de terre et fleurir sous ses yeux une merveilleuse plante. C'était un narcisse d'un épanouissement admirable, d'une couleur attirante et d'un rare parfum. Interdite d'abord, la fille de Dèmèter ne résista pas au plaisir de cueillir ce magnifique ornement. Mais à peine l'eut-elle effleuré de ses doigts, que la terre s'entr'ouvrit, et que, traîné par quatre chevaux noirs, le char du sombre roi des Ombres sortit d'un trou béant. Sans lâcher bride, Hadès saisit la vierge par le milieu du corps, l'enleva et reprit le chemin des Enfers. Tremblante et éperdue, en vain la virginale déesse poussait des cris perçants; aucun des Immortels, aucun des hommes n'entendit sa déplorable voix. Aussi longtemps qu'elle vit la terre et le soleil, elle espéra que sa vénérable mère ou que l'œil d'un des Dieux pourrait

l'apercevoir, et cet espoir adoucissait son immense détresse. Mais, comme les noirs coursiers n'avançaient qu'avec peine, éblouis par une lumière trop vive pour leurs yeux, le dieu des Morts frappa soudain la terre d'un coup de son trident. Le sol ébranlé lui ouvrit un chemin, et le char en roulant s'engouffra dans l'abîme. *Corè* alors, avant de disparaître, jeta un si grand cri que, du sommet des montagnes aux profondeurs de la mer, on entendit cet appel. Son auguste mère, la sœur même de Zeus, tressaillit et comprit. Une douleur aiguë lui transperça le cœur. Elle déchira les bandeaux qui retenaient sa longue chevelure, jeta sur ses épaules un long voile de deuil, quitta l'Olympe et s'élança, telle un oiseau blessé, sur la terre nourricière et sur les flots salés, à la recherche de son enfant disparue. Mais aucun des Dieux ni aucun des mortels qu'elle rencontra sur sa route ne voulut lui indiquer le nom du ravisseur, ni la rassurer sur le sort de sa fille.

Pendant neuf jours et neuf nuits, la vénérable et sainte *Dèmèter* parcourut monts et vaux, en tenant en ses mains des torches enflammées. A la dixième aurore, elle réussit à s'approcher d'Hécate qui lui dit :

— Auguste Dèmèter, j'ai bien entendu une « voix qui criait, mais je ne puis te dire quel « est celui qui se rendit coupable du rapt de « ta fille, ni te découvrir le lieu où l'on retient « l'objet de ta tendresse. »

Accablée de douleurs, *Dèmèter* écouta sans répondre, et poursuivit, en compagnie d'Hécate, ses ardentes recherches. Tout en cheminant, les deux déesses parvinrent sous les murs du palais du Soleil et en passèrent les hautes portes d'or. Elles espéraient que l'enlèvement de *Corè* n'avait point échappé aux regards perspicaces de ce divin témoin de toutes choses. Effectivement, aux pressantes questions de cette mère éplorée, le Soleil répondit :

— Puissante Dèmèter, je prends en pitié « les douleurs que tu souffres. Nul autre des « Immortels n'est cause de tes malheurs, que « le grand Zeus, qui permit à Hadès de nommer « ta fille son épouse. C'est Hadès, en effet, le « frère du Roi du Ciel, qui a ravi Corè, en « l'enlevant, malgré ses cris, sur son char infernal, « et qui, lui-même, l'a conduite et fixée dans « le royaume des épaisses ténèbres. Elle y sera « désormais, sous le nom de Perséphone, car « tel est l'ordre d'en-haut, la reine des Enfers. »

A cette terrible et désastreuse nouvelle, le tourment de cette divine mère ne connut plus de bornes. Irritée contre le maître des Dieux, elle quitta tout à fait son trône sur l'Olympe, abandonna les traits d'une déesse pour le visage d'une femme vieillie et décrépite, et, sous cette forme, recouverte de pauvres vêtements, elle se remit à parcourir les villes et les campagnes. Après mille courses vagabondes, elle arriva enfin dans le territoire vénéré d'Eleusis. Là, exténuée de fatigue, elle s'assit sur le bord d'un sentier rocailleux, et se mit à pleurer. Or, portant des glands dans un bissac et du bois sec sur son dos, un vieillard, que suivaient sa fille avec deux chèvres, la rencontra.

— Mère, lui dit la jeune fille — et ce nom de mère fit tressaillir le cœur de *Dèmèter* — « que faites-vous ici ? Ne pleurez plus loin d'un « foyer; venez dans la maison de mon père; « et, si vous entrez sous l'humble toit de sa « cabane, vous n'aurez pas de longtemps à « chercher un asile plus hospitalier. »

Le vieillard lui-même joignit alors sa prière à celle de sa fille ; mais *Dèmèter* éplorée se contenta de répondre :

— Puisses-tu, vieillard, jouir longtemps de

« la vie et du doux nom de père ! Pour moi, « j'ai perdu toute la joie de vivre, et rien au « monde ne peut me consoler. »

Elle dit, et un flot brûlant de larmes ruissela sur ses joues creusées par la souffrance. Attendris, la jeune fille et le vieillard versèrent aussi des pleurs de commisération, et reprirent ensemble :

— Puisse n'être pas perdue pour toi celle « que tu sembles pleurer ! Lève-toi, console-toi, « et ne dédaigne pas le bon repos de notre « pauvre cabane.

— Eh bien, conduisez-moi, répliqua *Dèmèter* « en se levant de la pierre où elle était assise. « Vous avez su trouver les paroles qu'il fallait « pour me persuader. »

Mais à peine la sainte *Dèmèter* avait-elle franchi le seuil en terre battue de cette humble chaumière qu'elle y trouva partout l'image de la douleur. Le dernier-né de la maîtresse de ce pauvre logis, *Triptolème*, était au seuil de la mort. Le mal aigu dont il souffrait ne lui laissait aucun repos ; ses cris étaient continuels, et nul ne gardait plus l'espoir de le sauver. La grande déesse prit alors ce petit être en ses bras, et lui baisa le front. Pour l'assoupir, elle

lui fit boire du lait tiède mêlé à une décoction de graines de pavots. Trois fois elle le caressa de ses mains, et trois fois elle répéta sur lui des paroles magiques. Enfin, voyant déjà sa pâleur disparaître et le sourire refleurir sur sa bouche, elle approcha du feu son corps fiévreux et amaigri. La mère, craignant à cette vue que son enfant ne fût brûlé, s'écria tout à coup :

— Que faites-vous, misérable ? » Tout en disant, elle arracha aux flammes et aux soins de *Dèmèter* la fleur chétive de son sein maternel.

Changeant alors de forme, la déesse reprit son auguste visage. La beauté du ciel respirait autour d'elle; une agréable odeur s'échappait de ses voiles, et la lumière émanant de son corps illuminait les plus profonds recoins de cette humble cabane.

— Je voulais, femme, répondit avec calme « l'insigne *Dèmèter*, rendre ton fils immortel. Tu « ne l'as point voulu. Il mourra donc, comme « un simple mortel. Néanmoins, pour reconnaître « ton hospitalité, ton enfant guérira. Il sera « grand et réputé parmi les hommes, car c'est « lui, le premier, qui leur enseignera à labourer « la terre, à semer le blé, à fouler les moissons « et à user, au lieu de fruits sauvages, de pain

« pour se nourrir. Bien plus, je veux qu'il me « bâtisse ici un temple magnifique. Il en sera « le grand prêtre, et les mortels, en venant près « de lui s'initier aux *Mystères* que je lui confierai, « ne craindront plus désormais de mourir, car « ils sauront les secrets qui peuvent rendre « l'immortalité bienheureuse. »

Ayant ainsi parlé, la vénérable *Dèmèter* quitta cette pauvre cabane, et vint se réfugier, toujours consumée de regrets et de plus en plus désireuse de retrouver sa fille, dans l'enceinte du temple qu'on allait lui bâtir.

De vieux poètes pourtant nous ont transmis, avec une légère variante, cette partie de la légende de *Dèmèter* que nous venons de raconter. Lorsque la sainte déesse, rapportent-ils, parvint sur le territoire de l'odorante Eleusis, elle s'assit, épuisée de lassitude, à l'ombre d'un olivier touffu, près du puits *Parthénios*. Ce fut là que les filles de *Kéléos*, qui venaient puiser de l'eau vive dans des vases d'airain pour la porter dans le palais de leur père, rencontrèrent cette malheureuse errante.

— D'où viens-tu, vieille femme, lui dirent-« elles ? Pourquoi, au lieu de t'éloigner de la « ville, ne t'es-tu pas approchée de nos demeures ?

« Là, dans nos palais ombragés, il y a pour nous « servir des femmes de ton âge; elles t'auraient « accueillie avec égard et tendresse. »

Dèmèter, qui ne voulait point se faire reconnaître, leur répondit ainsi :

— Portée sur le vaste dos de la mer, je viens « de l'île de Crète. D'odieux pirates m'avaient « enlevée; mais, durant qu'ils prenaient leur « repas du soir, je me suis, en longeant la côte « et en m'enfonçant dans les terres noyées « d'ombre, délivrée de leurs mains. Dans mes « courses accablantes, je suis parvenue en ces « lieux, ignorant à la fois et en quelle contrée « je me trouve et quels sont les noms des hommes « qui l'habitent. Prenez pitié de moi, jeunes « filles ! Accueillez-moi; secourez-moi. Pour ne « point être à charge, j'accepte volontiers, dans « la maison qui voudra m'abriter, un emploi « de nourrice ou bien de femme âgée. »

Ainsi parla *Dèmèter*. Rapportant les vases brillants qu'elles avaient remplis d'eau, les filles de *Kéléos* s'en retournèrent dans leurs chères demeures, et firent part à leur mère de tout ce qu'elles avaient vu.

— Allez, mes filles, leur dit alors *Métanire* au « grand cœur, allez retrouver cette malheureuse

« femme. Priez-la de vous suivre. Je la prends « chez moi, et lui promets bon salaire. »

A ces mots, telles de jeunes biches, les filles de *Kéléos* s'élancèrent sur la route qui conduit à la source. Elles s'approchèrent de nouveau de *Dèmèter* et la prièrent de venir chez leur mère. La grande déesse se leva; et, la tête recouverte d'un voile, elle s'avança gravement avec elles. Bientôt elles arrivèrent au palais de *Kéléos*, et s'engagèrent sous le portique où était assise, tout près de la porte solide, *Métanire*, la mère des jeunes filles, qui tenait en ses bras son dernier nouveau-né. Dès que *Dèmèter* franchit le seuil de cette hospitalière demeure, un éclat divin illumina le palais, et les voiles bleus, qui la couvraient jusqu'aux pieds, se changèrent un instant en une céleste lumière. *Métanire*, saisie de crainte et de respect, se leva, céda son siège et engagea la déesse à s'asseoir. Mais la Mère affligée ne voulut point prendre place sur ce trône éclatant. Elle resta silencieuse, immobile et debout, jusqu'à ce que *Jambè*, la plus jeune des filles, lui présenta, après l'avoir recouvert d'une peau de brebis, un siège plus commun. S'étant alors assise, *Dèmèter* retenait toujours de ses deux

mains son voile sur ses yeux. Muette de douleur, elle refusa breuvage et nourriture, jusqu'à ce que la sage et la bonne *Jambè* fît enfin éclore, par d'aimables saillies, un sourire sur ce divin mais douloureux visage. *Dèmèter* alors accepta une boisson composée d'eau, de farine et de menthe broyée.

— Salut, étrangère, lui dit à ce moment « *Métanire*. Puisque les Dieux t'envoient dans « nos riches demeures, tout ce qui est à moi « sera aussi à toi. Sois la nourrice de ce petit « enfant que j'ai eu sur le tard, et, s'il parvient, « grâce à tes soins, au terme heureux d'une belle « adolescence, tu en seras récompensée et enviée.

— Salut aussi à toi, répondit *Dèmèter* à la « belle couronne. Je me charge de ton enfant, « et je le conduirai, sois-en sûre, sur le chemin « de tes vœux. »

A peine eut-elle ainsi parlé, que *Dèmèter* accueillit sur son sein odorant et dans ses mains maternelles, le fils de *Métanire*. Depuis ce jour, merveilleux prodige, l'enfant grandissait comme un dieu, sans se nourrir de pain et sans prendre le sein. La divine nourrice l'oignait d'ambroisie, l'animait de son souffle et le berçait en ses bras. Pendant la nuit et à l'insu de ses parents, elle

le cachait, comme un tison, dans la force du feu. Mais un jour, *Métanire* aperçut *Dèmèter* qui mettait l'enfant dans la flamme. Épouvantée et s'imaginant que son fils allait périr, elle jeta un grand cri. A ce funeste appel, la déesse irritée retira l'enfant du feu et l'abandonna désormais aux seuls soins de sa mère.

— Je voulais, lui dit-elle, affranchir ton fils « de la vieillesse et de la mort. Tu ne l'as point « voulu. Il mourra donc. Mais, comme cet « enfant a reposé sur mes genoux et dormi « en mes bras, il en recueillera une gloire in- « corruptible, car je suis la glorieuse Dèmèter, « l'honneur et le charme des hommes et des « Dieux. Il faut donc que tout le peuple éleu- « sinien me bâtisse, non loin de la ville et de « ses murs élevés, un temple avec un grand « autel ; je veux que ton fils en soit le premier « prêtre. »

Comme elle disait ces mots, l'humble servante se fit connaître en déesse. Une odeur parfumée s'exhala de ses voiles ; ses boucles blondes flottèrent sur ses blanches épaules, et une lumière éclatante et dorée, comme celle de l'éclair, inonda le palais. *Dèmèter* alors quitta la maison de *Kéléos*. Quand le temple désiré

fut construit sur la colline désignée, elle vint, toujours consumée de tristesse par le désir qu'elle éprouvait de sa fille à l'ample tunique, y résider, y attendre, y pleurer. Or, comme cette mère affligée était la blonde déesse qui fait germer les blés et se gonfler les fruits, elle prépara, dans son courroux et son ressentiment, une année de disette effroyable. La terre ne fit lever aucune semence. En vain les grands bœufs labourèrent, et en vain la herse enfouit le grain dans le sol. Rien ne poussa. Un soleil de feu, faute d'humidité, dévora tous les germes.

La race entière des mortels eût péri, si Zeus ne s'en fût inquiété. Touché de la détresse des hommes et de leurs supplications, il envoya sa messagère Iris auprès de *Dèmèter*. Mais la déesse obstinément repoussa les prières de l'envoyée céleste, et resta sourde aux ordres mêmes de Zeus. « La Terre, répondit-elle, ne « portera pas de blé, et Dèmèter ne remontera « point dans l'Olympe, tant qu'elle n'aura pas « retrouvé et revu sa fille au doux regard ! »

Zeus alors députa Hermès auprès d'Hadès pour obtenir de lui, en faveur des humains, que *Perséphone* revînt à la lumière. Le roi aux cheveux noirs et aux sombres sourcils de

l'empire des Morts y consentit, à condition toutefois que son épouse le rejoindrait sans tarder; puis, pour la contraindre à ne pas oublier sa promesse, Hadès lui fit manger des pépins de grenade. *Perséphone* ensuite monta sur le char de son divin époux, et, sous la conduite d'Hermès, elle arriva bientôt devant le temple odorant de parfums dans lequel *Dèmèter* abritait sa douleur. Quand cette mère vit approcher sa fille, elle s'élança vers elle. De son côté, *Perséphone*, sautant à bas du char, courut dans les bras de sa mère, l'embrassa longuement et sécha les larmes qui depuis si longtemps coulaient et ruisselaient sur ses joues maternelles. Ayant ainsi revu et retrouvé sa fille, *Dèmèter* se départit de sa vive colère. Toute la terre se rechargea de fleurs, de moissons et de fruits. Et, sur la promesse qu'elle y verrait sa fille les deux tiers de l'année, la déesse consentit à remonter dans l'Olympe. Depuis ce jour, en effet, *Corè* passa avec sa mère et les autres Dieux olympiens les deux tiers de sa vie, et l'autre tiers, sous le nom de *Perséphone*, aux côtés de son époux, dans les profondeurs assombries de la terre. Là, elle régnait avec lui sur le peuple décoloré des Ombres qui voltigeaient

au sein d'une nuit éternelle. Le trône d'or où elle était assise occupait le milieu du gouffre insondable qu'on appelait le *Tartare*.

Ce sombre abîme sur lequel régnait Hadès était comme une prison immense aux ramifications profondes et multiples. De larges portes, toujours ouvertes pour la foule sans nombre qui s'y pressait et à jamais fermées pour tous ceux qui les avaient passées, en indiquaient l'inévitable accès. Le seuil d'airain en était défendu par un chien de garde terrible : *Cerbère*. Toujours aux aguets, ce monstre à trois têtes et à queue de serpent semblait flatter et caresser les Ombres qui entraient. Mais une fois qu'elles avaient franchi le pas inexorable des portes, il s'opposait avec des aboiements hargneux et redoutables à toute tentative de retour en arrière, et torturait de sa triple mâchoire aux dents noires et tranchantes celles qui s'y risquaient. Tout ce que la mort moissonnait sur la terre tombait sous le sceptre d'Hadès, augmentait sa richesse et devenait sa proie. Conduites par Hermès, les âmes arrivaient par troupeaux. Elles rencontraient, dès leur entrée en ce triste séjour, coulant entre des rochers escarpés et traversant des étangs glacés, des

lacs de poix bouillante et des mares tourmentées par de terribles vents, un fleuve trouble et fangeux, qui s'appelait l'*Achéron* ou le fleuve des douleurs. Plus loin, elles voyaient les flammes que charriait à torrents le *Pyriphlégéthon*; elles entendaient avec horreur le fracas gémissant du *Cocyte* qui roulait les larmes des méchants, et le tumulte sauvage et exécré du *Styx* aux eaux nauséabondes. Pour traverser ces fleuves, les âmes montaient sur une barque noire que conduisait *Charon*. Toutes pourtant n'arrivaient pas à traverser les eaux bourbeuses des marécages enflammés de l'Enfer. Ce vieux nocher, en effet, à barbe limoneuse, repoussait impitoyablement à grands coups d'aviron les ombres de ceux qui avaient été privés de sépulture, ou qui ne pouvaient pas lui payer leur passage. Il les laissait errer pendant cent ans sur le bord de ces fleuves où vainement, d'une rive vers l'autre, elles tendaient en criant leurs mains désespérées. C'était pour payer leur passage sur la barque infernale que l'on glissait dans la bouche des morts, avant de les mettre au tombeau, le menue monnaie qu'on y retrouve encore. Lorsque les âmes avaient enfin passé les quatre fleuves infernaux, elles parvenaient

ensuite dans une morne contrée où ne se voyaient de toutes parts que des prairies d'asphodèles. Là, dans cette plaine uniforme et toujours battue par une bise sauvage, aboutissaient trois chemins. L'un était la route qu'elles avaient suivie pour s'y rendre; l'autre conduisait aux *Iles Bienheureuses* ou aux *Champs-Elysées*, et la troisième, enfin, aboutissait dans les profondeurs les plus reculées du *Tartare*. Le carrefour où se réunissaient ces trois routes se dénommait le *Champ de Vérité*. Là, au pied du trône majestueux d'Hadès, sous le regard du dieu dont la mémoire ne peut rien oublier et dont l'esprit sonde toute pensée, les âmes des morts devaient être jugées. Trois assesseurs : *Minos*, *Eaque* et *Rhadamanthe*, assis sur des sièges élevés et tenant une baguette d'or, aidaient ce juge suprême à porter un juste jugement et à proportionner le châtiment à la faute. Minutieusement, une par une, les âmes étaient pesées. Nul criminel ne pouvait échapper, car les *Érinyes*, ces vierges chasseresses aux ailes rapides et aux cheveux de serpents, partout où ils se cachaient, poursuivaient les coupables, les découvraient jusque dans les ténèbres avec l'aide de leurs torches ardentes, et les amenaient toujours, un jour

ou l'autre, à coups de fouet vengeur, à comparaître devant ce tribunal. Ceux des humains qui avaient vécu saintement étaient envoyés dans les *Champs-Elysées*. Ceux, par contre, qui s'étaient souillés de crimes, étaient condamnés à divers châtiments; ils se rendaient pour les subir dans les ultimes ramifications du *Tartare*, et ils y trouvaient la compagnie des grands coupables qui avaient, avant eux, péché contre les Dieux. Là, elles voyaient *Tityos*, ce géant dont le corps recouvrait neuf arpents, enchaîné sur un rocher brûlant et le foie sans relâche rongé par un vautour. Il avait osé, tout mortel qu'il était, insulter et braver la divine Artémis. Plus loin, pour avoir dérobé à la table de Zeus le nectar et l'ambroisie, et n'avoir point su garder les secrets que sa participation à la table des Dieux lui avait fait connaître, *Tantale*, sous l'éternelle menace d'un rocher suspendu sur sa tête, était plongé jusqu'au menton dans un cours d'eau frais et limpide. Il mourait de soif, sans jamais pouvoir se désaltérer. Approchait-il ses lèvres de la rafraîchissante liqueur, l'onde se retirait sous lui et se dérobait à ses lèvres desséchées. Des arbres, chargés de fruits délicieux, laissaient pendre leurs rameaux au-

dessus de sa tête. Étendait-il les mains pour les saisir et apaiser sa faim, un vent jaloux les emportait aussitôt. Plus loin encore, *Sisyphe*, pour avoir voulu se faire passer pour un dieu et imiter le bruit du tonnerre en poussant un chariot sur des plaques d'airain, roulait sans cesse et essayait en vain de faire gravir une montagne abrupte à un fabuleux rocher. A peine croyait-il avoir atteint son but que le rocher, en se précipitant dans la plaine, le condamnait à recommencer de nouveau et sans fin son labeur inutile. Tout près de lui, *Ixion*, pour s'être montré ingrat envers le père des Dieux et avoir attenté à l'honneur de son épouse, était attaché par les quatre membres à une roue enflammée, et une Érinye, en la faisant tourner, attisait sans cesse le feu qui le brûlait.

Quant aux âmes des justes, elles étaient, nous l'avons dit, envoyées dans les *Champs-Elysées*. C'était une vaste et calme plaine où croissaient en abondance des peupliers argentés. Là, dans des vergers délicieux, mûrissaient toutes sortes de fruits. Là, au milieu de prairies émaillées de mille fleurs, mille ruisseaux d'argent coulaient à l'ombre de bosquets embaumés, de massifs de rosiers et de myrtes animés par

le chant des oiseaux. Un air plus pur, un ciel toujours léger, une douce et riante lumière remplissaient de paix ces délicieuses campagnes. Jamais la gelée ni la chaleur excessive ne brûlaient les fleurs et les feuillages de leur printemps éternel. Les sages, étendus sur des lits de gazon, jouissaient d'une félicité sans mélange et goûtaient aux charmes de la vie même des Dieux. Les héros se racontaient mutuellement leurs exploits; les poètes, couronnés d'un bandeau d'une blancheur éclatante, récitaient de beaux vers et chantaient sur la lyre les louanges divines. Selon leurs goûts, enfin, d'autres âmes heureuses formaient des chœurs de danses, luttaient ensemble sur le sable doré, ou s'asseyaient, exemptes à jamais d'inquiétude, à une table chargée de tous les mets qui font la joie des Dieux.

Hadès, le dieu des Morts, était le plus souvent représenté sur un trône, et Perséphone, son épouse, siégeait à ses côtés. Son visage, couvert de longs cheveux et d'une barbe hirsute, respirait l'air tragique et sombre qui seyait à l'inflexible arbitre de la justice éternelle. Il portait en sa droite, le sceptre qui lui servait à commander à l'innombrable armée des trépassés. Souvent

il avait le front ceint d'une couronne d'ébène, de capillaire ou de narcisse. Quelquefois aussi, il tenait des clés dans ses mains, pour faire entendre que les portes de la vie étaient fermées sans retour à tous ceux qui parvenaient dans son funèbre empire. Mais, comme ce divin justicier habitait au sein de la terre et que c'est de la terre que sortent les moissons et toutes les semences qui nourrissent les hommes, c'était Hadès qui était censé régir la fécondité nourricière du sol. Tout ce qui poussait sur la glèbe était un de ses dons; tous les trésors que recélaient les entrailles du sol étaient un de ses biens. Voilà pourquoi, pour signifier que ce dieu était sous ce rapport une source de richesses, on lui mettait en mains une corne d'abondance.

XIII

DIONYSOS ou BACCHUS.

Avant de devenir le premier inventeur de la pourpre liqueur qui coule de la grappe, Dionysos fut tout d'abord considéré, croit-on, comme le dieu de la sève qui fleurit dans les arbres et dans les végétaux.

En tant que dieu du vin, Dionysos était le fils de l'union de Zeus ou du Ciel avec *Séméle*, personnification de la Terre dans tout l'éclat printanier de sa magnificence. Fille de Cadmos, roi de Thèbes, *Séméle* était, disait-on, d'une si parfaite beauté qu'elle attira sur elle les regards du maître des Dieux. Toujours jalouse, Hèra résolut de faire périr, en même temps que sa rivale, l'enfant qu'elle tenait de son divin époux. Pour emprunter les traits de *Béroè*, nourrice de *Séméle*, l'auguste reine du ciel couvrit ses tempes de cheveux blancs, sillonna de rides son front, et, courbée sur un bâton noueux, elle vint un jour trouver la fille de Cadmos. D'une voix chevrotante et cassée, elle lui con-

seilla de demander à Zeus de se montrer à elle en toute sa splendeur, et de lui apparaître, comme il apparaît à sa céleste épouse, avec tout l'appareil fulgurant de sa gloire. *Sémélè*, jeune vierge sans défiance, suivit ce perfide conseil. Elle fit tout d'abord prêter à Zeus le serment qu'il exaucerait tous ses vœux. Par amour pour elle, le souverain des Dieux y consentit volontiers. Mais, quand il apprit ce que *Sémélè* exigeait de sa toute-puissance, Zeus prévint la fille de Cadmos du danger qu'entraînerait pour elle l'accomplissement de ce souhait imprudent.

Sémélè insista, et Zeus, lié par son serment, céda enfin. Monté sur un char aux roues d'or, il parut devant elle dans tout l'éclat de son étincelante grandeur. Mais les feux de sa foudre mirent le feu au palais de Cadmos, et *Sémélè*, ne pouvant supporter la magnificence terrible de l'éclair, fut consumée par la présence même de celui qu'elle aimait. En mourant, elle laissa échapper le fruit inachevé de ses entrailles. Zeus alors recueillit cet embryon, l'enferma dans sa cuisse, le garda jusqu'à ce qu'il fût à terme, et le mit au monde pour la seconde fois. Quand il revit le jour, cet enfant fut appelé

Dionysos, et Hermès aux sandales ailées se chargea de le porter, pour le nourrir et l'élever, aux Nymphes de *Nysa.*

Nysa était une haute montagne dont le sommet était toujours baigné dans une pure lumière. De puissantes forêts en recouvraient les flancs; mille sources fécondes y gazouillaient dans leurs lits et répandaient partout une fraîcheur odorante. Les Nymphes de cette merveilleuse et bienheureuse montagne habitaient une grotte profonde; des rameaux de vigne en tapissaient les rocheuses parois, et un lierre touffu en ombrageait l'entrée. Quand, porté par Hermès, Dionysos arriva, par une nuit épaisse, sur le seuil même de cet abri secret, une étoile soudain apparut dans le ciel. La terre étincela, comme éclairée par le disque argenté de la lune, et les recoins ténébreux de la vaste caverne furent illuminés. A la faveur de cette vive lumière qui réveilla les Nymphes, Hermès pénétra dans leur habitation. Dès qu'elles eurent reconnu le messager des Dieux, elles accoururent toutes et reçurent entre leurs mains délicates, le petit enfant qu'il venait leur confier. Elles le couchèrent dans un berceau doré et l'entourèrent de soins et de tendresses. Or, à mesure que croissait

le fils de Sémélè, la vigne, qui recouvrait la grotte, allongeait en même temps ses vivaces rameaux. Pour l'amuser, une nymphe lui apprit à frapper les cymbales; une autre, à se couronner de lierre et à enguirlander de feuillage le petit bâton qui lui servait de jouet. Plus tard, ce fut la chasse qui occupa les loisirs de ce divin adolescent. Plus agile qu'un lièvre, Dionysos se plaisait à poursuivre les cerfs, à les percer de ses flèches et à se recouvrir de leur toison mouchetée. Un jour, dans de sauvages montagnes, il parvint à ravir à une terrible lionne deux gracieux lionceaux; il les amena sans difficulté dans la maison des Nymphes, et les apprivoisa. Tantôt il chevauchait sur leur dos, les conduisait par la crinière et s'en servait comme d'une monture. D'autres fois, il s'amusait à caresser leurs flancs, à mettre ses mains dans leur gueule, et les lionceaux, bien loin de s'effrayer, le flattaient de leur queue et lui léchaient les doigts. Ce furent ces mêmes animaux qui conduisirent plus tard à la conquête du monde son char étincelant.

Cependant, il arriva qu'un jour Dionysos cueillit sur la vigne, qui décorait de pampres les parois de sa grotte, de lourdes grappes mûres.

Il en exprima le jus dans une coupe d'or, et fit ainsi couler, pour la première fois, la majesté liquide du vin pourpre. Dès qu'il eut goûté à ce nouveau nectar qui chasse la fatigue, il convia les Nymphes, ses nourrices, et tous les Génies des bois, des sources et des montagnes à partager sa joie. Toutes et tous alors, après avoir vidé les uns après les autres la coupe qui devait régner dans les festins, connurent une source insoupçonnée d'enchantement. Le vin venait de naître. Et, pour saluer l'allégresse nouvelle qu'il apportait au monde, la troupe des *Nymphes*, des *Naïades*, des *Dryades* et des *Hamadryades* se couronna de pampres; le chœur des *Satyres* réunis aux *Silènes*, se mit à danser au son des tambourins aux frémissements sourds. Toute la montagne, émue et transportée, était comme en délire, et l'écho des forêts répétait les longs cris qui rendaient gloire au dieu qui venait de trouver le seul breuvage à même de dissiper les ennuis et les peines des mortels affligés.

Lorsque le dieu du vin eut ainsi découvert la boisson humide et veloutée de la grappe, il voulut en faire connaître aux hommes les consolants bienfaits. Il se mit donc alors, avec

sa troupe délirante, à parcourir le monde. Sa force était irrésistible. A ses amis, il enseignait la culture de la vigne, l'art de fabriquer le vin et de trouver, en le buvant avec mesure, le secret de la joie; à ses ennemis, au contraire, il inspirait une fureur sauvage et infligeait d'épouvantables châtiments. Un jour, au cours de l'un de ses nombreux voyages, Dionysos s'arrêta dans la maison d'*Icare* et y trouva bon accueil. A son départ, pour le récompenser de l'hospitalité qu'il avait reçue, il lui apprit l'art de planter la vigne, d'émonder les sarments et de multiplier les grappes de raisin. Quand arriva l'époque des vendanges, *Icare*, rendu généreux par une douce ivresse, ne voulut pas connaître pour lui seul les joies de ce breuvage. Il se prit donc, avec des outres pleines de vin nouveau, à explorer les campagnes et à danser en chantant des louanges à Bacchos. Il donnait à boire à tous ceux qu'il trouvait. Mais, comme certains laboureurs, malgré de sages et de prudents avis, burent avec excès, ils s'enivrèrent. Sentant leurs pas chanceler, leur raison s'égarer, et voyant l'un d'eux s'affaisser sur le sol et céder au sommeil, ils se crurent tous empoisonnés par le vin. Furieux et déments, ils fondirent

sur *Icare*, crevèrent et vidèrent ses outres, et à coups de faulx, de bêches, de bâtons et de pierres, l'assommèrent. Après ce lâche assassinat, ces laboureurs, pris d'un sommeil subit, s'endormirent sur le corps de leur propre victime. Le lendemain, ayant repris leurs sens, ils déplorèrent la mort prématurée de leur trop généreux compagnon, et cachèrent son corps, sans lui donner la sépulture, dans un épais fourré. Mais *Icare* avait une fille, *Erigone*, qui, ne voyant plus revenir son père et ne sachant ce qu'il était devenu, se lamentait sans merci. Or, comme elle était, une nuit, en proie à l'insomnie, l'ombre de son père lui apparut et lui dit, en lui montrant ses plaies :

— Réveille-toi, ma fille, et, en toute hâte « lève-toi. Je suis ton père, que des paysans, « rendus fous par Bacchos, ont tué dans la forêt. « Va, ma fille, va rechercher mon corps caché « dans un hallier, et ensevelis-le. »

Ayant ainsi parlé cette ombre disparut. *Erigone* alors se leva, répandit une abondance de pleurs ; et, coupant ses cheveux et se couvrant d'un long voile de deuil, partit, dès que le jour pointa, à la recherche du corps inenseveli de son père. Longtemps elle erra sans rien trouver

dans la vaste forêt. Une petite chienne, *Maïra*, l'accompagnait, et seuls, les glapissements attristés de ce fidèle animal éveillaient l'écho endormi des vallées. Enfin, à la croisée de deux chemins, *Erigone* rencontra un paysan qui voulut bien la conduire où gisait, sans tombeau, le malheureux cadavre de son père assommé. Se jetant à genoux, elle inonda le sol de ses larmes. Mais que peuvent les pleurs contre une grande douleur ? Désespérée, l'inconsolable *Erigone* se pendit à un arbre. Sa chienne, *Maïra*, fut la seule compagne qui se lamenta sur elle. Ne quittant point sa maîtresse, même quand elle fut morte, *Maïra* resta aux pieds de l'arbre où était pendue *Erigone*, et aboya sans relâche. Passant près de là, des gardiens de troupeau entendirent ses appels et accoururent. Ils dépendirent cette victime infortunée, l'ensevelirent tout auprès de son père, et *Maïra*, plutôt que de quitter la fille morte d'*Icare*, se laissa mourir sur la terre qui recouvrait sa lamentable dépouille.

Non seulement, tout au cours de ses lointains voyages pour propager avec son culte la culture de la vigne, Dionysos rencontrait des amis; mais il trouvait aussi, nous l'avons dit, des

ennemis. Dans le groupe des légendes qui nous montrent le dieu du vin et sa bruyante suite en lutte avec des mortels qui essayaient de les combattre, les plus importantes, ou tout au moins les plus terrifiantes par la rigueur du châtiment qui frappa les coupables, sont celles qui ont *Lycurgue* et *Penthée* pour héros.

Un jour, dit-on, que Dionysos se livrait, avec son cortège sacré, aux danses accompagnées de chants qui constituaient une partie du culte qu'on rendait à ce dieu, un roi puissant de Thrace, *Lycurgue*, vint en secret dans les montagnes surprendre les *Bacchantes*, les encercler et les percer de traits. Seul, Dionysos échappa en se précipitant dans la mer; mais les *Satyres* et tout le chœur des *Bacchantes* furent faits prisonniers. Le châtiment de cette impiété ne se fit pas attendre. *Lycurgue* subitement devint fou; et, pendant que sa fureur se passait à saccager des vignes, il tua d'un coup de cognée, en le prenant pour un cep, son propre fils et se coupa le pied. Aux cris de sa douleur, les *Bacchantes* répondirent par des cris d'allégresse; les liens qui les rendaient captives se défirent d'eux-mêmes, et toute la troupe des porteuses de thyrse, épieu enguirlandé de lierre,

se précipita sur *Lycurgue*, le saisit et le jeta, du haut d'un grand rocher, en pâture aux panthères qui conduisaient les chars des suivantes du dieu.

Penthée ne fut pas plus heureux que *Lycurgue*. Quand, en effet, Dionysos aux longues boucles blondes arriva dans Thèbes pour initier cette ville à ses heureux Mystères, cette glorieuse cité était alors gouvernée par *Penthée*, fils d'*Agavè*, la sœur de Sémélè, mère du dieu du vin. Ce roi, outré de voir les Thébaines délaisser les travaux de la laine pour se mêler aux chœurs dansants qui fêtaient Dionysos, célébrer les orgies nocturnes de ce dieu, bondir avec des torches et courir en délire sur les montagnes sauvages, fit enchaîner et emprisonner Dionysos. Mais le dieu qui dissipe l'ennui se délivra lui-même en faisant descendre le feu sacré de la foudre, et crouler dans les flammes le palais de *Penthée*. D'elles-mêmes aussi, sans qu'elles soient détachées, les chaînes tombèrent de ses augustes mains. *Penthée* pourtant, malgré tous ces prodiges, persistait en sa fureur aveugle. Il résolut donc d'aller en personne se rendre compte des méfaits des Bacchantes, et ce fut Dionysos lui-même qui, après l'avoir couvert d'un vête-

ment de femme, s'offrit de le conduire sur les pentes boisées où elles étaient rassemblées. Pour mieux épier des Mystères qui devaient être cachés, *Penthée* monta s'asseoir sur la plus haute branche d'un robuste sapin. Mais les *Ménades* aux yeux perçants l'eurent bientôt découvert. A peine le virent-ils assis près de la crête de cet arbre élevé, que tout d'abord, contre ce roi dément, montées sur un rocher comme sur une tour, elles jetèrent des pierres lancées avec violence. Les unes, cassant de grosses branches, les projetaient dans les airs; les autres envoyaient contre ce sacrilège le thyrse qui leur servait de javelot. Mais, assis plus haut qu'elles ne l'auraient voulu, leurs coups ne pouvaient point parvenir à l'atteindre. Elles essayèrent alors de renverser en le déracinant l'arbre sur lequel *Penthée* était grimpé. Saisissant ce sapin par ses branches inférieures, tirant toutes ensemble, elles arrachèrent du sol le tronc et les racines. *Penthée* lourdement s'abattit sur la terre. Il poussait mille gémissements. Sa propre mère, *Agavè*, prenant avec ses mains le bras droit de son fils, et appuyant son pied sur les flancs du malheureux, lui arracha l'épaule. Une autre lui enleva l'autre

bras. Toutes enfin, comme des oiseaux de proie, s'employèrent à dépecer son corps, et les feuilles effleurées par le vent froid d'automne et qui tiennent à peine à la cime des arbres, ne sont pas plus vite emportées par la bise que ne furent mis en pièces, par les milles mains des *Bacchantes*, les chairs et les membres du malheureux roi de Thèbes. Des lambeaux sanglants volaient de toutes parts, s'accrochaient aux rochers ou restaient suspendus aux branches des sapins. Quant à la tête de *Penthée*, sa propre mère l'arracha, la fixa comme celle d'un lion de montagne au sommet de son thyrse, et vint la présenter, en célébrant Bacchos et en criant victoire, au palais paternel. Quand elle reprit ses sens, elle s'aperçut, mais trop tard, qu'elle avait pris son fils pour une bête féroce.

Une autre fois, racontait-on, Dionysos, pour se délasser en regardant la mer, s'assit à l'extrémité saillante d'un promontoire élevé. Sa robe de pourpre brodée d'or et enrichie de pierreries, sa longue chevelure flottant sur ses épaules, son teint rosé et délicat le signalèrent à l'attention d'un vaisseau monté par des pirates. A peine eurent-ils aperçu cet adolescent sans défense, que ces pirates, s'imaginant avoir à

faire à quelque fils de roi, s'approchèrent du rivage, promptement débarquèrent, se jetèrent sur Dionysos et l'emportèrent à bord de leur navire. Là, comme ils voulaient s'assurer de leur proie en la chargeant de liens, le fils de Sémélè se laissa d'abord bénévolement enchaîner. Mais, aussitôt qu'ils eurent serré des nœuds tout autour de ses mains, les cordes dont ils s'étaient servis se détachèrent tout à coup et tombèrent sur le pont de la nef. Libre et souriant, Dionysos s'assit sur le banc des rameurs et fit pencher la carène à bâbord. Stupéfait, le pilote se prit alors à dire :

— Malheureux ! Quel est celui que vous « avez enlevé et que vous voulez emmener ? « Notre navire ne peut pas le porter ; il fléchit « sous son poids. Ce n'est pas un mortel, mais « un dieu de l'Olympe. Allons, déposons-le « sans retard sur le noir continent. Surtout, « ne portez pas sur lui des mains profanatrices, « de peur que sa colère ne suscite sur mer de « violentes tempêtes. »

Ainsi parla le pilote. Mais le chef des pirates lui répliqua durement :

— Ne vois-tu pas, au contraire, que le vent « nous seconde ? Un souffle parfumé enfle nos

« voiles rouges, et jamais sur les flots nous « n'avons navigué en emportant une plus belle « proie. Nous ne la lâcherons pas avant qu'elle « ne nous ait dit où se trouve sa famille et où se « cachent ses richesses. »

A ces mots, le vent soudain s'arrêta, et le vaisseau s'immobilisa sur la mer. Vainement les rameurs se mirent à battre les flots avec leurs rames puissantes. La nef restait aussi fixe qu'une île. Dionysos alors poussa un cri aigu, et tout aussitôt les sifflements des cordages, qui s'étaient changés en serpents, lui répondirent. Le mât se convertit en un cep de vigne aux rameaux duquel se suspendirent, en recouvrant les voiles, des grappes de raisin, des vrilles et des feuilles. Un lierre au sombre feuillage enveloppa la carène et s'enroula autour des avirons. Une fontaine de vin jaillit près de la poupe. La stupeur, à cette vue, saisit les matelots. Mais Dionysos, pour les étonner davantage, se changea tout à coup en lion furieux. Après avoir poussé d'affreux rugissements, et maintes fois bondi de la poupe à la proue, il s'élança enfin sur le maître du navire et le dévora. Au même instant, une ourse au cou velu qui se dressait furieuse, des panthères agiles et mouche-

tées qui roulaient des yeux terrifiants, apparurent. L'épouvante rendit fous les pirates. La mer leur sembla comme une terre aplanie et couverte de fleurs; et, s'imaginant sauter dans une verte prairie, tous à la fois ils se précipitèrent dans l'abîme des flots. L'onde les engloutit; et, quand ils remontèrent à la surface des eaux, ils étaient tous métamorphosés en *Dauphins*. Dionysos pourtant eut pitié du pilote. Il le sauva et lui dit :

— Rassure-toi, bon pilote, car tu es cher « à mon cœur. Je suis le dieu Dionysos; bannis « toute crainte, et dirige-toi vers Naxos. »

De lui-même alors, le beau navire se mit à fendre les flots. Or, sur le rivage retentissant de Naxos, une amante éplorée, *Ariane*, se lamentait d'avoir été abandonnée par Thésée. Tantôt, couchée sur le sable des rives, elle le mouillait silencieusement de ses pleurs. D'autres fois, montée sur un rocher d'où la vue s'étendait sur la plaine liquide, *Ariane*, se souvenant du jour où elle avait vu le bleu navire, qui emportait Thésée, peu à peu disparaître et quitter l'horizon, s'écriait :

— O Thésée, pour avoir le cœur aussi dur, « quelle lionne t'a donc donné le jour? Heureuse

« auprès de toi, j'aurais rempli tous les devoirs « d'une esclave soumise, répandu l'onde pure « sur tes pieds fatigués, et étendu sur ta couche « de somptueux tissus de pourpre. Pourquoi, « au lieu de m'abandonner sur cette côte déserte, « ne m'as-tu pas reconduite chez mon père ? « Que tenter désormais ? Quel espoir soutiendra « ma détresse, puisqu'une mer sauvage, par ses « immenses abîmes, pour toujours me sépare « des demeures paternelles ? Dois-je donc mourir « à la fleur de mon âge, abandonnée des hommes « et des Dieux sur ce roc inconnu ? »

Or, un jour, après avoir de son âme brisée exhalé de telles plaintes, *Ariane* aux beaux cheveux s'endormit. Sur ces entrefaites, Dionysos débarqua dans l'île de Naxos. Dès ses premiers pas sur ce nouveau littoral, il aperçut cette jeune vierge dans les bras du sommeil. Son cœur de dieu consolateur fut attendri, et ses grands yeux se prirent à contempler le spectacle qu'offrait *Ariane* endormie. Son beau corps, aux épaules arrondies et à demi dépouillées, était couché sur un lit de rocher; sa tête aux longs cheveux reposait sur son bras gauche, tandis que son bras droit encadrait de sa grâce l'harmonie douce et claire de son divin visage.

Quand elle se réveilla, Dionysos s'approcha d'elle et lui dit :

— Belle et divine nymphe, assez longtemps « tu as été l'amante désespérée de Thésée pour « mériter de devenir l'amante exaltée du glorieux « Dionysos. Assez longtemps tu as été comme « engourdie par l'hiver, pour ressusciter dans « la joie du printemps ! »

Tout en disant ces mots, Dionysos détacha la couronne qu'il portait à son front, et la plaça sur les cheveux dénoués et flottants de son heureuse élue. Mais, à peine cet éclatant diadème eut-il touché le front béni d'*Ariane*, qu'il s'éleva dans les airs et monta dans le ciel. Les pierreries qui l'ornaient devinrent des étoiles, et cette couronne d'astres, pour conserver le souvenir de ces divines épousailles, se fixa pour jamais à la voûte des cieux. A ce moment, pour célébrer son mariage, le cortège sacré de Bacchos apparut. Ivres d'un saint délire, les *Bacchantes* secouaient leurs têtes couronnées de feuillage, et, chevelure au vent, s'écriaient *Evohé !* Les unes agitaient leur thyrse enrubanné, ou brandissaient des pampres chargés de grappes mûres ; les autres, couronnées de serpents, dansaient de joie en tenant des coupes pleines et faisaient croître,

en le frappant de leurs pieds, des fleurs sur le sol. Celles-ci chantaient en chœur un mélodieux épithalame; celles-là faisaient rebondir, en le frappant de leurs mains vigoureuses, l'assourdissant tambourin. *Pan* dégageait de sa flûte la chanson des roseaux. Les *Satyres* aux pieds de bouc tiraient de rauques accords d'une conque bruyante, et les *Silènes* ventrus dansaient en tenant, pour affermir leurs pas, leur âne par la bride. Enfin, après de longues et de bruyantes fêtes, un char doré attelé de panthères apparut. Dionysos et *Ariane* y montèrent, et partirent abriter et cacher leurs divines amours dans une lointaine et secrète demeure.

Non content de parcourir tous les cantons de l'Hellade et de l'Asie Mineure, Dionysos, un jour, rassembla tous les peuples de la Grèce, de la Lydie et de la Phrygie. Il joignit à cette armée humaine le cortège bruyant des *Satyres* aux belles cornes, des *Silènes* au front chauve, des *Œgipans* aux oreilles pointues, des *Ménades* aux cheveux couronnés de serpents, des *Bacchantes* couronnées de feuillage, des *Bassarides* conductrices de tigres et porteuses de tambours, des *Centaures* aux sabots de cheval et aux mains porte-lyre, et il partit à la conquête des

Indes. Il jeta un pont sur l'Euphrate et parvint, avec sa suite en délire, jusqu'aux bords reculés de l'Hydaspe. Les Indiens au teint noir se moquèrent d'abord de cette armée turbulente. Mais ils furent pourtant, après une longue et dure guerre, obligés de s'avouer vaincus et de reconnaître le dieu dont ils s'étaient moqués. Son retour des Indes fut une marche triomphale. Enfin, ayant partout, sur toute terre habitée et connue jusqu'alors, conduit ses chœurs et établi ses rites, le fils de Sémélè monta au ciel et s'assit pour jamais à la table des Dieux.

Mais quels étaient donc ces rites mystérieux que Dionysos avait institués? Dans une série de cérémonies nocturnes et secrètes, on représentait aux initiés de Bacchos la légende suivante. Le Dionysos qu'on célébrait en ces Mystères n'était pas né de *Sémélè*, mais de *Dèmèter*, de cette grande déesse qui présidait, dans les entrailles de la terre, à l'apparition et à la disparition de la vie apparente. A peine né, ce Dionysos, qu'on appelait *Zagreus*, avait été, comme le fils de Sémélè, porté dans une grotte. Il y avait grandi parmi les Nymphes. Mais la vigilance de ses gardiens avait été, un jour, mise en défaut par les *Titans*. A la faveur d'un déguisement,

ces fils insoumis de la Terre, réussirent à s'approcher de *Zagreus*. Faisant semblant de lui tendre un jouet, ils se précipitèrent sur lui et mirent son corps en lambeaux. Puis, ayant jeté dans une brûlante chaudière les morceaux de cette chair divine, ils les firent bouillir et les mangèrent. Une seule partie de la victime leur avait échappé. Athèna, au moment du crime, avait soustrait aux *Titans* le cœur de Dionysos, et l'avait confié au souverain de l'Olympe. Ce sœur sacré devint pour *Zagreus* le centre d'une autre vie, et la substance de ce dieu, modifiée mais non détruite, se reforma aussitôt. Dionysos était ressuscité. Quant aux *Titans*, pour les châtier, Zeus les foudroya. L'homme, ajoutait-on, naquit des cendres des *Titans* consumés. Or, puisqu'ils s'étaient nourris des chairs de Dionysos, la cendre de ces fils de la Terre devait donc contenir une parcelle divine. Ils nous la transmirent en nous donnant la vie. Pour mériter de réunir cette parcelle au corps transfiguré de Bacchos, de ressusciter comme lui, il fallait, par des rites qui commémoraient les souffrances endurées par ce dieu, entretenir le feu de cette céleste étincelle, la dégager des passions, la fortifier par l'amour,

et la rendre pure à la source pure d'où elle était issue.

Primitivement adoré sous la forme d'un arbre recouvert de lierre, Dionysos fut plus tard représenté comme un homme barbu. Une longue tunique plissée, à courtes manches, lui descendait jusqu'aux pieds, et un bandeau de feuillage ceignait ses longs cheveux. D'une main, il tenait une coupe; de l'autre, un sarment ou un thyrse. Généralement représenté debout, on le figurait parfois assis ou couché sous une treille, en compagnie d'un échanson qui lui versait du vin. Avec le temps, le type archaïque de Dionysos se transforma. Sa longue tunique devint comme une robe de femme; ses blonds cheveux flottèrent en boucles parfumées; son visage imberbe aux yeux noirs, clair et fardé comme celui d'Aphrodite, respira un singulier mélange d'ivresse bienheureuse et d'infinie mélancolie, et son beau corps, enfin, unit à la grâce délicate des vierges la souple vigueur des plus tendres éphèbes. Le taureau, le bouc, l'âne, le chevreau, le faon, la biche, le tigre, le lynx, la pie et le phénix lui étaient consacrés. Dans l'ordre végétal, la vigne resta toujours son principal attribut; mais le lierre, le chêne, le myrte, le figuier

et le sapin servaient aussi aux Bacchantes à se tresser des couronnes. La flûte, la syrinx, les tambourins et les cymbales jouaient un grand rôle dans la célébration de son culte orgiastique. Athènes institua en l'honneur de Bacchos de magnifiques fêtes, et ce sont ces fêtes qui portèrent la comédie et la tragédie grecques au point le plus parfait de leur achèvement.

XIV

HÉRACLÈS ou HERCULE.

Un jour, pris de pitié pour les maux qu'enduraient les malheureux mortels, Zeus, le père tout puissant, réfléchit en son âme et se dit :

— Je veux engendrer, pour le salut des « hommes et des Dieux, un héros magnifique. Il « écartera d'eux tous les dangers qui les me« nacent, et sa vertu et sa force héroïques seront « la sauvegarde du monde. »

Ayant ainsi parlé, Zeus descendit, une nuit, dans la ville de Thèbes. Là, dans un palais magnifique, habitait une reine, *Alcmène*, qui surpassait toutes les femmes au sein fécond par la beauté de son regard et la noble grandeur de sa haute stature. Son royal époux, *Amphitryon* était alors à la guerre. Pour arriver à s'approcher d'*Alcmène*, sans éveiller aucun soupçon, le roi des Immortels emprunta les traits d'*Amphitryon* lui-même, et se présenta comme le maître au portier du palais. Croyant revoir leur chef, les serviteurs autour de lui s'empressèrent, et l'introduisirent

auprès de son épouse. Sans reconnaître Zeus, pendant qu'une pluie d'or tombait sur la cité, *Alcmène* conçut du maître de l'Olympe le puissant Hèraclès. Mais, dès que l'enfant naquit, ce nouveau fils de Zeus attira sur lui la jalousie d'Hèra. A peine, en effet, était-il sorti du sein fécond de sa mère, que la reine des Dieux, durant une nuit sombre, envoya deux serpents dans le palais où tout était plongé, comme Hèraclès, dans un profond sommeil. Pénétrant par la porte entr'ouverte, ces deux horribles reptiles se glissèrent, l'œil en feu, jusque dans le bouclier qui servait de berceau au divin nouveau-né. Déjà les deux monstres en sifflant, piquaient comme une aiguille leurs dards empoisonnés sur les joues de l'enfant et s'apprêtaient à l'étouffer, quand Hèraclès, se réveillant tout à coup, saisit de chaque main, comme en une tenaille, ces deux affreux serpents, et serra avec tant de vigueur leur gorge enflée de venin qu'il les étrangla l'un et l'autre à la fois. Tel fut le premier exploit de ce héros au courage invincible.

Considéré comme le fils d'Amphitryon, cet enfant de Zeus et d'Alcmène croissait, grâce aux soins de sa mère, tel un jeune arbre dans

un riant verger. Mais Zeus, du haut de l'Olympe sacré, veillait aussi sur lui, comme un père attentif. Il voulut, un jour, en le faisant allaiter par une grande déesse, lui conférer le don de l'immortalité et la vigueur indéfectible des Dieux. Dans ce but, il envoya Hermès chercher le nourrisson. Quand revint le divin messager, Zeus prit cet enfant et l'approcha du sein d'Hèra qui dormait. Le nouveau-né têta abondamment. Une fois rassasié, il se détourna et sourit à son père. Mais il avait si fortement aspiré et sucé, que le lait de la déesse continua de couler. Les blanches gouttes qui tombèrent dans le ciel formèrent la *Voie Lactée*, et celles qui parvinrent sur le sol de la terre donnèrent naissance aux grandes fleurs de lys.

Dès qu'il atteignit l'âge opportun, sa mère lui donna une éducation remarquable. *Linos*, fils du bel Apollon, lui apprit la science des Lettres. *Eumolpos* l'instruisit à bien poser sa voix et à chanter en conduisant ses doigts sur les cordes sonores d'une lyre harmonieuse. *Eurytos*, enfin, lui enseigna l'art de tendre habilement un arc, et de diriger vers un but une flèche assurée. Ce fut au cours de cette formation magnifique que le puissant Hèraclès,

d'un naturel violent et généreux, se rendit coupable, pour la première fois, d'un meurtre involontaire. Un jour, raconte-t-on, son maître de Lettres, *Linos*, pour éprouver la sagesse de son jeune disciple, lui donna à choisir dans un tas de volumes un livre préféré. Hèraclès, qui était né gourmand, gros mangeur et de vaste appétit, et qui devait plus tard sans incommodité avaler à lui seul un bœuf tout entier, choisit un traité intitulé le *Parfait Cuisinier*. Outré d'un tel choix, *Linos* alors éclata en véhéments reproches contre le goût effréné de nourriture qui tourmentait son élève, et il alla jusqu'à le menacer. Se croyant en état de légitime défense, et subitement en proie à une violente colère, Hèraclès ramassa le premier objet qui lui tomba sous la main, une cithare, et tua son maître en lui brisant cet instrument sur la tête. Pour le punir de ce meurtre, *Amphitryon* envoya vivre Hèraclès au milieu des bergers qui gardaient, sur de hautes montagnes, ses riches et gras troupeaux. Là, les exercices de la chasse développèrent son corps adolescent et communiquèrent à ses membres assouplis une force prodigieuse. A dix-huit ans, il tua un lion qui dévastait la contrée. Comme il

revenait de sa glorieuse chasse, Hèraclès rencontra des hérauts qui, venant d'Orchomène, se rendaient réclamer aux Thébains, pour un antique délit, un tribut de cent bœufs. Sans hésiter, le fils d'Alcmène les attaqua. Il leur coupa le nez et les oreilles, leur attacha les mains derrière le dos et les renvoya dans leur pays en leur disant que c'était là le paiement du tribut. A cette nouvelle, le roi d'Orchomène, *Erginos*, leva une armée et marcha contre Thèbes. Mais Hèraclès, revêtu d'une armure qu'il avait reçue d'Athèna, se mit à la tête d'un groupe ardent de guerriers. En détournant le cours d'un fleuve, il noya dans une plaine la cavalerie ennemie, poursuivit *Erginos* et l'abattit à coups de flèches. Pour récompenser l'artisan de cette grande victoire, le roi de Thèbes accorda au héros la main de *Mégara*, sa propre fille.

De cette union plusieurs enfants naquirent. Ils moururent tous et prématurément des coups que leur portèrent les propres mains paternelles. Dans un accès de folie, en effet, Hèraclès les fit périr avec leur mère en les perçant de ses flèches. Après s'être souillé du sang de ses enfants, Hèraclès s'en repentit; il se rendit à Delphes consulter Apollon et lui demander ce qu'il

fallait qu'il fît pour arriver à se purifier de ce crime. L'oracle lui ordonna de se rendre à Tirynthe, et de s'y mettre, pendant douze ans, au service du roi *Eurysthée*. Hèraclès obéit. Mais, quand *Eurysthée*, prince faible et peureux, vit accéder chez lui ce héros magnifique, il trembla à l'idée d'être un jour dépossédé du pouvoir par ce vaillant demi-dieu. Pour se défaire de cet importun survenant, et dans l'espoir qu'il y succomberait, *Eurysthée* successivement imposa au courageux fils d'Alcmène les tâches les plus difficiles qu'il pût imaginer. Hèraclès sortit vainqueur de toutes ces épreuves, et les hauts faits qu'il accomplit alors, sont appelés les *douze travaux d'Hèraclès*.

1. Eurysthée demanda d'abord au héros de lui apporter la peau du *lion de Némée*. Cette terrible bête était l'épouvante d'un val boisé de l'Argolide. Ses rugissements étaient tels que, quand les entendaient laboureurs et bergers, la pâle crainte les tenait tous enfermés et blottis au fond de leurs cabanes. Hèraclès, tenant d'une main son arc et son carquois, et de l'autre, sa noueuse massue, s'en vint à la rencontre de ce redoutable destructeur de troupeaux. Une par une, il décocha contre lui

toutes ses flèches mortelles. Mais l'énorme animal était invulnérable; sa peau était si dure que le fer aigu ne pouvait l'entamer, et que les traits, inutiles, tombaient sur le gazon ou ricochaient sur le sable. Indigné de l'insuccès de cette première attaque, Hèraclès s'arma de sa lourde massue et se mit en criant à poursuivre le fauve. Le lion effrayé se retira dans un antre qui avait deux entrées. Le fils d'Alcmène en boucha l'une et pénétra par l'autre. Le monstre alors hérissa sa crinière, et, gueule rugissante, se tint prêt à bondir. Enveloppé de son rouge manteau, Hèraclès se défendit en tendant d'une main une flèche acérée, et de l'autre, levant sa terrible massue, il la fit tomber sur le crâne d'airain de cette bête indomptable. Le coup fut si violent que la massue en deux tronçons se brisa. A moitié assommé, le lion chancelait. Jetant alors ses armes, Hèraclès s'engagea dans un périlleux corps à corps. D'un bras vigoureux il étreignit le fauve et le serra si fort sur sa vaste poitrine qu'il réussit à lui arracher l'âme. Quand il l'eut étouffé, Hèraclès écorcha l'animal, et se revêtit de sa fauve toison comme d'une cuirasse impénétrable au fer.

2. Le deuxième travail confié à Hèraclès

fut de tuer l'*hydre de Lerne*. Dragon énorme dont le corps de reptile était surmonté de neuf têtes, l'hydre habitait le marais fangeux et méphitique de Lerne. Lorsqu'elle sortait de sa retraite, elle ravageait les campagnes et dévorait les troupeaux. Son souffle était empoisonné, et quiconque respirait son haleine ne tardait pas à mourir. Dans sa lutte contre ce fléau des campagnes d'Argos, Hèraclès fut aidé par son fidèle compagnon, *Iolaos*. C'était lui qui conduisait, en cette expédition, le char du héros. Quand ils furent tous les deux sur les bords du marais, Hèraclès, pour forcer l'hydre à se montrer, lança dans les roseaux une grêle de traits. Puis, comme le monstre parut en redressant toutes ses têtes, il s'approcha et essaya à grands coups de massue de les abattre. Mais, du sang d'une tête abattue, il en renaissait deux, et le combat ainsi semblait interminable. Hèraclès alors appela *Iolaos*. Ce zélé serviteur mit aussitôt le feu à une forêt voisine, et, avec des brandons, il brûlait les têtes renaissantes et les empêchait de se développer. Quand l'hydre n'eut plus qu'une tête, Hèraclès la coupa, et l'enfouit en terre sous une grosse pierre. Le monstre n'était plus qu'un immense cadavre. Avant de s'en

aller, le fils d'Alcmène trempa ses flêches dans le venin de la terrible bête, et les rendit ainsi empoisonnées.

3. Eurysthée ordonna ensuite à Hèraclès de lui apporter vivante la *biche du mont Cérynée*. Or, cette merveilleuse biche, consacrée à Artémis, avait des cornes d'or et des pieds d'airain. Infatigable à la course, jamais personne n'avait pu la rejoindre. Aussi, quand Hèraclès se mit à la poursuivre, la chasse qu'il lui donna ne dura pas moins d'un an. Entraînant son chasseur avec elle, la biche courut d'un trait jusque dans la contrée des Hyperboréens. Là, l'animal fatigué retourna sur ses pas et refit en sens inverse le chemin que déjà il avait parcouru. A un moment de sa course, comme la biche hésitait à traverser un fleuve qu'avaient grossi les pluies, Hèraclès gagna du terrain, fondit sur elle, la saisit par les cornes, la chargea vivante sur ses larges épaules, et vint la remettre entre les mains d'Eurysthée.

4. A peine de retour au palais de son maître, Hèraclès reçut l'ordre d'aller à la recherche du *sanglier d'Erymanthe*. Il devait capturer et apporter vivante cette bête terrible, qui ne quittait sa bauge que pour porter la ruine

dans les beaux champs de l'idyllique Arcadie. Le héros partit armé, comme à son habitude, de sa massue et de ses flèches. Après avoir battu tous les fourrés et fouillé maints taillis, Hèraclès parvint à découvrir ce sauvage animal. Il lui donna alors une chasse impitoyable, le poursuivit sans relâche sur les hautes montagnes recouvertes de neiges, le lassa, l'épuisa et le contraignit enfin à se tapir, hors de souffle, dans une gorge étroite et sans issue. Le sanglier était pris, et Hèraclès revint en le portant sur sa robuste épaule.

5. Au milieu d'un marais couvert d'épines et de broussailles, et sur le bord d'un lac qu'on appelait *Stymphale*, vivaient, en se repaissant de chair humaine et à l'abri même des loups, des *oiseaux* monstrueux. Ces nourrissons d'Arès, du dieu farouche de la guerre, avaient le bec, les serres et les ailes en airain. Ils se servaient de leurs plumes comme de traits acérés pour tuer les passants et tirer d'eux leur pâture. Hèraclès fut chargé de chasser de leurs marais ces volatiles voraces qui, non contents de dévorer les troupeaux et les hommes, dévastaient les jardins et souillaient les récoltes. Pour les faire sortir de leur inabordable retraite, ce héros

magnifique se servit de cymbales. Posté sur une montagne voisine, il fit tant de bruit avec ces instruments que les oiseaux par nuées s'envolèrent, ce qui permit à ce vaillant tireur d'arc de les abattre et de les exterminer.

6. La sixième tâche qu'Eurysthée assigna au valeureux fils d'Alcmène fut la lutte contre le *taureau de Crète*. Hèraclès ne devait point le tuer, mais le poursuivre, le saisir et l'apporter plein de vie à Mycènes. *Minos*, roi de Crète, ayant un jour promis d'offrir au dieu des mers ce que ce dieu ferait sortir des flots, Poséidon fit émerger des vagues un superbe taureau. Si beau en effet était cet animal, que *Minos*, ne pouvant se résoudre à le sacrifier, crut accomplir son vœu en lui substituant une moindre victime. Outré de cette déloyauté, Poséidon rendit furieux l'animal, et ce taureau devint la terreur du pays. Hèraclès, pour se conformer aux ordres de son maître, aborda en Crète. Dès qu'il vit l'animal, il fonça sur lui, l'empoigna par les cornes et le contraignit à plier les jarrets ; puis, le maîtrisant dans un solide filet, il le chargea sur ses fortes épaules et le porta, en traversant la mer, jusqu'aux pieds d'Eurysthée.

7. Eurysthée imposa ensuite à Hèraclès le

répugnant travail de nettoyer en un jour les *écuries d'Augias*, roi d'Elide. Or, ce prince possédait d'innombrables troupeaux. Ses étables, où étaient enfermés plus de trois mille bœufs, n'ayant pas été depuis trente ans nettoyées, étaient encombrées d'un fumier si épais, qu'on ne parvenait pas à supprimer l'odeur nauséabonde qui se répandait aux alentours. Pour venir à bout de cette tâche, Hèraclès perça une ouverture dans un des murs de l'étable, détourna le cours de l'Alphée, et fit couler à travers l'écurie le torrent de ses ondes purifiantes et rapides.

8. Fils du cruel Arès, *Diomède* était le roi d'un peuple de sauvages. Il possédait des *cavales* qui vomissaient feu et flamme, et auxquelles il donnait en pâture les étrangers que la tempête rejetait sur ses côtes. Chargé par Eurysthée d'amener ces cavales à Mycènes, Hèraclès s'embarqua avec quelques amis, aborda en Thrace et parvint aux écuries de *Diomède*. Là, après avoir terrassé les valets qui pansaient les cavales, le fils d'Alcmène se saisit de *Diomède* et lui fit subir, en le donnant à manger dans leurs crèches de bronze à ses propres chevaux, le même supplice qu'il avait fait endurer à de si

nombreux naufragés. Dès qu'ils eurent dévoré les chairs de leur maître, Hèraclès détacha les chevaux et les conduisit au palais d'Eurysthée.

9. Une autre fois, comme la fille d'Eurysthée, Admète, désirait la magnifique et superbe *ceinture* que possédait *Hippolyte*, reine des Amazones, ce prince, pour être agréable à sa fille, chargea Hèraclès d'aller la lui chercher. Quand le héros, avec de nombreux compagnons, fut arrivé au pays des Amazones, femmes guerrières qui combattaient à cheval en tirant de l'arc ou en maniant la hache, et qui vivaient, disait-on, aux bords lointains de la Mer Noire, formant un peuple sans hommes, leur belle reine, *Hippolyte*, le reçut d'abord avec grande bonté et lui promit de lui donner sa ceinture. Mais l'ennemie d'Hèraclès, Hèra au trône d'or, déguisée en Amazone, excita l'indignation de ces vierges guerrières, en leur disant qu'Hèraclès était venu leur enlever leur reine. Une lutte terrible s'engagea contre lui. Un grand nombre de farouches cavalières dans la mêlée succombèrent. Leur reine elle-même fut tuée par Hèraclès, et le héros put ainsi facilement enlever la précieuse ceinture et l'offrir à Admète, la fille de son maître.

10. Comme dixième épreuve, Eurysthée exigea qu'Hèraclès lui amenât les *bœufs roux de Géryon*. Ce géant colossal, dont les énormes flancs se ramifiaient en trois corps, habitait une île au fond de l'Occident, et possédait un troupeau de bœufs rouges, gardés par un monstrueux bouvier et par un chien à trois têtes. Pour obéir à cet ordre nouveau, Héraclès partit pour la région où le soleil se couche, en longeant la côte africaine. Arrivé au détroit qui sépare l'Europe de l'Afrique, il éleva deux colonnes, une sur chaque continent, pour commémorer son passage. On les appela depuis les *Colonnes d'Hercule*. Là, comme le Soleil très ardent incommodait Hèraclès, le héros tendit son arc pour décocher des flèches contre lui. Étonné de cette audace, le Soleil, pour apaiser le vaillant fils d'Alcmène et lui permettre de continuer sa route, lui prêta la large coupe d'or qui, lorsqu'il descend du ciel, le transporte à travers l'Océan, et la nuit, jusqu'au rivage où il doit remonter dans le ciel et recommencer à éclairer le monde. Hèraclès s'embarqua dans cette coupe, et parvint sans encombre au terme du voyage. Ayant mis pied à terre, le fils d'Alcmène passa la nuit sur une haute montagne

à épier les troupeaux. Mais le chien vigilant, qui gardait les bœufs roux, le flaira, aboya, et pour le dévorer se précipita sur lui. D'un coup de sa massue le héros l'assomma. Le bouvier, qui était accouru, subit le même sort. Enfin, après avoir à coups de flèches abattu le formidable *Géryon*, Hèraclès se réembarqua, avec tout le troupeau, sur la large coupe qui sert de navire au Soleil. Pour revenir à son point de départ, Hèraclès traversa de multiples contrées. Quand il arriva sur les bords du Rhône, il fut attaqué par les habitants qui en peuplaient les rives, et qui jalousaient la beauté de ses bœufs. Ses adversaires étaient là, si résolus et si nombreux, qu'après avoir épuisé son carquois, et reçu lui-même de profondes blessures, il se trouva réduit à toute extrémité. Il implora alors le secours de son père, et Zeus fit tomber sur les assaillants de son fils une grêle de pierres. Depuis ce jour, la vaste plaine en fut toute couverte, et c'est là l'origine, dit-on, des cailloux de la *Crau*. Quittant la Gaule, Hèraclès traversa l'Italie, l'Illyrie et la Thrace. Mais au moment où il se croyait à la fin de ses peines, un taon, envoyé par Hèra, affola son troupeau et le dispersa dans les hautes montagnes. Le fils

d'Alcmène en rassembla avec peine la plus grande partie; ce qu'il ne put rejoindre et emmener à Mycènes resta dans les forêts et y devint sauvage.

11. A peine revenu de cette lointaine expédition, Hèraclès reçut de nouveau la mission de se rendre près de l'endroit où disparaît le soleil. Il devait y cueillir et apporter à Mycènes les *pommes d'or du jardin des Hespérides*. Filles de l'étoile du soir, les Hespérides habitaient en effet un parc merveilleux dont les arbres étaient, en toutes les saisons, chargés de fruits dorés. Docile aux ordres reçus, Hèraclès reprit la route de l'Occident, mais il ne savait où trouver le mystérieux séjour de ces filles du soir. Après avoir longtemps erré, il arriva un jour sur les bords de l'Eridan. Là, des Nymphes gracieuses lui conseillèrent de s'adresser à *Nérée*, le vieillard prophétique des mers, qui en connaît tous les secrets. Hèraclès écouta leur avis. Ayant trouvé *Nérée* endormi sur le rivage, le héros l'enchaîna, et le somma de lui révéler la retraite où se cachaient les belles Hespérides. Pour effrayer Hèraclès, *Nérée* successivement se transforma en lion, en serpent, en flammes. Rien n'y fit. Le fils d'Alcmène ne lâcha point

sa proie avant d'avoir obtenu gain de cause. Quand il sut où il fallait se diriger, il passa en Afrique, gagna les confins du monde occidental et atteignit les portes d'or de ce jardin bienheureux. Là, non loin des harmonieuses Hespérides, relégué par une dure loi aux extrêmités de la terre, un géant formidable, *Atlas*, soutenait de sa tête et de ses mains infatigables la voûte immense du ciel. Or, comme un dragon couleur de feu gardait l'entrée du parc et ne laissait qui que ce soit en franchir les portes redoutées, Hèraclès demanda à *Atlas* quel était le moyen de s'emparer des pommes. Le porteur du ciel s'offrit d'aller les cueillir, à condition que le héros voulût, durant ce temps, prendre et garder le firmament sur sa solide épaule. Le fils d'Alcmène accepta, et, pendant qu'*Atlas* s'occupait à dépouiller les pommiers de leurs fruits, Hèraclès portait le poids de la voûte céleste. Quand le géant revint, il déclara vouloir aller porter lui-même son butin à Mycènes. Hèraclès feignit d'entrer dans les vues du déloyal *Atlas* :

— Je veux bien, lui dit-il, que tu ailles toi-« même porter à Eurysthée les pommes qu'il « réclame. Mais, avant de partir, reprends « quelques instants le ciel sur ton épaule, jusqu'à

« ce que j'aie fait un bourrelet pour soulager « ma tête, et amortir le poids de cette lourde « charge. »

Sans défiance, *Atlas* se laissa prendre et rechargea le ciel sur ses épaules. Hèraclès, une fois délivré, saisit les pommes et courut les porter à son maître Eurysthée.

12. Enfin, comme dernière épreuve, Eurysthée prescrivit à Hèraclès de *descendre aux Enfers* et de lui *ramener Cerbère*, le chien de garde des portes souterraines. Il descendit donc, accompagné d'Hermès, dans le gouffre des Morts. Il traversa de grands fleuves de flammes et des torrents de boue. Puis, quand il parvint aux pieds du trône de l'inflexible Hadès, il exposa au souverain des Enfers le but de son voyage. Hadès lui permit d'emmener *Cerbère* à la lumière du jour, à condition néanmoins qu'il se rendît maître de ce terrible gardien sans le secours d'aucune arme. Or, *Cerbère* était un chien à trois têtes dont le corps efflanqué se terminait par une queue de dragon. Sa voix d'airain sonore faisait trembler tous ceux qui l'approchaient. Sans arme donc, revêtu simplement, en guise de cuirasse, de sa peau de lion, Hèraclès vint au devant de ce monstre

aux aboiements terrifiants, le saisit par le cou, juste à l'endroit où se réunissaient ses trois têtes, et, quoique mordu, il le serra si fort que le chien, se sentant étouffé, se résigna à le suivre. Hèraclès alors enchaîna cet intraitable animal, le tira hors du gouffre et vint le montrer à son maître Eurysthée. Terrifié, ce prince aussitôt donna l'ordre de renvoyer ce monstre aux cris affreux dans le sombre Tartare.

Après avoir, dit-on, mis huit ans et un mois à exécuter les douze travaux qu'Eurysthée lui avait imposés, Hèraclès fut affranchi de la servitude à laquelle il s'était condamné. Cet illustre guerrier se remit de nouveau à parcourir le monde, non plus cette fois pour combattre des monstres, mais pour lutter contre l'injustice des hommes. Partout où il allait, il châtiait les brigands, et prêtait l'appui généreux et toujours victorieux de son bras aux peuples opprimés par d'iniques voisins. Il se rendit un jour chez un illustre archer, *Eurytos*, qui avait, dit-on, offert sa fille, *Iola*, comme prix de victoire, à quiconque serait plus habile que lui dans l'art de tendre un arc et de diriger une flèche vers un but. Hèraclès accepta le défi et sortit triomphant. Mais, quand il réclama

le prix de son adresse, on le lui refusa. Le héros courroucé s'éloigna. A quelque temps de là, un des enfants de cet habile mais déloyal archer, *Iphitos*, vint demander au fils d'Alcmène de lui prêter secours pour récupérer un troupeau de bœufs qu'on lui avait dérobé. Pris soudain d'un accès de fureur, et se souvenant de l'injure que lui avait faite *Eurytos*, Hèraclès saisit cet infortuné suppliant, et le précipita du haut des murs de Tirynthe. A la suite de ce meurtre, Hèraclès reprit la route de Delphes pour s'y faire purifier. Le dieu le condamna à se remettre en servitude pour un an, et à donner à *Eurytos*, comme prix du sang versé, le montant du salaire qu'il pourrait gagner. Hèraclès alors s'embarqua pour l'Asie. Hermès se chargea de le vendre, et le héros fut acheté par *Omphale*.

Un des premiers travaux qu'imposa à son nouvel esclave cette reine somptueuse de Lydie fut de débarrasser la contrée sur laquelle elle régnait des brigands qui l'infestaient. Le fils d'Alcmène les extermina tous. Emerveillée du courage et de l'audace de ce vigoureux serviteur, *Omphale* en devint éperdument amoureuse. Hèraclès lui-même se laissa prendre dans le filet de l'amour, et désormais le héros et la reine

s'abandonnèrent à une vie de délices. Renonçant à tout nouvel exploit, et déchu de son héroïsme natif, Hèraclès en vint à se parer comme une femme lydienne. Des colliers d'or brillèrent autour du cou de celui pour lequel le ciel avait été un si léger fardeau; des pierreries étincelèrent aux doigts nerveux qui avaient étranglé le lion de Némée. Bien plus, on vit un jour *Omphale*, revêtue de la glorieuse dépouille de ce redoutable animal, porter la massue d'Hèraclès et commander au héros de s'asseoir à ses pieds, et de filer la laine ! Enfin, lassé de tant de déchéances, le fils d'Alcmène, un jour, demanda à *Omphale*, et obtint de son amour, d'être rendu à sa vraie liberté. Le héros se retira alors dans la montagneuse Ētolie. Or, cette contrée était, en ce temps-là, gouvernée par un roi, *Œnée*, qui avait une fille appelée *Déjanire*. Frappé de son allure intrépide, de son adresse à tirer de l'arc et à conduire les chars retentissants de la guerre, Hèraclès demanda cette vierge en mariage. Mais un dangereux rival, *Achéloos*, depuis longtemps briguait aussi sa main. *Déjanire* pourtant tremblait à la pensée de recevoir pour époux un prétendant qui l'effrayait par le don qu'il avait de se transformer, tantôt en

taureau, tantôt en serpent et tantôt en homme dont la tête, surmontée de deux cornes, épanchait par la bouche une source d'onde claire. Aussi, quand la fille d'Œnée sut qu'Hèraclès la demandait pour femme, elle accueillit ce choix comme une délivrance. Mais *Achéloos* ne céda pas sa place de bon gré, et une lutte s'engagea entre les deux prétendants. Pour épouvanter Hèraclès, *Achéloos* se métamorphosa en taureau mugissant. Accoutumé à combattre et à terrasser des fauves, le fils d'Alcmène s'élança sur ce monstre et lui brisa d'un coup une de ses longues cornes. *Achéloos* s'avoua vaincu, et *Déjanire* épousa Hèraclès. Après leur mariage, les deux époux partirent pour une ville lointaine. En cours de route, ils arrivèrent au bord d'un large fleuve dont le courant, grossi par la fonte des neiges, en rendait périlleux le passage. Là, moyennant redevance, le centaure *Nessos* chargeait sur ses épaules et transportait sur l'autre rive les voyageurs qui avaient à traverser les ondes. Le courageux Hèraclès résolut de passer à la nage, et *Déjanire*, seule, monta comme à cheval sur le dos du Centaure. Mais, pendant qu'il galopait en laissant derrière lui un sillage d'écume, *Nessos*, se souvenant d'une injure que jadis

avait faite Hèraclès aux Centaures, se décida à en tirer vengeance. Au lieu d'aborder sur la rive opposée, le Centaure se mit à remonter le fleuve. A toute allure il emportait *Déjanire*. Hèraclès alors banda son arc, et, au moment où *Nessos* se disposait à regagner la berge et à s'enfoncer dans les terres, il le perça d'une flèche empoisonnée. *Nessos*, se sentant mourir, et voulant malgré tout assouvir sa vengeance, conseilla à *Déjanire* de recueillir son sang qui avait, disait-il, une vertu magique :

— Si ton époux, ajouta-t-il, cesse un jour « de t'aimer, il te suffira, pour reconquérir son « amour, de lui donner à porter une tunique « que tu devras au préalable, faire tremper « dans le sang que répandit ma blessure. »

Quelque temps après, comme Hèraclès revenait d'une glorieuse expédition, il envoya demander à sa femme une tunique de fête, car il voulait, disait-il, offrir à Zeus un brillant sacrifice. *Déjanire*, s'imaginant que son époux aimait une autre femme, prise de jalousie, et croyant ainsi se délivrer de sa rivale, trempa une blanche tunique dans le sang du Centaure, et la remit au messager qui venait la chercher. Hèraclès, s'étant mis en demeure d'offrir son sacrifice,

s'en revêtit. Mais à peine l'avait-il endossée, que le venin de l'hydre, qu'avaient inoculé dans le sang de *Nessos* les flèches du héros, pénétra dans sa chair et fit courir comme un feu dévorant à travers tout son corps. Éperdu de douleurs, il voulut arracher cette brûlante tunique, mais elle restait collée à tous ses membres, et les morceaux qu'il en détachait emportaient avec eux des lambeaux de sa chair. Sentant, avec le feu qui rongeait la moelle de ses os, sa dernière heure arriver, le fils d'Alcmène, pareil au tigre qui porte un javelot attaché à son flanc, gravit en hurlant les pentes de l'Œta. De sa puissante main, il déracina des chênes et des pins, et les entassa au sommet de la montagne. Ce dernier travail achevé, Hèraclès monta sur cet énorme bûcher. Bientôt après, des flots de fumée avec de longues flammes allumèrent dans le ciel un immense incendie. Le corps du héros allait être consumé quand on vit, environné de tonnerres et d'éclairs, un nuage doré descendre sur la terre. Il en sortit un char et quatre blancs coursiers. Hèraclès, purifié par le feu, y monta, et la nuée lumineuse, enveloppant le char, disparut dans l'Olympe. Introduit au sein des joies parfaites et d'un

calme repos, Hèraclès habita désormais dans la maison des Dieux; et, pour récompenser sa vie laborieuse, Hèra lui offrit en mariage sa propre fille, Hèbè, ou la jeunesse éternelle.

Hèraclès, qui s'était tant de fois attaqué à tant de monstres divers qu'il avait terrassés, devait être représenté, comme il l'a été, avec un corps d'athlète arrivé au plus haut point de son développement musculaire. Très souvent il était figuré debout, portant au bras la peau du lion de Némée, et appuyant son aisselle sur sa noueuse massue. Sa lourde tête inclinée avait une expression de tristesse résignée et de remords pensif, qui contrastait étrangement avec la saisissante évocation de vigueur et de force, qu'était la puissante et saillante musculature de son torse. Très souvent aussi, peintres et sculpteurs se complurent à montrer le plus grand des héros dans l'accomplissement de ses nombreux exploits, ou à l'imaginer filant aux pieds d'Omphale, ou tournant le rouet.

Le peuplier blanc lui était consacré.

XV

THÉSÉE.

Si Hèraclès fut pour la Grèce entière un héros national, Thésée fut pour Athènes un second Hèraclès, et le héros particulier de l'Attique. Fils d'Ægée, roi d'Athènes, et d'Æthra, fille du roi de Trézène, Thésée devait avoir, comme celle du héros dont il semblait l'image, une extraordinaire carrière d'aventures et de glorieuses conquêtes. Il naquit à Trézène. Son père, dit-on, malheureux du fait que son épouse ne lui donnait aucun enfant, se rendit à Delphes consulter Apollon. En retournant à Athènes, il s'arrêta quelques jours à Trézène, et consulta le roi de cette ville, son ami, sur la façon dont il fallait entendre l'oracle que la Pythie venait de lui transmettre. Ce roi lui répondit qu'il devait secrètement s'allier avec sa fille, et qu'il naîtrait de son union avec Æthra un enfant merveilleux. Le mariage se fit. Mais, au moment de quitter la cour de Trézène pour regagner Athènes, où l'appelait

l'administration de son royaume, Ægée dit à Æthra :

— Adieu, Æthra ! Les Dieux nous ont unis « par un lien qu'ils nous obligent de tenir « absolument secret. Ne parle à personne de « l'enfant que tu portes. Sous une énorme roche, « j'ai enfoui mon épée et caché mes sandales. « Si tu accouches d'un fils, garde-le près de toi « jusqu'au moment où il sera devenu assez « fort pour soulever cette pierre, et y trouver « le dépôt que j'ai sous elle enterré ; alors, ceins-« le de mon épée, chausse-le de mes sandales « et envoie-le me rejoindre à Athènes ! »

Quelques mois après le départ d'Ægée, Æthra mit au monde un fils qu'on appela Thésée. Élevé dans la maison où habitait sa mère, cet enfant, dès son jeune âge exercé à la lutte, à la chasse, ne cessait de croître en force et en courage. Il avait sept ans quand Hèraclès, au cours de ses fréquents voyages, vint un jour à Trézène. Comme le fils d'Alcmène avait quitté et déposé dans la cour de la maison du roi la peau de lion qui lui servait de manteau, tous les enfants du palais s'enfuirent épouvantés. Seul, Thésée eut la hardiesse de s'approcher de cet épouvantail. Enlevant une hache des

mains d'un serviteur, il se précipita sur ce qu'il croyait un lion animé, et se prit à rire de sa déconvenue.

Lorsque Thésée, entré en son adolescence, eut montré qu'à la vigueur du corps il joignait la prudence, Æthra, sa mère, le conduisit là où son père avait enfoui les signes grâce auxquels il devait le reconnaître. Le jeune héros se fit un jeu de soulever la pierre et de trouver l'épée de bronze et les sandales paternelles. Pour gagner Athènes, Æthra lui conseilla de s'y rendre par mer, car la route par terre, infestée de brigands, était peu sûre. Thésée s'y refusa, et, au lieu de s'embarquer, il voulut courir au-devant des dangers qui ne pouvaient, disait-il, épouvanter sa bravoure.

Sur le territoire d'Épidaure, il rencontra son premier adversaire. Un géant, *Périphétès*, armé d'une énorme massue, avait pour habitude, en une vallée déserte, d'assaillir et d'assommer les passants. Ce géant téméraire s'en prit au fils d'Ægée. Mais le vaillant adolescent se défendit, lutta et tua *Périphétès*. Quand ce brigand ne fut plus qu'un cadavre, Thésée s'empara de sa robuste massue, et cette arme devint son attribut principal. Plus loin, sur les bords

mêmes de l'isthme de Corinthe, un autre géant, *Sinis*, soumettait les voyageurs à un singulier supplice. Doué d'une force prodigieuse, il ployait jusqu'à terre la cime d'un sapin, et obligeait ses victimes à maintenir incurvé cet arbre gigantesque. Ceux qui n'étaient point assez forts pour empêcher l'arbre de redresser sa crête étaient emportés dans les airs, et retombaient s'écraser sur le sol. D'autres fois, rapprochant la cime de deux sapins, il attachait à la crête de l'un, la tête d'un voyageur et à celle de l'autre, les pieds, puis il lâchait les deux arbres. Le malheureux était écartelé. Arrêté et soumis à la première épreuve, Thésée incurva le sapin jusqu'à ce que le tronc fût brisé ; puis, attaquant et saisissant *Sinis*, il l'écartela en lui faisant subir le deuxième supplice. Plus loin encore, en Mégaride, sur un chemin étroit qui dominait à pic de vertigineuses falaises, il fit aussi périr *Sciron* qui arrêtait, dépouillait et noyait les étrangers. Par un raffinement de cruauté, il les obligeait, sur l'extrême bord escarpé de la côte, à lui laver les pieds. Leur besogne faite, il les précipitait dans les flots, où ils étaient dévorés par une tortue colossale. Enfin, après avoir terrassé l'Arcadien *Cercyon*,

qui désolait le territoire d'Eleusis, soumis *Procruste* au supplice que nous avons raconté en parlant de Poséidon, Thésée fit son entrée dans la cité d'Athènes. Il s'y présenta en somptueux costume. Sa belle robe de pourpre, ses blonds cheveux bien coiffés, son éclatante jeunesse lui valurent tout d'abord d'essuyer les railleries d'un groupe d'ouvriers occupés au temple d'Apollon Delphinien. Sans rien répondre, le jeune héros se saisit d'un char à transporter des pierres, et lança ce lourd véhicule bien au-dessus du sommet de l'édifice. Toujours inconnu, Thésée se dirigea alors vers le palais d'Ægée. Il s'y fit annoncer comme un hôte étranger. Le roi d'Athènes le reçut et l'accueillit à sa table. Or, Ægée avait en ce moment pour épouse *Médée*. A peine eut-elle aperçu ce jeune homme, que cette reine magicienne pénétra tous ses secrets desseins. Jalouse de Thésée, elle persuada son époux d'empoisonner ce nouvel arrivé. Ægée, ignorant encore qu'il s'agissait de son fils, y consentit. *Médée* composa donc une coupe maléfique, et la fit mettre à la place que devait à leur table occuper l'invité. Quand on eut commencé le repas, Thésée, en se levant pour tirer son couteau et découper

les viandes, laissa voir son épée. Ægée reconnut l'arme. Renversant aussitôt la coupe empoisonnée, il embrassa son enfant, chassa *Médée* et donna au fils qu'il venait de recouvrer sa part de royauté. Thésée, dès lors, s'occupa de consolider dans Athènes le pouvoir chancelant de son père.

Peu après, le même taureau qui jadis avait dévasté la Crète et qu'Hèraclès avait amené vivant en Argolide, où il avait été par Eurysthée remis en liberté, arriva dans la plaine fertile de Marathon, et la désolait par de terribles ravages. Vers le même temps, *Androgée*, un des fils de Minos, roi de Crète, vint à Athènes assister aux fêtes que célébrait cette ville en l'honneur de Pallas. Ce jeune et vaillant prince eut l'honneur de vaincre, dans les différents jeux qui accompagnaient cette solennité, tous ses nombreux concurrents. Jaloux de son triomphe, Ægée envoya *Androgée* combattre le taureau. Le fils de Minos courageusement accepta cette périlleuse mission; mais il fut tué en luttant contre ce fougueux animal. Cette triste nouvelle parvint au roi de Crète, son père, juste au moment où il était occupé, dans l'île de Paros, à faire un sacrifice aux

brillantes Charites. Minos acheva pourtant de sacrifier, mais il arracha la couronne de fleurs qu'il portait sur sa tête, et imposa silence aux beaux joueurs de flûte. Pour venger la mort prématurée de son fils, il équipa une flotte, débarqua en Grèce et vint mettre le siège devant la ville d'Athènes. Comme la guerre se traînait en longueur, le roi de Crète supplia Zeus de châtier ses ennemis. La peste et la famine vinrent alors décimer la cité de Pallas. Réduits à toute extrémité, les Athéniens consultèrent un oracle pour découvrir le moyen de remédier à leurs maux. Le dieu leur répondit d'accorder à Minos, en expiation du meurtre de son fils, la satisfaction qu'il voudrait réclamer. Le roi de Crète exigea que chaque année, durant neuf ans, sept jeunes garçons et autant de jeunes filles fussent envoyés d'Athènes en Crète pour y servir de pâture au cruel *Minotaure*. Monstre, dont le corps d'homme était surmonté d'une tête énorme de taureau, le *Minotaure* habitait une inextricable demeure, construite par Dédale, qu'on appelait le *Labyrinthe*. Impénétrable au jour, mille détours infinis et mille sentiers perfides, enchevêtrés et tortueux, rendaient impossible à qui s'y aventurait le chemin du

retour. Au centre, dans une prison souterraine, était enfermé l'effrayant *Minotaure*. On lui jetait pour le nourrir des victimes humaines, particulièrement des enfants ou des criminels condamnés à mort.

Le ciel voulut que, peu de temps après l'arrivée de Thésée, des envoyés crétois vinssent, pour la troisième fois, exiger d'Athènes le funèbre tribut. Sept jeunes garçons et autant de jeunes filles, désignés par le sort, allaient être emmenés en Crète, enfermés dans le *Labyrinthe* et dévorés par l'intraitable monstre ! Touché des gémissements et des larmes que répandait sa cité bien aimée, Thésée, n'écoutant que son courage, s'offrit à se joindre à ce choix de victimes, afin de mettre fin, en tuant le *Minotaure*, à cette atroce exigence. Les Athéniens applaudirent à cet élan généreux ; mais Ægée, son père, employa les prières et les supplications les plus fortes pour détourner son fils de ce projet dangereux. Le voyant inébranlable, il lui donna deux voiles pour ailer son navire et lui dit :

— Voici, mon fils, deux voiles de couleurs « différentes : une voile blanche et une voile « noire. Si tu reviens vainqueur, fais hisser par « ton pilote, dès que tu seras en vue des côtes

« de l'Attique, la voile blanche. La voile noire, « au contraire, me signalera d'avance ton malheur « et ta triste défaite. »

Ainsi parla Ægée. Après avoir, en qualité de suppliants, offert à Apollon une branche d'olivier entourée de bandelettes, Thésée et ses compagnons s'embarquèrent. Montés sur une nef rapide, que poussait le souffle des vents les plus propices, bientôt ils furent en vue des montagnes crétoises, arrivèrent chez Minos et furent introduits dans ses superbes demeures. Or, dans ce palais magnifique, habitait, fille de Minos et de Pasiphaè, une jeune fille qui croissait, sous les yeux de sa mère, comme une tendre fleur sous l'œil du soleil. A peine cette vierge royale, *Ariane*, eut-elle aperçu le clair et blond Thésée, que le feu d'un amour dévorant la pénétra tout entière et la consuma jusqu'au cœur. Quand elle sut que Thésée était venu pour combattre, dans sa prison souterraine, le fougueux *Minotaure*, *Ariane* fut saisie de terreur, d'appréhension et de crainte. Une pâleur mortelle montait à son visage, quand Thésée, brûlant de terrasser le monstre, lui expliquait que son voyage en Crète n'avait point d'autre but que d'y venir chercher une victoire illustre ou

une fin malheureuse. Émerveillée de tant de ferme audace, *Ariane* résolut de sauver le héros. Elle lui apprit la façon de s'approcher du *Minotaure*; de le frapper au bon moment; et, pour se tirer du *Labyrinthe*, elle lui fit don d'un fil conducteur. Armé d'une main de sa massue, et dévidant de l'autre un long peloton de fil, Thésée s'aventura, suivi des jeunes filles et des jeunes garçons, dans cette prison obscure et souterraine. Quand il parvint, après mille détours, en face du monstre qui y était enfermé, le *Minotaure* aux cornes irritées fonça sur lui en mugissant. Thésée ne lui donna point le temps de l'atteindre, car sa massue l'assomma d'un seul coup et l'abattit lourdement sur le sol. Après avoir vaincu ce terrible adversaire, le héros athénien, conduit et guidé par le fil d'*Ariane*, s'engagea, sans se perdre, dans ce dédale de routes tortueuses qu'était le *Labyrinthe*, et en trouva heureusement l'issue. Son exploit terminé, Thésée, avec les jeunes enfants qu'il avait amenés et qu'il avait sauvés en se sauvant lui-même, se réembarqua pour Athènes. Avec eux, il emmenait aussi *Ariane* aux beaux cheveux. Mais la malheureuse, en cours de route, fut abandonnée sur le rivage de Naxos.

Une affreuse tempête avait, dit-on, jeté le navire de Thésée sur les rochers de cette île. Or, comme *Ariane* se trouvait incommodée par la mer, le jeune héros la débarqua sur le rivage. Puis, comme il avait été contraint, pour la sécurité de son vaisseau, de retourner à bord, Thésée fut alors, avec son équipage, emporté par les vents, et obligé malgré lui d'abandonner la fille de Minos. Toutefois, l'abandon d'*Ariane* ne fut pas de longue durée, car, comme nous l'avons déjà dit en parlant de Dionysos, ce dieu ne tarda point à venir consoler cette amante éplorée. Thésée pourtant, quand il fut en face des côtes de l'Attique, tout à la joie du retour, oublia la recommandation que son père lui avait faite au départ. Le pilote omit, faute d'ordres, de changer la voile du navire, et de hisser aux mâts celle dont la blancheur devait signaler la nouvelle d'un triomphant retour. Or Ægée, depuis l'embarquement de son fils, se rendait tous les jours explorer l'horizon sur les hauteurs du rivage. Il vit au loin, un soir, arriver un vaisseau avec la voile noire. Croyant à cette vue que son fils était mort, le malheureux vieillard, désespéré, se précipita d'un rocher dans les flots.

En accostant à Phalère, le premier soin de Thésée, après avoir envoyé un héraut à son père pour lui annoncer sa glorieuse arrivée, fut d'offrir aux Dieux de dignes sacrifices. Le héraut partit. Mais, trouvant sur son chemin des citoyens qui pleuraient la mort de leur roi, il revint en hâte au navire. Thésée n'avait pas encore fini de sacrifier. Pour ne point le troubler, le héraut attendit hors du temple. Puis, quand les libations furent faites, il annonça la funeste nouvelle. Thésée éclata en sanglots et en larmes, et sa rentrée dans Athènes, si elle fut un triomphe, n'en fut pas moins un cortège de deuil.

Proclamé roi d'Athènes, Thésée s'occupa tout d'abord d'administrer sagement les états de son père. L'ordre étant établi, le jeune roi voulut, comme Hèraclès, partir en guerre contre les *Amazones*, femmes guerrières qui se faisaient, disait-on, dès leur enfance, enlever le sein droit, afin d'être en état de tirer de l'arc avec plus de force et plus de sûreté. Quand Thésée descendit sur leurs terres, les *Amazones*, au lieu de le combattre, vinrent à lui en apportant des présents. Le jeune héros, soi-disant pour reconnaître leurs dons, invita ces porteuses d'offrandes à monter sur le pont de son navire

azuré. Dès qu'elles furent à bord, Thésée leva l'ancre, mit à la voile et partit. Or, parmi toutes ces captives, se trouvait *Antiope* dont la beauté éclipsait, comme la lune éclipse les étoiles, la riante jeunesse de toutes ses belles compagnes. Thésée en fit son épouse. Mais les *Amazones*, pour venger ce lâche enlèvement de leurs sœurs, quittèrent leur pays sur des chevaux agiles et partirent en guerre. Pénétrant jusqu'au cœur de la Grèce, elles vinrent établir leur camp aux portes mêmes d'Athènes. Thésée, pour les chasser, dut engager contre elles une lutte sanglante qui dura de longs mois, et au cours de laquelle, *Antiope* fut tuée en combattant à côté de son vaillant époux. Finalement, les *Amazones* et Thésée pactisèrent, et ces femmes guerrières regagnèrent à cheval leur lointaine contrée.

De son union avec *Antiope*, un fils était né à Thésée. Il se nommait *Hippolyte*. Dès son jeune âge, ce bel et chaste adolescent s'était tout entier consacré au culte de la déesse-vierge qu'on appelait Artémis. Comme elle, il s'exerçait à la chasse, sans se soucier en aucun cas d'Aphrodite. Cependant, après la mort d'*Antiope*, Thésée prit pour épouse une fille de Minos, *Phèdre*,

dont la tragique destinée devait être célèbre. Cette reine au cœur ardent, ayant vu à Trézène le bel adolescent qu'était alors *Hippolyte*, s'en éprit si fort que la coupable passion qu'elle ressentit tout à coup l'égara tout à fait. En vain essaya-t-elle tous les moyens possibles, pour arriver à faire partager à son beau-fils sa flamme criminelle. Se voyant constamment repoussée, *Phèdre* accusa *Hippolyte* d'avoir pour elle les sentiments qu'elle nourrissait pour lui. Convaincu, par le témoignage de la reine, de la culpabilité de son fils, Thésée maudit l'enfant de l'Amazone, et demanda à Poséidon de se faire l'instrument d'une prompte vengeance. Effectivement, peu après, comme *Hippolyte* conduisait son char le long du rivage sonore, le souverain de la mer fit sortir des eaux un monstre épouvantable. Les chevaux effrayés s'emportèrent, renversèrent le char et le firent voler en éclats en le conduisant buter contre un tronc d'olivier. *Hippolyte*, embarrassé dans les rênes, fut traîné par ses propres chevaux jusqu'à ce que son corps, déchiqueté par les rochers, ne fût plus qu'un méconnaissable cadavre. En apprenant la nouvelle du trépas d'*Hippolyte*, *Phèdre* fut frappée d'une subite

démence. Puis, bourrelée de remords, après avoir elle-même révélé à Thésée l'innocence de son fils, elle couronna sa tragique carrière en se donnant la mort.

Après la mort de sa seconde femme, Thésée continua à signaler sa valeur par de nombreux exploits. Cette renommée de force et de courage s'étendit si loin, que le roi des Lapithes, *Pirithoüs*, voulut un jour s'en assurer et trouver un prétexte pour se mesurer avec ce fameux adversaire. Envahissant l'Attique, il vint à Marathon enlever à mains armées un troupeau de bœufs qui appartenait au vaillant roi d'Athènes. Pour châtier le coupable, Thésée, dès qu'il sut la nouvelle, se mit à sa poursuite. Mais *Pirithoüs* n'eut pas plutôt appris que Thésée venait à lui, qu'il revint sur ses pas. Les deux adversaires s'affrontèrent avec tant de hardiesse et tant de loyauté qu'ils s'admirèrent dès lors l'un et l'autre, et, au lieu de se combattre, ils se tendirent les mains et se jurèrent une inviolable amitié. Cet attachement fraternel devait leur être utile en maintes circonstances. Une fois entre autres, le roi *Pirithoüs* voulait épouser la belle *Hippodamie*. Maints invités avaient pris place au festin, entre autres Thésée et le Centaure *Eurytion*.

Mais celui-ci, s'étant livré sans mesure aux plaisirs de la table, fut bientôt pris de vin. Sa tête s'égara, et, dans son ivresse, il insulta l'épouse du roi des Lapithes et voulut la ravir. Révolté d'une pareille insolence, *Pirithoüs*, secondé par Thésée, coupa le nez et les oreilles à ce Centaure licencieux, et le chassa hors de sa demeure. Mais, peu après, pour venger l'outrage qu'avait subi leur frère, les autres Centaures accoururent en foule. Ils vinrent au galop, et, armés d'énormes roches, de troncs de pins gigantesques qu'ils maniaient comme des lances, ils envahirent dans un tumulte affreux la salle du festin, se précipitèrent sur les jeunes filles et sur les jeunes garçons qui servaient de garde d'honneur à la nouvelle épousée, et tentèrent de les emporter en les chargeant sur leur dos de cheval. Vains efforts. Grâce à la bravoure de *Pirithoüs* et au sang-froid de Thésée, les Centaures furent bientôt mis en fuite et poursuivis jusqu'au Pinde. Plus d'un, percé au flanc par une épée tranchante, teignit de sang le chemin de leur hâtive et complète déroute.

Cependant, après de multiples et de merveilleuses aventures, lorsque Thésée revint dans

la cité d'Athènes, il la trouva en proie à la fureur des factions. Désespérant d'y rétablir l'ordre, il s'embarqua pour l'île de Scyros, escomptant trouver là, dans un bien-fonds paternel, un asile de repos pour sa lente vieillesse. Il en fut tout autrement, car le roi de cette île, *Lycomède*, soit qu'il craignît que l'arrivée de cet hôte ne lui créât des difficultés avec ses sujets, ou qu'il ne vînt réclamer l'héritage de ses pères, le conduisit sur une grande montagne, en lui disant qu'il verrait mieux de là toute l'étendue des terres qui lui appartenaient. Une fois au sommet, *Lycomède* précipita Thésée sur les roches saillantes qui garnissaient les flancs de la haute montagne, et le tua sur le coup.

Enseveli à Scyros, oublié de ses compatriotes, Thésée dut attendre, durant plusieurs siècles, qu'eût lieu pour lui le retour de ses cendres. Néanmoins, lorsque les Athéniens eurent vu leur héros national apparaître et combattre dans les rangs des guerriers qui vainquirent les Perses à Marathon, l'oracle de Delphes leur conseilla de recueillir les ossements de Thésée, de les ramener et de les ensevelir dans le lieu le plus honorable d'Athènes. Mais où trouver, dans une île sauvage, la sépulture

du héros? Pendant qu'on la cherchait, on aperçut, dit-on, un aigle immense qui frappait un tertre à coups de bec. Voyant là un indice envoyé par le ciel, on fit fouiller cet endroit, et on trouva la bière d'un homme de grande taille avec le fer d'un pique et une épée de bronze. Ces restes précieux furent transportés à Athènes. Ravis de joie, les Athéniens les reçurent avec autant de pompe que si Thésée lui-même fût revenu dans les murs de leur ville. Et, pour les conserver, ils construisirent un temple magnifique.

XVI

CADMOS ET ŒDIPE.

Dès les temps héroïques, la ville de Thèbes aux sept portes fut un foyer de légendes dont les dramatiques incidents fournirent à la tragédie grecque une incomparable matière. La fondation même de cette ville était l'objet de traditions merveilleuses et de récits miraculeux.

Le héros qui bâtit, dit-on, sa première acropole, se dénommait Cadmos. Il était d'origine étrangère. Son père, Agénor, roi de Phénicie, avait, avec ce fils, une fille si belle, *Europe*, qu'elle fut aimée de Zeus. Nous avons déjà raconté, en parlant du souverain de l'Olympe, comment, pour la ravir et la conduire en Crète, Zeus avait pris la figure d'un taureau. Désolé de l'enlèvement de sa fille et ignorant ce qu'elle était devenue, Agénor résolut d'envoyer Cadmos à sa recherche.

— Va, mon fils, lui dit-il en partant, va t'infor-
« mer de ta sœur, et ne reviens te présenter à moi
« qu'en me rapportant des nouvelles d'Europe ! »

Cadmos, après avoir longtemps et vainement erré, parvint enfin en Grèce et se rendit à Delphes pour consulter l'oracle. D'une voix suppliante, il lui demanda où il fallait qu'il allât pour rencontrer sa sœur. La Pythie alors lui répondit par ces mots :

— Cesse désormais de t'enquérir d'Europe, « car jamais tu ne saurais découvrir l'endroit « où Zeus dépose ses secrets. Continue ta route « pourtant. Et, quand une génisse, portant sur « son pelage comme un croissant de lune, s'offrira « à tes yeux dans un vallon herbeux et solitaire, « prends-là pour guide, suis-là, et à l'endroit « même où tu verras se coucher cette bête, « bâtis et fonde une ville. »

A peine le fils d'Agénor était-il sorti de la ville sainte de Delphes, qu'il rencontra la génisse annoncée. Elle marchait devant lui, et le croissant lunaire se détachait en blanc sur son pelage fauve. A pas serrés le héros la suivit. Elle le conduisit jusqu'en Béotie. Quand elle s'arrêta, elle leva vers le ciel son large front cornu et poussa de longs et de profonds mugissements; puis, aussitôt qu'elle eut entendu l'écho des bois longuement lui répondre, elle se coucha et allongea sur l'herbe ses membres fatigués.

A son tour, Cadmos s'arrêta, rendit grâce aux Dieux, baisa avec respect cette terre étrangère, et salua ces vallées et ces monts inconnus qui devaient l'accueillir.

Comme il voulait, en immolant la génisse, offrir aux Divinités olympiennes le sacrifice requis pour la fondation d'une ville, il envoya ses compagnons chercher, dans une forêt voisine, l'eau nécessaire pour faire les libations. Or, cette source d'eau vive sortait d'une caverne qui était le repaire d'un monstrueux dragon. Sa crête avait, dit-on, l'éclat violet et doré d'un métal, sa gueule était armée d'une triple rangée de dents, ses yeux roulaient du feu, et sa langue dardait, comme des flammes noires, trois aiguillons effilés et vibrants. A peine les zélés serviteurs de Cadmos, après avoir traversé l'épais rempart de broussailles qui protégeait la source, s'apprêtaient-ils à remplir leurs urnes, que le dragon hors de l'antre avança sa longue tête azurée et fit entendre d'horribles sifflements. A cette vue, les urnes de leurs mains s'échappèrent, et leurs membres se glacèrent de stupeur et d'effroi. Le reptile alors, pliant et repliant en mille anneaux mobiles sa croupe recouverte d'écailles, dressa tout à coup dans les airs la

moitié de son corps et s'abattit sur les compagnons atterrés de Cadmos. Les uns expirèrent sous ses dents meurtrières; les autres furent étouffés dans les replis de ses anneaux d'airain, ou moururent au souffle de son haleine empestée.

Mais déjà le soleil, au plus haut point de sa course, avait rétréci l'ombre que projettent les arbres. Étonné du retard de ses bons compagnons, le fils d'Agénor partit à leur recherche. Ayant pour cuirasse la dépouille d'un lion, et pour armes un javelot et une lance, il s'avança dans la forêt en suivant leur passage à la trace. A la vue des cadavres de ses malheureux serviteurs, à l'aspect du vainqueur qui, étendu sur eux, léchait de sa langue mobile leurs horribles blessures, Cadmos souleva un roc énorme et le lança sur le reptile de toute la vigueur de son robuste bras. Ce choc eût ébranlé les tours des plus solides remparts. Mais le serpent, cuirassé de ses écailles, le reçut sans dommage. Cependant, malgré toute sa dureté, la peau du monstre ne put empêcher le javelot du héros de pénétrer dans le corps du dragon, et de se fixer aux anneaux de son épine flexible et tortueuse. Exaspéré de douleur, l'affreux serpent replia alors sa tête sur son dos, regarda sa

blessure et mordit le dard qui s'y tenait immobile. Après de grands efforts, c'est à peine s'il parvint à retirer de ses flancs le bois du javelot : le fer restait attaché à ses os. Écumant alors de rage et de fureur, broyant la terre sous ses rudes écailles, tantôt il se roulait en spirales immenses, tantôt il se dressait et s'allongeait avec plus de raideur que le tronc d'un sapin. Enfin, d'un vaste bond, il s'élança sur Cadmos en fracassant les arbres qui gênaient son élan. Le fils d'Agénor recula de quelques pas. Avec la pointe de sa lance, il arrêta la gueule menaçante du monstre, puis, peu à peu, pendant que le reptile attaquait l'acier par d'impuissantes morsures, il enfonça le fer dans son gosier enflé et cloua le dragon au tronc rugueux d'un chêne. Tandis que, vainqueur, Cadmos contemplait son ennemi vaincu, la déesse Pallas, descendue des plaines éthérées, s'offrit à son regard :

— Cadmos, lui dit-elle, arrache les dents du « Dragon, trace un sillon sur ce sol que n'a « jamais défoncé la charrue, et sème-les dans la « terre pour que ces dents soient la graine « d'un nouveau peuple illustre. »

Dès que les dents furent semées, la glèbe se prit à se mouvoir. Il en surgit d'abord une forêt

de lances; des casques ensuite agitèrent leurs aigrettes, puis des épaules, des poitrines, des bras chargés de traits apparurent, et toute une moisson d'hommes recouverts de boucliers frissonna dans la plaine. Effrayé à la vue de ce nouvel ennemi, Cadmos saisit un roc et le jeta au milieu de leurs rangs. Ces guerriers alors, se croyant menacés, se mirent entre eux à s'entretuer. Tous périrent, sauf cinq, sous les coups meurtriers qu'ils se portèrent avec acharnement. Sur le conseil de la déesse aux yeux pers, ces cinq survivants devinrent les compagnons de travaux de Cadmos, et ce fut avec eux que le héros fonda la citadelle de Thèbes.

Après avoir accompli l'oracle d'Apollon, Cadmos, désormais roi de Thèbes, reçut pour épouse Harmonia. Tous les Dieux vinrent assister au mariage de cette fille de la brillante Aphrodite. Sous la conduite d'Apollon, les Muses et les Charites chantèrent au festin, et Harmonia, comme cadeaux de noces, reçut d'Héphaestos un collier magnifique, et d'Athèna, un péplos brodé.

De cette union, naquirent à Cadmos quatre filles et un fils. Le fils, Polydoros, père de Labdacos, fut l'ancêtre d'*Œdipe*. Des quatre

filles, l'une, *Sémélè*, périt dans les embrasements de la foudre en mettant au monde Dionysos. L'autre, *Ino*, après avoir servi de nourrice au fils de Sémélè, fut une autre victime de la jalousie d'Hèra. Frappée de démence par cette déesse irritée, elle se précipita avec son fils en ses bras dans les flots de la mer. La troisième, *Autonoè*, fut la mère malheureuse de cet infortuné Actéon, que la colère d'Artémis changea en cerf et réduisit à être dévoré par des chiens. La quatrième enfin, *Agavè*, décapita et mit en pièces son fils, Penthée, qu'elle avait pris, dans un accès d'égarement, pour une bête fauve.

Cette succession de calamités, qui s'abattit sur sa famille, inspira à Cadmos une profonde horreur pour la cité qu'il venait de fonder. Il résolut de s'exiler. Après avoir longtemps erré, Cadmos et Harmonia, chargés de maux et d'années, furent changés en serpents.

Après le départ du premier roi de Thèbes, la royauté de cette ville échut, par droit de conquête, à deux vaillants éphèbes qui répondaient au nom d'*Amphion* et de *Zèthos*. Fils de Zeus et d'Antiope, ils étaient tous deux d'un caractère tout à fait différent. Exclusivement

adonné à l'élevage et à la chasse, *Zèthos*, d'une force prodigieuse, avait gardé, de son enfance passée au milieu des bergers, une rudesse fruste et quelque peu sauvage. *Amphion*, au contraire, occupé surtout à chanter et à jouer de la lyre, était d'un naturel plein de tendre douceur et de délicatesse. Il avait reçu, disait-on, pour avoir élevé le premier autel à ce dieu, la lyre d'or à sept cordes du brillant Apollon. Comme lui, aux accords de ce merveilleux instrument, il entraînait à sa suite les animaux sauvages, les rochers et les arbres. Lorsque la ville de Thèbes se fut assez développée autour de la citadelle qu'avait fondée Cadmos pour avoir besoin d'être entourée de remparts, ce furent *Zèthos* et *Amphion* qui se chargèrent de ce soin. Tous deux y travaillèrent. Mais, tandis que *Zèthos*, plus vigoureux que son frère, apportait des blocs de rochers pris aux montagnes voisines et les entassait pour élever de hauts murs, *Amphion* obtenait sans effort le même résultat, car, raconte-t-on, les pierres se mouvaient aux accents de sa lyre et venaient, comme attirées par une douce prière, se placer au lieu où il voulait, et se ranger d'elles-mêmes sur les larges remparts. Sept portes, en l'honneur des

sept cordes de la lyre d'*Amphion*, furent percées dans les murs, que protégeaient de fortes et de puissantes tours. Telle fut l'histoire de la fondation de Thèbes.

Mais, de toutes les légendes qui entourent comme d'une auréole l'histoire primitive de la ville de Thèbes, aucune ne devait avoir un renom plus fameux que celle dont *Œdipe* allait être le héros malheureux. Nous avons déjà dit, qu'avec quatre filles, Cadmos eut un fils qu'on appelait Polydoros. Celui-ci, s'étant uni à Nyctis, engendra Labdacos, le fondateur de la dynastie thébaine des fameux Labdacides. De Labdacos naquit *Laïos*, qui régna d'abord à son tour. Il fut ensuite exilé quand les usurpateurs Amphion et Zèthos s'emparèrent du trône de Cadmos; mais il revint, après leur mort, en sa ville natale et reprit le pouvoir. Il se maria peu après avec *Jocaste*, la sœur de *Créon*. Or, comme de cette union aucun enfant ne naissait à *Laïos*, les deux époux se rendirent à Delphes pour demander à Apollon si leur mariage devait être fécond. La Pythie répondit qu'il leur naîtrait un fils, mais que ce fils tuerait son père, épouserait sa mère, et plongerait sa famille dans le deuil et dans le

sang. Effectivement, quelque temps après, *Jocaste* mit au monde un enfant. *Laïos*, craignant dès lors l'accomplissement de l'oracle, fit exposer le nouveau-né sur une montagne, après avoir ordonné qu'on lui perçât les pieds pour le suspendre à un arbre. Le hasard voulut que des bergers, qui gardaient en ces lieux les troupeaux du roi de Corinthe, accoururent aux cris du nouveau-né et le détachèrent. Ils apportèrent cet enfant trouvé à leur maître. La reine voulut le voir; et, comme cette jeune princesse était sans postérité, elle adopta ce nourrisson et le nomma *Œdipe*, c'est-à-dire *Pied Enflé*, car les cordes, qui attachaient ses pieds avaient tuméfié ses petites chevilles. Élevé par ceux qu'il croyait ses parents, l'enfant grandit dans le royal palais de Polybos. Quand il fut un adolescent vigoureux, ses compagnons, un jour, se raillèrent de lui et l'insultèrent en disant qu'il n'avait aucun droit à se prétendre de famille royale. Alors, pour éclaircir le mystère qui enveloppait sa naissance, *Œdipe* prit le chemin sacré qui conduisait à Delphes. Sans lui révéler le secret de sa véritable origine, l'oracle lui annonça qu'il tuerait son père et épouserait sa mère. Se croyant réellement le

fils du roi de Corinthe, *Œdipe* ne voulut pas, pour éviter ces malheurs, retourner près de ceux qui l'avaient élevé. Mais les Destinées, qui sont irrévocables, devaient fatalement et malgré lui s'accomplir. En quittant Thèbes, *Œdipe* se rendit en Phocide. Chemin faisant, au carrefour de deux routes, il croisa un char que montait son vrai père, *Laïos*. Le conducteur passa si près de lui qu'une des roues du char lui écrasa le pied. Transporté de colère, *Œdipe* porta un coup mortel au cocher de *Laïos ;* et, comme le roi de Thèbes s'apprêtait à venger le deuil qui le frappait, *Œdipe*, sans le connaître, tua son propre père. Après le meurtre de *Laïos*, le trône de Cadmos passa aux mains de *Créon*, frère de *Jocaste*, la mère même d'*Œdipe*. Sur ces entrefaites parut dans le pays un monstre redoutable, le *Sphinx*, qui désolait la contrée. Il avait, raconte-t-on, le visage et la poitrine d'une femme, le corps d'un lion et les ailes d'un aigle. Posté aux alentours de Thèbes sur un rocher dominant la grand'route, il arrêtait les passants, leur posait une énigme et dévorait tous ceux qui ne savaient la résoudre. Déjà, de nombreuses victimes avaient été la proie de ce terrible animal, et jamais personne n'avait pu

découvrir le mot de l'énigme qu'il ne cessait de poser. Voulant mettre fin à ce tragique fléau, *Créon* fit publier qu'il promettait sa couronne et la main de sa sœur à l'homme qui parviendrait à en délivrer le pays. Vers ce temps-là, *Œdipe* se trouva passer par la ville de Thèbes. Il s'offrit à tenter l'entreprise ; et, armé d'une lance et recouvert de son manteau de voyage, il vint se placer en face du *Sphinx*. Le monstre alors, du haut de son rocher, lui posa cette énigme :

— Quel est l'animal qui le matin marche « sur quatre pieds, à midi sur deux, et le soir « sur trois ? »

Œdipe, trouvant le mot secret, répondit aussitôt :

— C'est l'homme. Enfant, il se traîne à quatre « pattes. Devenu grand il marche sur deux « pieds ; et, sur ses vieux jours, il se sert d'un « bâton comme d'un troisième soutien. »

Voyant l'énigme résolue, le *Sphinx* se précipita du sommet de son poste élevé et se fendit la tête. *Créon* tint sa parole. Avec la royauté de Thèbes, *Œdipe* reçut *Jocaste* en mariage, et le vainqueur du *Sphinx* devint ainsi, et sans qu'il s'en doutât, le mari de sa mère. De cette union

naquirent *Etéocle* et *Polynice*, *Antigone* et *Isméne*. Cependant, cette criminelle alliance ne tarda pas à attirer la vengeance des Dieux. Le pays de Thèbes fut alors tout entier désolé par un fléau mystérieux. Les fruits de la terre, consumés dans leurs germes, se desséchaient et ne reproduisaient plus rien; les petits des animaux et les enfants des hommes mouraient avant de naître. Consulté sur la cause de ce mal effrayant, l'oracle répondit que ce fléau était la conséquence du meurtre de *Laïos*, et que le seul moyen d'y remédier était de rechercher et de punir le coupable. *Œdipe*, en apprenant la décision de l'oracle, prononça contre le meurtrier du fils de Labdacos les plus funestes imprécations. Pour le découvrir, il alla consulter le devin Tirésias, et il força ce vieillard, aveugle et vénéré, à lui révéler deux horribles secrets. *Œdipe* apprit alors qu'il avait tué son père et que, suivant la prédiction faite à *Laïos*, il avait aussi, à son insu, épousé sa propre mère. A cette nouvelle, *Jocaste* désespérée se pendit à une poutre, et *Œdipe*, renonçant à voir la lumière, s'arracha les deux yeux. Chassé de Thèbes par *Créon*, repoussé comme un objet d'horreur par tous les citoyens, *Œdipe* en par-

tant maudit ses propres enfants, car ils n'avaient point essayé d'alléger son malheur; puis, accompagné par sa fille, la fidèle *Antigone*, il se rendit en Attique, au bourg de Colone, et là, dans un bois qui leur était consacré, les Euménides, ces furies vengeresses du crime, le firent mystérieusement disparaître.

Mais les effets des malédictions prononcées par *Œdipe* ne se firent pas attendre. Après la mort tragique de leur père, ses deux fils, *Etéocle* et *Polynice*, s'engagèrent par une convention à régner, chacun à leur tour, pendant un an sur Thèbes, *Etéocle* prit le premier la couronne; mais, à la fin de l'année, il ne voulut plus la rendre. Obligé de quitter Thèbes, *Polynice* se rendit à Argos, et vint demander au roi de cette ville aide et secours contre un injuste frère. Une armée formidable, conduite par sept chefs, se réunit à Argos et vint camper en vue de Thèbes. Avant d'investir cette ville aux sept portes, les Argiens envoyèrent un héraut réclamer, au nom de *Polynice*, pour la dernière fois, l'héritage d'*Œdipe*. Le héraut revint sans avoir obtenu quoi que ce fût d'*Etéocle*. Alors le siège commença. Chacun des sept chefs se posta devant l'une des sept portes de

la puissante Thèbes, et la ville tout entière fut entourée d'un flot de boucliers étincelants, de casques à crinière, au sein duquel s'agitait une moisson frémissante de lances avides de carnage. Les assiégés valeureusement se défendirent. Mais comme le siège, bien que terrible, se poursuivait sans résultat décisif, les citoyens de Thèbes et les guerriers d'Argos résolurent de s'en remettre à un combat singulier entre *Etéocle* et *Polynice*. Une lutte fratricide et acharnée s'engagea. Elle se termina par la mort des deux adversaires, qui succombèrent le même jour, l'un sous les coups de l'autre. Après la mort tragique des deux enfants d'*Œdipe*, les Argiens se retirèrent. Thèbes était délivrée, et *Créon*, devenu roi par la mort d'*Etéocle*, fit ensevelir avec tous les honneurs dus aux Mânes des Héros, le corps d'*Etéocle* qui était mort, disait-il, en défendant bravement son pays. Quant à son frère, *Polynice*, *Créon* fit proclamer un édit qui interdisait à tous les citoyens, sous les peines les plus sévères, de le mettre au tombeau et de le pleurer. Le corps de ce banni, qui n'était revenu de son exil que pour livrer aux flammes la terre de sa patrie et les Dieux de ses pères, devait être laissé

en immonde pâture aux chiens voraces et aux oiseaux carnassiers. Mais *Antigone*, la sœur de *Polynice*, ne voulut point se soumettre à ce cruel arrêt. Préférant obéir aux lois imprescriptibles des Dieux plutôt qu'aux décrets de l'homme qu'était *Créon*, elle recouvrit de terre le malheureux cadavre de son bien-aimé frère. Surprise par les gardes au moment où elle accomplissait ce pieux devoir, elle fut condamnée à être enterrée vivante dans un cachot souterrain; et, pour se soustraire à la mort affreuse qui récompensait son dévouement aux Morts, elle s'étrangla dans sa prison obscure.

XVII

SISYPHE, GLAUCOS, BELLÉROPHON.

Sisyphe, le plus rusé des hommes, comme l'appelle Homère, passe pour avoir été le fondateur de Corinthe. Devenu roi de cette cité maritime, où furent construites les premières trirèmes, il favorisa la navigation, le commerce, et fit de cette ville aux deux ports, assise entre deux mers, le plus florissant entrepôt de toutes les richesses que pouvaient, tant d'Asie que d'Europe, lui apporter de beaux et de brillants navires.

Fécond en ressources et l'esprit plein d'artifices, Sisyphe, à peine monté sur le trône, ne tarda pas à donner de son habileté une preuve éclatante. Il arriva, en effet, qu'un de ses voisins, le roi d'Ithaque, voyait de jour en jour ses grands troupeaux disparaître. Comme il ne parvenait pas à retrouver ses bœufs, ni à découvrir le voleur du bétail, *Laerte*, le sage roi d'Ithaque, eut recours à l'ingéniosité réputée de Sisyphe. Le roi de Corinthe se rendit alors à Ithaque, prit

un fer rouge et imprima un signe sous les sabots des grands bœufs de *Laerte*. Les bœufs ainsi marqués néanmoins disparurent. Mais, en fouillant les étables et en inspectant les sabots des troupeaux, on finit par les découvrir dans les profondes écuries d'*Autolycos*. Ce rusé fils d'Hermès agrandissait ses troupeaux en volant pendant la nuit ceux des autres. Et, pour rendre méconnaissables les bêtes qu'il dérobait, il modifiait leur apparence, rendait cornus les fronts privés de cornes, et changeait à son gré la couleur des toisons. Mais, comme il avait omis de faire disparaître le signe que Sisyphe avait imprimé sous les épais sabots des derniers bœufs volés, *Autolycos*, convaincu du pillage, rendit tout le bétail qu'il avait dérobé.

Sisyphe pourtant, par sa conduite déloyale, devait s'attirer dans la suite un châtiment peu commun. Un jour, raconte-t-on, Zeus enleva *Ægina*, la désirable fille du dieu-fleuve *Asopos*. Désolé de cet enlèvement, le dieu fluvial cherchait partout son enfant disparue. Il vint jusqu'à Corinthe s'enquérir d'elle auprès du roi de cette ville, et demander conseil à ce prince avisé. Or, pendant que le roi des Olympiens traversait, en emportant sa proie, le territoire

de Corinthe, Sisyphe avait aperçu le divin ravisseur. Il dit alors à *Asopos* :

— Je sais le nom, Asopos, du voleur de ta « fille. Tu ne le sauras toutefois que si tu fais « jaillir, sur la citadelle qui est dépourvue d'eau, « une source d'onde pure.

— Parle, répondit Asopos, et aussitôt que « ce nom fatal sortira de ta bouche, du rocher « même naîtra une source limpide. »

Sisyphe alors prononça le nom du coupable. Mais Zeus ne tarda pas à punir cette impudente médisance. Il chargea le dieu de la Mort, *Thanatos*, de s'emparer de Sisyphe. Mais le héros Corinthien, qui se tenait sur ses gardes, bien loin de se laisser enchaîner, enchaîna lui-même *Thanatos*. Par suite de cette captivité, personne ne mourait plus. Hadès, le roi des Ombres, se plaignit à Zeus, et Zeus envoya Arès, le dieu farouche de la guerre, délivrer *Thanatos*. Ses liens une fois brisés, la Mort, secondée par Arès, entraîna Sisyphe dans les sombres demeures. Mais le plus rusé des hommes devait encore lui échapper, et réussir à s'évader des Enfers. Avant de mourir, en effet, il avait ordonné à sa femme de ne lui rendre aucun des honneurs réservés aux défunts. Arrivé chez les Morts,

Sisyphe se plaignit amèrement de la négligence dont il était l'objet, trompa Hadès et Perséphone, et obtint d'eux, en promettant, aussitôt sa mission accomplie, de redescendre dans les régions souterraines, l'autorisation de remonter à la lumière pour punir son épouse et la ramener au respect dû aux Mânes des morts. Une fois sous le soleil, Sisyphe refusa de reparaître dans le monde d'en bas, et continua de vivre et de régner à Corinthe. Quand enfin, après de longues années, Hermès le reconduisit chez Hadès, ce roi rusé fut condamné à rouler péniblement, en s'aidant des épaules et des mains, un énorme rocher jusqu'au sommet d'une montagne abrupte. Lorsqu'il était près de l'atteindre, le rocher de lui-même retombait dans la plaine, et Sisyphe devait, et pour l'éternité, recommencer son travail inutile.

Le fils de Sisyphe, Glaucos, n'eut, à côté de celle de son père, qu'une légende bien effacée. Il était, racontait-on, grand amateur de chevaux, et il possédait un troupeau de nombreuses et de magnifiques cavales qui faisaient son orgueil et sa suprême joie. Pensant accroître leur vigueur et les rendre plus belliqueuses, il eut un jour la folie de les nourrir

de chair humaine. Cet horrible forfait excita la colère divine. Glaucos fut tout d'abord vaincu dans une course de chars. Puis, prenant part une autre fois à un concours de quadriges, ses coursiers, subitement rendus fous, s'emballèrent. Le char somptueux qu'ils traînaient fut brisé et vola en éclats, et Glaucos, après avoir été piétiné et broyé, fut enfin dévoré par ses propres chevaux.

La plus grande gloire de Glaucos, fils de Sisyphe, fut d'avoir donné le jour au plus grand héros que vit naître Corinthe, à Bellérophon. A peine entré en son adolescence, ce jeune héros, gracieux et loyal, aperçut un jour un cheval ailé qui volait dans l'air pur. Après avoir en tous sens sillonné le ciel, il vint, comme un éclair rapide, s'abattre sur la haute montagne qui dominait Corinthe, et se désaltérer aux sources vives d'une fraîche fontaine. Dès qu'il vit ce merveilleux cheval, Bellérophon voulut s'en emparer. S'approchant de lui, il essaya de le surprendre, de le flatter, de le monter. Tous ses efforts n'aboutirent à rien, et *Pégase*, car tel était le nom de ce divin coursier, ne lui permit même pas de le toucher. Sur le conseil d'un devin, Bellérophon, de plus en plus dési-

reux de cette noble conquête, se rendit dans le temple d'Athèna pour y passer la nuit et y prier la déesse de seconder sa glorieuse entreprise. Il s'endormit sur l'autel de cette divinité. Pour lors, au plus profond de son sommeil, Athèna lui apparut et lui dit :

— Réveille-toi, Bellérophon. Prends pour « dompter Pégase le frein que je t'apporte, car « ce n'est qu'avec lui que tu pourras rendre « docile à ton vouloir cet indomptable coursier. « Va, mais souviens-toi, avant de te mettre à « l'œuvre, d'immoler tout d'abord un taureau « au dieu qui connaît l'art de dompter les che- « vaux. »

Bellérophon à ces mots se leva, saisit le frein que lui tendait la déesse aux yeux pers, et se mit en demeure d'exécuter sans retard la recommandation d'Athèna. Quand *Pégase* aperçut le frein d'or, sa fougue impétueuse aussitôt se calma, et il vint de lui-même s'offrir au mors que lui tendait son vainqueur. Tressaillant d'allégresse, Bellérophon alors s'élança sur le dos de ce divin cheval, et se fit un jeu de le dresser au combat. Depuis ce jour, *Pégase*, le coursier du Tonnerre, fut le compagnon fidèle et le zélé serviteur du fils de Glaucos.

Cependant, malgré la gloire dont il venait de se couvrir, de redoutables épreuves attendaient Bellérophon. Souillé du meurtre involontaire de son frère, le bel héros Corinthien dut, pour se purifier, quitter sa ville natale et se rendre à Tirynthe. Or, le roi qui régnait en ce temps dans cette ville aux cyclopéennes murailles se nommait *Prœtos*. La reine, son épouse, s'appelait *Antéia*. A la vue du héros, à qui les Dieux avaient donné le charme du courage et l'attrait de la beauté, le cœur d'*Antéia* s'enflamma d'un coupable et d'un violent amour. Ne pouvant arriver à séduire ce prince vertueux, cette reine déçue eut recours pour le perdre à la plus perfide calomnie. Elle vint trouver le roi, et, avec le plus feint accent d'indignation, elle dit à son époux :

— Meurs, ô Prœtos, ou fais mourir Bellé-
« rophon, car il a voulu, l'impudent, me forcer
« à te trahir ! »

Le roi de Tirynthe, en entendant ces mots, fut saisi de fureur. Toutefois, il se fit un scrupule de violer les droits de l'hospitalité, et d'immoler l'homme qu'il avait accueilli. Pour s'en défaire, il traça sur une tablette des signes de mort, et chargea Bellérophon de porter ce message

au roi de Lycie, son beau-père. Bellérophon partit accompagné des Dieux. Quand il arriva aux bords du Xanthe, qui arrose les plaines de Lycie, le roi de ces contrées le reçut avec magnificence. Neuf jours se passèrent en festins, et ce ne fut qu'à la dixième aurore que le roi de Lycie, *Iobatès*, interrogea son hôte, et lui demanda quel était le message qu'il venait apporter. A peine en eut-il connaissance, qu'il résolut aussitôt, comme les tablettes lui en intimaient l'ordre, de se venger de celui qui avait osé attenter à l'honneur de sa fille. Mais, comme il avait une certaine répugnance à tuer lui-même celui qu'il venait de fêter comme le plus brillant des hôtes, il le chargea d'une entreprise au cours de laquelle il croyait bien qu'il trouverait la mort. *Iobatès* lui ordonna d'aller combattre la *Chimère*. Ce monstre énorme et jusqu'alors invincible désolait la Lycie. A sa tête de lion était uni le corps d'un cheval qui se terminait par une queue de serpent. Il vomissait avec son souffle des torrents de flammes brûlantes, qui incendiaient les récoltes et réduisaient en cendres tous ceux qui l'approchaient. Monté sur son cheval ailé, Bellérophon s'éleva dans les airs, attaqua la *Chimère*, et la tua en enfonçant

dans sa gueule enflammée un long épieu dont le plomb se fondit.

Sorti triomphant de ce premier danger, Bellérophon reçut l'ordre de s'essayer à d'autres tâches qui étaient non moins périlleuses. *Iobatès*, qui ne se tenait pas pour battu, l'envoya combattre les Solymes, peuplade sauvage et redoutable, qui fut pourtant vaincue. Il l'expédia ensuite contre les Amazones. Le fils de Glaucos en triompha aisément. Mais, sur le chemin du retour, une suprême épreuve l'attendait. *Iobatès* avait choisi dans toute la Lycie les plus valides guerriers et les avait placés en embuscade, avec mission de fondre à l'improviste sur Bellérophon et de le massacrer. Mais aucun Lycien ne revit ses foyers, car le héros les extermina tous. Émerveillé alors de sa valeur et de sa jeune audace, *Iobatès* reconnut enfin que Bellérophon était de race divine. Il le garda dans la Lycie, lui donna sa fille en mariage, et l'admit à partager avec lui les honneurs du pouvoir.

Jusque là favorisé par les Dieux, Bellérophon devait, sur la fin de ses jours, s'attirer leur colère. Enorgueilli par ses exploits, il eut l'audace, un jour, de vouloir s'élever sur son cheval ailé jusqu'aux demeures de l'Olympe. Mais,

pendant qu'il montait tout joyeux dans le ciel, un taon, envoyé par Zeus, piqua *Pégase*. Le cheval terriblement aiguillonné s'emporta, se cabra et précipita son cavalier dans le vide. Dès qu'il se sentit affranchi de sa charge, *Pégase* aux ailes d'or continua de monter, gagna la région des étoiles, et s'y changea en constellation. Quant à Bellérophon, il s'abattit lourdement sur le sol. Meurtri, boiteux et frappé de cécité, le vainqueur de la *Chimère*, lamentable victime d'un orgueil insensé, fut condamné à une vie de misères et à périr d'une mort sans renom.

XVIII

PERSÉE.

Il y avait autrefois dans Argos un roi qui n'avait d'autre enfant qu'une fille, appelée *Danaè*. En parlant de Zeus, nous avons déjà dit comment ce roi, Acrisios, pour empêcher *Danaè* d'être mère, l'avait enfermée dans une prison d'airain, et comment Zeus, déjouant les desseins d'Acrisios, s'était changé en pluie d'or pour pénétrer dans ce cachot souterrain et devenir le père de Persée.

Dès qu'il apprit, par les cris du nouveau-né, la secrète naissance d'un enfant à sa fille, Acrisios, se souvenant d'un oracle qui lui avait prédit qu'il serait tué par un petit-fils qui régnerait à sa place, fut terrifié. Il ordonna de tirer *Danaè* de sa retraite, fit ouvrir un grand coffre et y enferma, en compagnie du fils qu'elle venait de mettre au monde, sa malheureuse fille. Quand ce coffre fut hermétiquement clos, Acrisios le fit conduire au rivage et jeter à la mer. Longtemps, comme une épave, les flots

le ballottèrent. Mais les Dieux, qui veillaient sur Persée, firent aborder cette frêle embarcation sur les arides bords de l'île de Sériphos. Or, dans cette île éloignée régnait, dit-on, un roi, appelé Polydektès. Quand des pêcheurs lui apportèrent le coffre qu'ils venaient de trouver échoué sur la côte, il le fit incontinent ouvrir. Et, pris de pitié pour la mère et l'enfant qu'il y vit enfermés et vivants, il les accueillit dans son propre palais. Élevé comme un fils du roi de Sériphos, Persée ne tarda pas à grandir et à devenir un beau prince. Mais, comme *Danaè*, sa jeune mère, était aussi d'une beauté si rare que le grand Zeus lui-même ne l'avait pas jugée indigne de son regard, Polydektès à son tour, s'éprit pour elle du plus violent amour. Redoutant, pour arriver à ses fins, le voisinage de Persée, le roi de Sériphos résolut de se défaire de ce témoin désagréable.

Il annonça, un jour, qu'il se déterminait à épouser la belle Hippodamie. A l'occasion de ce mariage, il organisa un somptueux festin et y convia les principaux chefs qu'il avait sous ses ordres, et Persée. Or, suivant l'usage de ces temps reculés, chaque invité devait en l'occurence, honorer son seigneur en lui faisant

l'offrande d'un présent. Pour être sûrs d'être agréables au roi, les invités lui firent demander par Persée, quel était le don qu'il préférait recevoir :

— Je veux des chevaux, répondit Polydektès.

— Soit, répondit Persée. Te donner des « chevaux est une chose facile. Pour moi, j'aurais « aimé que tu me demandasses de t'apporter « ici la tête de *Méduse.* »

Polydektès ne répondit rien à Persée. Mais le lendemain, quand tous les convives lui amenèrent un cheval et que Persée lui présenta le sien, Polydektès refusa le présent du fils de Danaè.

— Tu m'as promis, lui dit-il, la tête de « *Méduse*, la plus terrible des trois terrifiantes « *Gorgones*. Un prince doit toujours tenir ce « qu'il promet. Je ne te tiens point quitte de « ton engagement. Va donc, et au plus tôt, me « chercher cette redoutable tête, car, dès aujour-« d'hui, jusqu'à ce que tu m'apportes ce que « tu m'as promis, je prends et je garde ta mère « comme otage. »

En imposant à Persée cette dangereuse tâche, le roi Polydektès espérait sûrement l'envoyer à la mort. *Méduse*, en effet, était un monstre

prodigieusement redoutable. Sur son énorme et hideuse figure, au nez aplati et aux larges oreilles, s'ouvrait une bouche repoussante, garnie de dents aussi longues et blanches que des défenses de sangliers. Ses deux grands yeux roulaient des flammes aussi meurtrières que celles de l'éclair, et, sur son front au teint brûlé, en guise de cheveux, se hérissait et grouillait un entrelacement de sifflantes vipères. Armée de bras d'airain, elle possédait de longues ailes d'or. Sa voix de bête fauve, quand elle rugissait, répandait la terreur, et ses yeux pétrifiaient tous ceux dont le regard apercevait le sien.

Persée, lorsqu'il se vit tenu d'accomplir sa promesse, se repentit d'abord de sa témérité. En proie au plus profond des découragements, il méditait tristement sur les récifs de l'île de Sériphos. Un jour, Hermès lui apparut et lui demanda la cause de son abattement et de son inquiétude. Le fils de Danaè expliqua alors au messager des Dieux, comment, par un excès de juvénile audace, il s'était laissé entraîner à une imprudente promesse, et comment, par le roi de Sériphos, il avait été mis en demeure de tenir ce qu'il avait promis. Hermès le consola, et lui promit, avec son assistance, le secours

d'Athèna. Réconforté, Persée se mit en route pour le lointain pays où habitait *Méduse*. C'était, en effet, bien au delà de l'océan occidental, aux limites extrêmes du monde, aux confins de la Nuit, qu'était le séjour des voraces *Gorgones*. Mais, avant d'arriver dans cette inculte et sauvage région, il fallait traverser un secret territoire où séjournaient trois vieilles femmes, les *Grées*, qui, dès leur naissance, avaient déjà, pour ombrager leurs fronts, des cheveux aussi blancs que le plumage des cygnes. A elles trois, elles n'avaient qu'un œil et qu'une seule dent. Au moment où l'une de ces vierges monstrueuses passait à l'autre et son œil et sa dent, Hermès, substituant sa main à celle qui devait les recevoir à son tour, s'en empara et les remit au fils de Danaè. Comme les *Grées* réclamaient ce qu'on venait de leur prendre, Persée, sur le conseil d'Hermès et d'Athèna, ne consentit à leur restituer cet œil et cette dent qu'à condition qu'elles lui indiquassent la route qui conduit au pays de *Méduse*, et qu'elles lui donnassent les trois objets indispensables à sa victoire : des sandales ailées, une profonde besace et une sombre coiffure.

Les *Grées* y consentirent, et Persée, après

avoir attaché à ses pieds des sandales ailées, ficelé sur son dos une large besace, ajusté sur sa tête la coiffure qui rendait invisible, et reçu en outre d'Hermès une épée de bronze, prit son vol au-dessus des flots de l'Océan. Bientôt, il parvint au delà de la mer mugissante, près du pays des Morts, dans une contrée affreuse où apparaissaient seulement, comme des amas de spectres, les figures torturées des animaux et des hommes, que le regard de *Méduse* avait changés en rochers. Au fond d'une caverne, Persée trouva les *Gorgones* assoupies. Profitant de ce que le sommeil engourdissait la plus jeune, le héros s'en approcha doucement, en détournant sa tête pour ne point rencontrer, si elle se réveillait, son regard assassin. Puis, laissant guider son bras par Athèna, et, tout en se servant, comme d'un miroir, du bouclier en airain poli de la déesse pour diriger son glaive, il trancha d'un seul coup la tête de *Méduse*. A ce même moment, du sang qui coulait du tronc décapité de la *Gorgone*, un cheval ailé naquit, et s'envola dans les airs. Ce coursier du Tonnerre portait le nom de *Pégase*, et Bellérophon devait un jour le dompter sur la montagne qui surplombe Corinthe. Sa victoire achevée, Persée

mit aussitôt dans sa besace la tête de *Méduse* et s'engagea dans une fuite rapide. Il était en effet poursuivi par les deux autres *Gorgones* qui s'étaient réveillées, et qui, pour venger le meurtre de leur sœur, avaient pris leur essor. Mais, grâce à la coiffure merveilleuse qui le rendait invisible, elles ne purent point l'atteindre. Persée vola jusqu'au milieu du jour. Sur son passage, les gouttes qui tombaient de la tête saignante se changeaient, en arrivant sur terre, en autant de serpents. Craignant enfin de se confier à la nuit, il arrêta sa course dans le royaume d'*Atlas*, près du jardin fleuri des Hespérides.

— O Atlas, lui dit-il, toi qui surpasses tous « les mortels par l'énormité de ta taille, qui « tiens sous tes lois l'extrémité du monde et « portes le ciel sur tes vastes épaules, accueille-« moi dans ta demeure, et donne-moi, pour « cette nuit seulement, le doux bienfait de « l'hospitalité. »

Bien loin de l'accueillir, *Atlas* le menaça, et voulut le frapper. Trop faible pour résister par la force à ce formidable géant, Persée alors, en détournant les yeux, lui présenta le hideux visage de *Méduse*. Le colosse aussitôt se changea

en montagne : sa barbe et ses cheveux devinrent des forêts; ses os, des rochers, et désormais, au lieu de peser sur les épaules d'*Atlas*, le poids du ciel et des astres reposa tout entier sur cette haute montagne.

Le lendemain, lorsque l'Aurore ouvrit le ciel aux coursiers du Soleil, Persée reprit son vol. A la tombée du soir, il arriva dans un pays plus voisin de l'Orient, où l'attendait une nouvelle aventure.

En cet endroit régnait le roi Cèpheus, dont la femme, Cassiépéia, avait excité la colère des Néréïdes en se vantant d'être plus belle que l'une de leurs plus gracieuses compagnes. Poséidon, le dieu puissant des vagues écumeuses s'était fait le ministre du ressentiment des filles de la Mer. Pour les venger, il avait inondé le pays, et envoyé sur les côtes un monstre marin qui dévorait les hommes et les troupeaux. L'oracle de Zeus, consulté par Cèpheus, avait répondu que ce fléau ne pouvait être conjuré que si la fille du roi, *Andromède*, était donnée en pâture à ce monstre. Quand Persée parvint en Éthiopie, il trouva *Andromède* enchaînée à un énorme rocher, exposée à la fureur de ce redoutable animal, et abandonnée sur le bord

de la mer. Si le souffle de la brise du large n'eût pas agité ses longs cheveux épars, et si des pleurs n'avaient coulé de ses tremblantes paupières, le fils de Danaè aurait pris la fille de Cèpheus pour une statue de la Douleur. Ravi par tous les charmes qu'offrait la jeune fille, Persée s'arrêta longuement devant elle, et sentit son cœur doucement s'émouvoir. Il s'enhardit enfin; et, s'approchant de plus près, il s'informa de son nom, et lui demanda la raison qui avait fait que ses bras avaient dû être enchaînés à ce sauvage rocher. *Andromède* garda d'abord un silence prudent et se contenta de pleurer. Enfin, pressée de nouveau de parler, et craignant que ce jeune héros n'imputât son mutisme à la honte d'un crime, elle apprit son nom à Persée, et raconta comment elle était la victime innocente de l'orgueil insensé d'une mère sacrilège. Elle n'avait pas tout dit, quand le monstre apparut à la surface bouillonnante des vagues. Il s'avançait comme un navire, en divisant les flots, et sa gueule béante s'apprêtait déjà à dévorer *Andromède*. Pour sauver celle que déjà son cœur aimait de grand amour, Persée prit son vol, s'éleva comme une flèche au-dessus des vastes eaux, fondit comme un aigle sur le

dos de ce monstre, et lui plongea dans le flanc une longue lance acérée. Blessé à mort, le gigantesque serpent vomit des flots de sang, tordit quelque temps ses lugubres anneaux, puis s'enfonca dans l'abîme salé. Sorti vainqueur de cette périlleuse entreprise, Persée désenchaîna *Andromède*, et, en la rendant à son père, il lui demanda cette vierge en mariage. Pour récompenser un si glorieux exploit, le roi y consentit. Des flambeaux alors furent partout allumés, à pleines mains des parfums furent jetés sur des braises, et aux portiques des temples on suspendit des guirlandes variées. L'élite du royaume fut conviée à un festin magnifique; aux sons des flûtes et des lyres, s'unirent, interprètes de l'allégresse et de la reconnaissance publiques, les hymnes joyeux des jeunes filles éthiopiennes. Les noces terminées, Persée, accompagné d'*Andromède*, revint en l'île de Sériphos, en apportant au fond de sa besace la hideuse dépouille qu'il avait promise à son père adoptif. Mais, pendant son absence, Polydektès, pour la contraindre à l'épouser, avait poursuivi *Danaè* de ses instances. La mère de Persée était restée inébranlable, et, pour se soustraire aux menaces et échapper aux violences.

elle s'était réfugiée dans un temple. Quand Persée apprit cette nouvelle, il espéra que le roi lui saurait gré d'avoir exterminé *Méduse*. S'imaginant l'adoucir, il demanda audience. Mais Polydektès, qui nourrissait en son âme inflexible une haine mortelle, non seulement mit en doute les exploits de Persée, mais traita d'imposture la mort de la *Gorgone*. Irrité, Persée lui dit alors :

— Je vais incontinent te donner une preuve « de la vérité de ce que je t'annonce. »

Empoignant alors par ses cheveux de serpents la tête de *Méduse*, il la sortit de la besace et la montra au roi. Polydektès à cette vue ne fut plus sur son trône qu'une statue de pierre.

Après la mort du roi de Sériphos, Persée, ayant terminé ses exploits, remit à Hermès la coiffure qui rendait invisible, la besace et les sandales ailées dont il s'était servi. Quant à la tête de *Méduse*, il en fit don à Athèna, qui la plaça au centre de son brillant bouclier. Puis, quittant cette île, accompagné de *Danaè* et d'*Andromède*, il se dirigea vers les murs de la puissante Argos. Mais, dès qu'il apprit le retour de sa fille et de son petit-fils, le roi Acrisios, craignant de voir enfin l'oracle s'ac-

complir et d'être tué, quitta Argos et s'enfuit à Larissa. Mais la destinée arrêtée par les Dieux se réalisa malgré lui. Persée, en effet, à peine arrivé à Argos, se déguisa et se rendit aussi dans Larissa. Il voulait persuader son grand-père de revenir en sa patrie et de reprendre possession de son trône. Sur ces entrefaites, le roi de Larissa fit célébrer des jeux. Persée, sans le savoir, se trouva dans la lutte en face de son aïeul. Comme il lançait son disque, cette masse de plomb vint par hasard s'abattre sur la tête du roi de la cité d'Argos. Mortellement frappé, Acrisios expira sur le coup. Désolé de ce meurtre, Persée ne voulut point recueillir l'héritage de celui qu'il venait d'envoyer chez Hadès. Il refusa de retourner en sa ville natale, se rendit à Tirynthe, et échangea contre celle d'Argos la souveraineté de cette ville puissante.

Après sa mort, ce héros fut changé, en compagnie d'*Andromède*, en une des plus brillantes constellations du ciel.

XIX

LES ARGONAUTES.

Jadis, un prince usurpateur régnait en Thessalie sur la ville d'Iolcos. Il s'appelait Pélias, et il tenait odieusement écarté du trône et du pouvoir son frère aîné, Æson, seul héritier légitime. Or, il arriva que l'épouse d'Æson mit au monde un enfant qu'on dénomma Jason. Pélias, craignant qu'à la haine du frère vînt s'ajouter dans la suite les ressentiments du neveu, résolut de tuer ce nouveau-né. Avertis à temps du malheur qui allait les frapper, les parents de Jason le firent passer pour malade. Peu après, ils simulèrent un grand deuil, et répandirent le bruit que leur fils était mort. Mais, à la faveur de la nuit et pendant que les femmes faisaient retentir les murs du palais de leurs gémissements, ils enveloppèrent Jason en des langes de pourpre, et sa mère s'en alla le confier au centaure *Chiron*. Quoique moitié homme et moitié cheval, *Chiron*, qui habitait le Pélion aux pentes chevelues, était de mœurs douces, et sa sagesse et sa science

lui avaient acquis une grande célébrité. Il enseigna à Jason le respect des Dieux, la justice, l'art militaire, la médecine, la musique, et, pour le former, il le garda pendant vingt ans près de lui.

Cependant Pélias, troublé par le remords, avait interrogé l'oracle sur la durée qu'aurait son règne illégitime. Le dieu lui avait répondu qu'il était exposé à se voir dépossédé de son trône par un homme qui viendrait se présenter à lui en n'ayant à ses pieds qu'une seule sandale. Or, un jour que Pélias organisait, sur le bord de la mer, des fêtes en l'honneur du dieu Poséidon, il y convia, sans le connaître, le bel adolescent qu'était alors Jason.

Le fils d'Æson accepta de s'y rendre. Mais, en cours de route, comme il fallait traverser un cours d'eau, Jason ôta ses sandales et passa le gué en les tenant à la main. Quand il toucha l'autre bord, il s'aperçut qu'il en avait perdu une. A la vue du jeune homme qui se présentait devant lui avec un pied déchaussé, Pélias se rappela la prédiction de l'oracle. S'approchant alors de Jason, il lui parla ainsi :

— Que ferais-tu, Jason, si, tenant le pouvoir, « il t'avait été prédit que tu dusses périr de la « main d'un de tes invités ?

— J'enverrais cet hôte, lui répondit Jason, « chercher la *Toison d'Or*.

— Eh bien, reprit Pélias, puisque tu es « celui qu'a désigné l'oracle, va me chercher « la Toison du bélier. Si tu me la rapportes, « je te rendrai à ton retour et ton trône et tes « biens. »

Sans hésiter, Jason, qui était à l'âge où l'on aime la gloire, accepta cette périlleuse mission, et se hâta d'envoyer des hérauts dans toutes les directions, pour convoquer et rassembler l'élite des guerriers et des princes qui voudraient avec lui risquer cette entreprise. Avec Hèraclès et Orphée, cinquante braves s'offrirent pour prendre part à cette dangereuse, mais tentante aventure. Assuré d'aussi nombreux et d'aussi vaillants auxiliaires. Jason se mit aussitôt en devoir de préparer ce magnifique voyage. Il fit d'abord construire un célèbre navire qui s'appelait *Argo*, soit à cause de sa rapidité, car le mot grec *argos* signifie *rapide*, soit à cause de l'architecte Argos, qui en dressa les plans. Athèna, la déesse aux yeux pers, en dirigea le montage, en tissa les voiles et lui donna pour mât un des chênes sacrés de la forêt de Dodone.

Quand la nef *Argo* fut entièrement équipée,

Jason invita les cinquante-deux Argonautes à se choisir un chef. D'un accord unanime, ils désignèrent Jason; puis, ayant fait, pour s'attirer leurs faveurs, un sacrifice aux Dieux, ils montèrent à bord, levèrent l'ancre et firent voile, en sillonnant la mer immense, dans la direction de l'Orient.

Longue et mouvementée fut leur navigation, car, avant de parvenir au but lointain de leur voyage, ils devaient rencontrer de nombreux obstacles et surmonter de redoutables épreuves.

Lemnos fut leur première escale. Là, dans cette île où n'habitaient que des femmes, les valeureux Argonautes perdirent deux années. Jason, en effet, s'éprit des charmes de la belle *Hypsipyle* et s'oublia dans les bras de cette reine séduisante. Hèraclès, voyant les Argonautes, à l'exemple de leur chef, s'attarder en une vie de délices, les réprimanda durement et leur dit :

— Sommes-nous venus en ce séjour enchanteur « pour trahir nos épouses et y fixer notre demeure ? « Sera-ce en restant les esclaves oisifs de ces « femmes étrangères que nous acquerrons la « gloire qui nous fit délaisser la terre de nos « patries pour aller conquérir la Toison du « bélier ? »

Ces paroles énergiques décidèrent les Argonautes à se réembarquer. Leur seconde escale fut l'île de Cyzique. Ils mirent là, dans une baie recourbée, leur navire à l'abri du souffle des tempêtes, dressèrent des tentes sur le rivage ombragé et se reposèrent. Après leur repas, ces rois infatigables voulurent profiter de leur passage auprès d'une montagne, consacrée à la Mère des Dieux, pour aller lui offrir de brillants sacrifices. Mais, pendant que la plupart d'entre eux accomplissaient ce saint pélerinage, ceux qui gardaient le solide vaisseau se trouvèrent en butte à un danger inattendu. Des géants à six bras, descendus des montagnes, entreprirent de combler avec d'énormes pierres l'entrée du port où était amarrée la nef *Argo*. Ils espéraient capturer ce vaisseau et toutes ses richesses, comme on prend dans une fosse une bête farouche. Mais Hèraclès, qui était resté à bord, banda son arc, perça de flèches plusieurs de ces géants, et dispersa les autres.

Vainqueurs de cette épreuve, les Argonautes, peu après, arrivèrent sur la côte de Thrace. Là, à Salmydessos, ils se trouvèrent en présence du malheureux *Phinée*. Devin illustre et imprudent, il avait été frappé de cécité par Zeus,

pour avoir révélé aux hommes les secrets de l'avenir. Pour mieux punir cet aveugle vieillard, le roi de l'Olympe l'avait en outre livré aux fureurs des *Harpyes*. Ces monstres, au visage de femme et au corps de vautour, s'acharnaient contre lui, enlevaient les viandes et les mets qu'il servait à sa table, et répandaient sur ce qu'elles lui laissaient une sanie si infecte, que *Phinée* ne pouvait arriver à manger à sa faim. L'infortuné devin, ayant obtenu d'être délivré des *Harpyes*, témoigna sa reconnaissance aux vaillants Argonautes en leur enseignant le chemin qui conduit à la Toison du bélier, et en leur indiquant les précautions à prendre pour traverser, avant d'arriver en Colchide, une passe difficile.

— Non loin d'ici, leur dit-il, des roches « meurtrières s'élèvent des deux côtés d'un long « chenal étroit, qu'assombrissent toujours des « brumes éternelles. Le vent est là si sauvage « et si fort, qu'il fait se heurter les rochers « des deux rives, et ferme ainsi de temps à autre « le passage aux navires. Pour traverser ce couloir, « sans que votre nef ne soit écrasée et broyée, « il vous faudra, lorsque vous serez avertis « par le bruit épouvantable des vagues qui s'y « brisent, de l'approche de ces roches branlantes,

« appelées *Symplégades*, lâcher un pigeon dans « l'étroit défilé. Si le pigeon traverse, vous « pourrez passer; s'il revient, renoncez à tenter « pour l'instant ce tragique passage. »

Munis de ces précieuses instructions, les Argonautes quittèrent Salmydessos, et s'aventurèrent derechef sur la mer écumante. Quand ils approchèrent de ces roches tragiques, les Argonautes lâchèrent un pigeon de la proue. Le pigeon s'engouffra, et les deux rochers, en se rejoignant, ne lui emportèrent que l'extrémité de la queue. Profitant donc du moment où ces blocs monstrueux s'écartaient de nouveau, les Argonautes, à violents coups de rames, forcèrent cette terrible passe. A peine la proue de leur navire était-elle en sûreté, que les deux rochers s'entrechoquèrent encore; ils ne réussirent qu'à écorner légèrement l'extrémité de la poupe. A partir de ce suprême instant, ces rochers mouvants devinrent immobiles, car un oracle avait déclaré qu'ils cesseraient de se mouvoir aussitôt qu'un vaisseau aurait passé entre eux en évitant leur choc.

Enfin, après avoir longé les côtes d'Asie, les Argonautes parvinrent en Colchide où se trouvait la *Toison d'Or*. Là, aux larges pieds du

formidable Caucase, régnait un roi qui s'appelait *Æétès*. Son palais était entouré de colonnes de bronze, de balcons de pierre aux balustres desquels s'accrochaient les guirlandes d'une vigne touffue. Quatre fontaines en décoraient la cour intérieure. Le vin et le lait coulaient des deux premières; la troisième fournissait une huile parfumée, et la dernière faisait jaillir une onde merveilleuse qui, toujours chaude au milieu de l'hiver, devenait glaciale en été. Dès qu'il débarqua, Jason vint trouver *Æétès* et le mit au courant du but de son voyage. A cette nouvelle, le roi de Colchide entra dans une violente colère. Pour rien au monde il ne voulut consentir à laisser emporter la Toison qui servait de sauvegarde à son lointain pays. Enfin, comme Jason insistait, *Æétès*, croyant envoyer ce héros à une mort certaine autant que prompte, lui dit :

— Je ne te permettrai d'emporter la Toison « que si tu sors vainqueur de l'épreuve suivante. « J'ai deux taureaux, dont les pieds sont d'airain « et dont la bouche vomit des tourbillons de « flammes. Il faut que tu les domptes, que tu « les attelles, et qu'avec une charrue en acier « d'un seul bloc, tu laboures d'abord quatre

« arpents de terrain sauvage et inculte. Ce travail « terminé, au lieu de blé, tu sèmeras les dents « que je vais te donner. Il en naîtra des géants. « Sitôt sortis de terre, attaque-les, tue-les tous, « et si tu viens à bout de cette tâche en une seule « journée, tu pourras emporter la Toison du « bélier. »

Le chef des Argonautes accepta de tenter cette suprême épreuve. Il aurait sûrement succombé aux dangers de l'entreprise, si la fille d'Æétès, *Médée*, n'avait conçu pour Jason, aussitôt qu'elle le vit, une ardente passion. Mettant au service du beau jeune homme qu'elle aimait toutes les ressources de son art de magicienne avertie, elle lui donna un baume dont la vertu était telle, que si quelqu'un en oignait tous ses membres, il devenait aussitôt et pour un jour durant, invulnérable au fer et insensible à la flamme. En remettant à Jason ce baume tutélaire, *Médée* lui dit :

— Dès le lever de l'Aurore, avant d'atteler « les redoutables taureaux, tu frotteras avec « ce baume, non seulement tout ton corps, « mais encore ton épée, ta lance et ton bouclier. « Une force surhumaine se répandra aussitôt « dans tes membres. Le fer des géants s'émoussera

« contre toi, et la flamme, que les taureaux « vomissent, ne te fera aucun mal. Ce charme « puissant ne doit durer qu'un jour. Mais ne « crains rien, car voici un moyen de terminer « rapidement le combat où tu dois être engagé. « Lorsque tu verras les fils de la Terre sortir « en grand nombre des dents que tu auras « semées, jette une pierre au milieu de leurs « rangs. Rendus alors semblables à des chiens « qui se disputent une proie, ils se battront « entre eux. Profite du moment, fonds sur eux « et extermine-les tous. »

Jason, qui avait promis à *Médée*, s'il conquérait la Toison, de l'emmener en Grèce, scrupuleusement observa les recommandations de la fille d'Æétès. Rendu invulnérable, facilement il soumit les taureaux, laboura la terre, l'ensemença. Puis, quand il vit une moisson de géants recouvrir les sillons, il lança la pierre, et les géants avec leurs propres armes s'entre-tuèrent.

Bien que Jason, grâce à *Médée*, sortît victorieux de cette grave épreuve, il lui restait encore une tâche plus difficile : tuer le monstre qui veillait jour et nuit auprès de la Toison, et s'emparer de ce précieux talisman. Jamais ce jeune héros, sans le secours de la célèbre magi-

cienne, ne serait parvenu au but de ses efforts. Un dragon terrible, en effet, enroulé aux pieds de l'arbre où était suspendue la brillante Toison, la surveillait sans cesse, et ne laissait qui que ce soit s'approcher de ce hêtre touffu. Ce fut donc *Médée* qui conduisit Jason. A mesure qu'elle avançait avec lui près de l'arbre où le vent balançait l'éblouissante Toison, la magicienne priait le secourable Sommeil d'en assoupir le vigilant gardien. Bientôt, dompté par la force qui émanait de *Médée*, le monstre écaillé d'or baissa sa tête aux multiples aigrettes, ferma ses yeux terrifiants, et se figea en un monceau d'anneaux. Jason alors, sur l'ordre de *Médée*, transperça de sa lance la gueule envenimée du dragon qui dormait, le tua sur le coup, et enleva la Toison.

En possession de ce merveilleux trésor, les Argonautes, redoutant les suites de la colère d'*Æétès*, gagnèrent leur navire, mirent à la voile, et partirent en emmenant avec eux *Médée* et son frère *Absyrtos*. Le roi de Colchide, en effet, dès qu'il apprit l'enlèvement de la Toison, se mit à les poursuivre. Se voyant menacée par des nefs rapides, *Médée*, pour sauver Jason qu'elle aimait, n'hésita pas à tuer son propre

frère, à le dépecer, et à semer ses membres sur les flots. Comme *Æétès* s'attardait à recueillir les restes de son fils et à leur donner une digne sépulture, les Argonautes purent le distancer et continuer leur route sans avoir désormais plus rien à redouter. Ils retraversèrent le Pont-Euxin, remontèrent le Danube, et arrivèrent dans la mer de Sardaigne par l'Eridan et le Rhône. En passant près de l'île où habitaient les *Sirènes*, ces oiseaux de mer au visage de femme, toujours perchés sur des rochers escarpés, essayèrent par leurs chants qu'accompagnait la lyre d'arrêter les passagers de la brillante *Argo*. Pour que l'équipage n'entendît pas les voix, qui enchantaient à tel point ceux qui les écoutaient qu'ils oubliaient de manger et se laissaient sur place consumer par la faim, *Orphée* monta sur le pont du navire et chanta. Les mélodies suaves de cette bouche inspirée, les accords si harmonieux de sa lyre, qui adoucissaient les lions et les tigres, attiraient les oiseaux et faisaient danser même les arbres émus, séduisirent à tel point les *Sirènes* qu'elles furent réduites au silence. Sans s'arrêter, la nef *Argo* dépassa leurs sinistres parages. Dans leur dépit d'avoir été vaincues, les *Sirènes*,

avec leurs instruments, se jetèrent dans la mer et s'y changèrent en rochers.

Enfin, après des mois d'absence et plusieurs autres aventures, les Argonautes atteignirent le port d'où ils étaient partis. Dès qu'il eut quitté bord, Jason consacra son navire; mais les Dieux ne voulurent point abandonner sur terre ce merveilleux vaisseau. Transporté dans le ciel, *Argo* devint une constellation.

En arrivant à Iolcos, Jason remit la *Toison d'Or* à Pélias. Cependant, malgré sa promesse, ce roi gardait toujours le trône qu'il avait usurpé. *Médée* se fit alors l'instrument d'une terrible vengeance. Comme Pélias était vieux, elle persuada aux filles de ce prince qu'elle avait le pouvoir, par ses enchantements, de lui redonner une nouvelle jeunesse. Pour les convaincre, elle prit devant elles un vieux bélier, le coupa en morceaux, le fit bouillir avec certaines herbes en une grande chaudière, le retira et le leur montra transformé en agneau. A cette vue, sans hésiter, les filles de Pélias égorgèrent leur vieux père, le dépecèrent et en jetèrent les membres dans la brûlante chaudière. Mais le miracle attendu ne se produisit point, car *Médée* ne voulut pas prononcer les paroles

magiques qui devaient transformer les restes de Pélias.

Après la mort de cet usurpateur, Jason, pendant dix ans, régna sur la cité d'Iolchos. Chassé de son trône par le fils de Pélias, qui s'était fait le vengeur de la mort de son père, Jason, accompagné de *Médée*, se retira à Corinthe. Là, oubliant services et serments, l'ingrat Jason répudia son épouse pour accueillir la main de la fille du roi de cette ville ! La vengeance de la femme évincée ne se fit point attendre. *Médée*, comme cadeau de noces, envoya à la nouvelle épousée une tunique empoisonnée. Quand elle s'en revêtit, le feu la consuma. Écœurée de Corinthe, la magicienne, sur un char traîné par des dragons ailés, se rendit à Athènes et devint l'épouse d'Ægée. Quant à Jason, après avoir mené une vie errante et misérable, il se tua lui-même, dit-on, dans un accès de désespoir.

Orphée lui-même eut une fin malheureuse. A son retour de l'expédition de Colchide, il s'établit dans la Thrace et reçut en mariage la belle nymphe *Eurydice*. Or, un jour que cette épouse chérie fuyait devant l'amoureuse poursuite du berger Aristée, elle ne vit point un serpent

caché dans l'herbe touffue. *Eurydice*, piquée, mourut des suites de cette affreuse morsure. En vain, depuis lors, *Orphée* essaya-t-il de se consoler de sa douleur, en faisant retentir les montagnes de Thrace du son de la lyre qu'il tenait d'Apollon. Rien ne pouvait l'arracher à sa peine, et l'image d'*Eurydice* le poursuivait toujours. Renonçant à vivre sans elle, il décida de s'en aller la chercher dans les sombres demeures où séjournent des cœurs, qui ne savent point s'attendrir aux prières humaines. Toutefois, aux accents si mélodieux de sa lyre, les ombres légères et les fantômes de ceux qui vivent sans lumière accoururent en foule. Silencieux comme les oiseaux dans la nuit, ils écoutaient. Les serpents, qui servaient de cheveux aux intraitables Erinyes, cessèrent de siffler. Cerbère retint ses trois gueules béantes, et la roue d'Ixion s'arrêta de tourner. Enfin, ayant abordé l'inexorable roi des Ombres, *Orphée* obtint de lui la faveur de ramener *Eurydice* au soleil. Mais sa prière n'avait été excaucée qu'à la condition qu'il ne regarderait point derrière lui si sa bien-aimée le suivait. Alors, au moment où ils allaient tous deux respirer à la clarté du jour, l'inquiétude de l'amour

égara ce malheureux amant. Impatient de revoir *Eurydice*, *Orphée* se retourna, et un seul regard jeté sur son épouse fit évanouir le fruit de tant de peines. *Eurydice* se déroba à ses yeux comme une fumée qui se perd dans les airs. En vain chercha-t-il à courir après elle, le nocher infernal ne lui permit plus de repasser le Styx. L'inconsolable époux passa, dit-on, sept mois entiers auprès d'une roche escarpée, faisant retentir les solitudes voisines du chant de ses malheurs. Les tigres, à sa voix, oubliaient leur férocité, et les chênes se déplaçaient pour l'entendre. Ni l'amour, ni l'hymen n'eurent plus désormais aucun pouvoir sur son cœur. Ses gémissements étaient continuels. Offensées par ce fidèle souvenir et se voyant toujours dédaignées par *Orphée*, les Bacchantes jalouses se jetèrent sur lui durant une nuit sainte et mirent son corps en lambeaux. Les Muses, dont il avait été le fidèle serviteur, en recueillirent les débris et les ensevelirent au pied du mont Olympe. Sa tête et sa lyre, jetées dans un fleuve, furent portées par les flots jusqu'au rivage de l'île de Lesbos où elles furent pieusement recueillies et gardées.

XX

DÉDALE ET ICARE.

Dédale passait aux yeux des Grecs pour le premier des sculpteurs qui eût dégrossi la pierre et taillé dans le bois les statues de leurs Dieux. Il naquit à Athènes, s'adonna de bonne heure au maniement du ciseau, et apprit aux marins, qui jusqu'à lui ne connaissaient que la rame, l'usage de la voile. Artiste incomparable, architecte et sculpteur à la fois, il se fit une telle réputation d'habileté et d'abondance, que la renommée lui attribua dans la suite toutes les œuvres qu'avaient vues naître l'architecture et la sculpture primitives. Inventeur de la règle, du pas de vis, du fil à plomb et de la hache, il fabriquait des statues qui d'elles-mêmes se mettaient en marche et semblaient animées. Or, parmi les apprentis que Dédale occupait à façonner des œuvres merveilleuses, des sièges pour les Dieux ou des trépieds pour les temples, se trouvait un des fils de sa sœur, qui s'appelait *Talos*. Remarquablement ingénieux et doué,

Talos, par hasard, trouva dans la campagne une mâchoire de serpent. Ayant eu l'idée de s'en servir pour scier une branche, il obtint un si surprenant résultat qu'il imagina de tailler dans du fer une série de dents, et que cette trouvaille le conduisit ainsi à inventer la scie. De plus en plus, dès lors, craignant d'être éclipsé par *Talos*, le maître nourrissait contre son élève une âpre jalousie. Un jour que l'oncle et le neveu se trouvaient ensemble et sans témoin sur l'Acropole, Dédale, pour se défaire de ce jeune rival, précipita *Talos* dans le vide. On ne retrouva de ce brillant praticien qu'un cadavre déchiqueté par les saillies du roc. Traduit pour ce crime devant l'Aréopage, Dédale se défendit en disant que le hasard était seul le malencontreux responsable de la chute de *Talos*. A défaut de preuves irrécusables et un peu aussi par égard pour son art, les juges ne condamnèrent Dédale qu'au bannissement perpétuel. Quittant alors Athènes, le génial sculpteur se réfugia en la grande île de Crète.

Bien accueilli par Minos, Dédale continua de créer, par la vertu de son ciseau, de magnifiques ouvrages. Pour plaire à la fille du roi, il sculpta pour elle un bas-relief admirable.

On y voyait, dans le marbre le plus pur, une théorie de jeunes gens qui dansaient avec de jeunes vierges en se tenant par la main. Les jeunes filles, couronnées de violettes, étaient vêtues d'un lin doux et léger. Les garçons portaient, sur leurs courtes tuniques, des épées d'or suspendues à des baudriers d'argent. Tantôt, comme des vases sur la roue du potier, ils tournoyaient dans une ronde rapide; tantôt, brisant leur cercle, ils décrivaient les plus gracieux méandres. Deux prodigieux danseurs se distinguaient au milieu de cette troupe alerte, et l'œil de la foule les contemplait avec étonnement.

Minos fut si charmé de ce chef-d'œuvre, qu'il prit à son service cet ingénieux artiste. Or, vers ce même temps, un effroyable animal, moitié homme et moitié taureau, vint désoler l'île de Crète. Pour contenir la terreur qu'il semait de toutes parts, Minos chargea Dédale de construire un *Labyrinthe*, et d'y enfermer l'effrayant *Minotaure*. Le célèbre architecte, en bâtissant cette prison souterraine, y aménagea des détours si trompeurs, des sinuosités si perfides qu'il était totalement impossible, une fois qu'on y était entré, de retrouver la porte et

de sortir. Le *Minotaure* en occupait le centre. Lorsque Thésée vint d'Athènes, pour mettre un terme au tribut que la cité de Pallas devait au *Minotaure* en expiation du meurtre d'Androgée, ce fut, dit-on, Dédale, qui fournit à Ariane le peloton de fil qui permit à Thésée de tuer le *Minotaure* et de sortir sain et sauf du profond *Labyrinthe*. Cette complaisance pour la fille de Minos fit encourir à Dédale la disgrâce du roi. Pour le punir, Minos fit enfermer Dédale dans la même prison qu'il avait édifiée pour contenir la rage de l'exécrable monstre qu'extermina Thésée.

Dédale cependant, las de subir sur une terre odieuse les ennuis de l'exil et de l'emprisonnement, résolut, en compagnie du fils qu'il avait eu d'une esclave de Minos, de s'évader. Mais comment faire? La Crète était une île, et tous les vaisseaux de la marine royale en surveillaient activement les côtes. La seule route ouverte était la route des airs. Avec un art merveilleux, il se fabriqua des ailes et se les attacha aux épaules et aux bras. Puis, quand son fils, Icare, se fut aussi muni de rames aériennes, il lui dit avant de prendre vol :

— Mon fils, pour quitter avec moi ce séjour

« abhorré, traverser sans danger l'immensité « des flots et parvenir au but de notre route, « écoute et suis mes sagaces avis. Il faut que « tu voles bien au milieu des airs, ni trop haut, « ni trop bas. Si tu te tiens trop haut, le feu te « brûlera ; et si ton vol s'abaisse, l'humidité « de l'eau rendra lourdes tes ailes. Tiens-toi « bien entre ces deux écueils, et prends et suis « ton vol en te réglant sur moi. »

Ayant ainsi parlé, Dédale prit le vent. Icare le suivit tout d'abord, comme un oiseau suit sa mère quand il sort de son nid. Des pâtres et des laboureurs appuyés, les uns sur leur houlette, les autres sur leur charrue, les aperçurent. Frappés d'étonnement, ils les prenaient pour des Dieux. Bientôt, ayant franchi la ligne des vaisseaux de Minos, ils furent en pleine mer. Icare alors, se laissant emporter par le plaisir d'un vol audacieux et cédant au désir de s'approcher du ciel, abandonna le sillage expérimenté de son père et porta son essor vers les hauteurs sereines où habitent les astres. Mais les rayons trop voisins du soleil amollirent bientôt la cire parfumée qui fixait les plumes à l'armature des ailes recourbées. La cire se fondit, les plumes se décollèrent, se détachèrent

les unes après les autres, tournoyèrent dans le ciel et vinrent se bercer sur l'écume des vagues. Icare en vain frappa l'air vide de ses bras sans appui, et se débattit sans soutien dans l'espace. Il tomba dans les flots, et la profonde mer, où il vint se noyer, se dénomma depuis la mer Icarienne.

Après la chute de son fils, le malheureux père, obligé malgré tout de continuer sa route, vint atterrir à Cumes. Là, pour consacrer à Apollon les deux ailes qui lui avaient servi à s'évader de Crète, il construisit à ce dieu un temple magnifique. Il cisela, dit-on, sur les portes de bronze, toute l'histoire de Minos et de sa tragique descendance. Deux fois il essaya d'y représenter aussi la déplorable chute de son malheureux fils, et deux fois, au souvenir de sa violente et récente douleur, le burin tomba de ses mains paternelles.

FIN.

INDEX ALPHABÉTIQUE

F

G

H

I

R

S

Z

TABLE DES MATIÈRES

ACHEVÉ D'IMPRIMER PAR L'IMPRI-
MERIE SAINTE CATHERINE, BRUGES,
BELGIQUE, LE QUINZE NOVEMBRE
DIX NEUF CENT VINGT SEPT.







